

Brigade Mondaine [241] – L'équipée sauvage

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

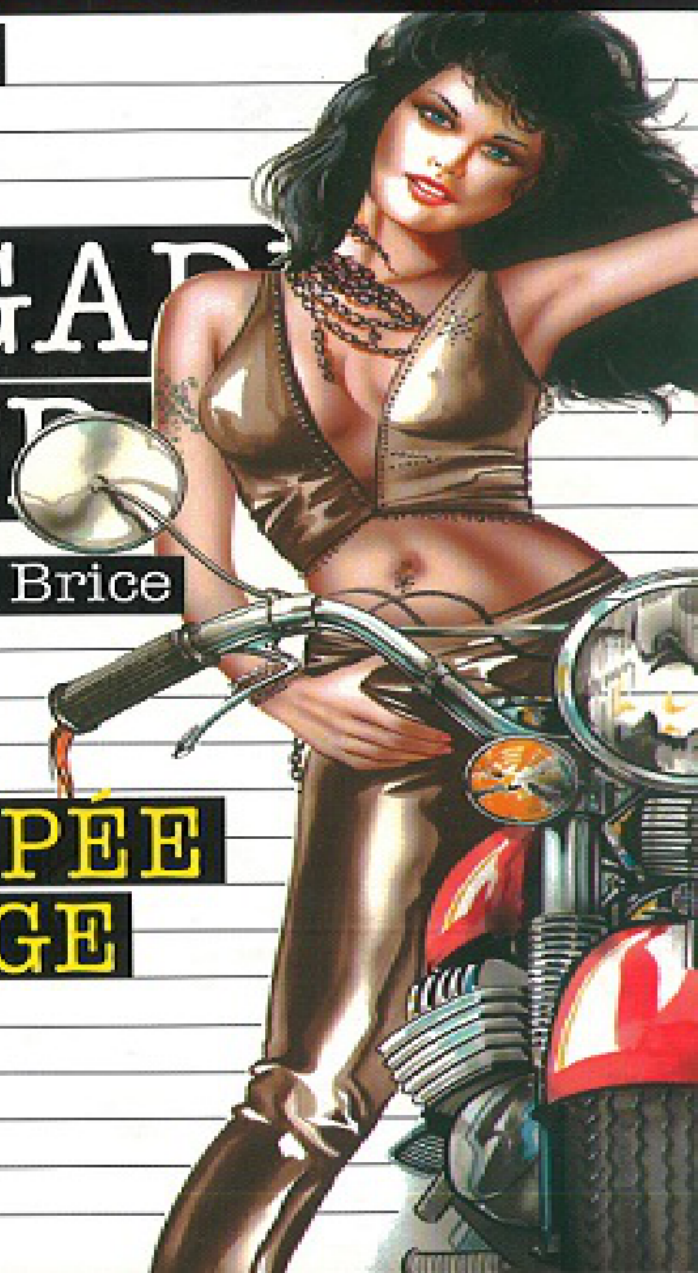
PRÉSENTE

BRIGADE MONDIALE

Par Michel Brice

L'ÉQUIPÉE SAUVAGE

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°241)

L'ÉQUIPÉE SAUVAGE

Les dossiers Brigade Mondaine de cette série sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages ;

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

© GECEP/VAUVENARGUES 2004.

RÉSUMÉ

Le parc aux grands arbres froids était plongé dans la nuit. Que seuls trouaient les grands yeux blancs ou jaunes, très lumineux des monstres ronronnants. Des yeux dont chacun était unique, comme ceux des légendaires cyclopes.

Malgré elle, Lydia Rigoni eut un léger mouvement d'hésitation, avant de franchir le seuil de la somptueuse villa de style néo-gothique.

Soudain l'angoisse s'était emparée d'elle, faisant gonfler sa poitrine lourde qui frémissait dans les balconnets de dentelle noire.

Elle avait l'impression que les monstres qui la regardaient sans bouger allaient se précipiter tous ensemble sur elle pour la dévorer.

Et, dans un sens, c'était exactement ce qui l'attendait, Lydia le savait parfaitement. Pour la bonne raison que c'est avec son plein accord qu'allait commencer, dans quelques secondes, cette « équipée sauvage » d'un genre très particulier.

Chapitre premier



Le parc aux grands arbres frissonnants était plongé dans la nuit. Que seuls trouaient les gros yeux blancs ou jaunes, très lumineux, des monstres ronronnants disposés en un arc de cercle très ouvert.

Des yeux dont chacun était unique, comme ceux des légendaires cyclopes.

Malgré elle, Lydia Rigoni eut un léger mouvement d'hésitation, avant de franchir le seuil de la somptueuse villa de style néo-gothique, adossée au parc de Champs-sur-Marne, à moins d'un kilomètre de la Marne et du canal de Chelles.

Soudain, l'angoisse s'était emparée d'elle, accélérant sa respiration, faisant gonfler sa poitrine lourde, légèrement tombante sous son propre poids, qui frémissait dans les balconnets de dentelle noire qui tranchaient violemment sur le blanc presque laiteux de sa peau satinée.

Elle avait l'impression, la certitude, même, que les monstres qui la regardaient sans bouger, juste avec une infime vibration de toute leur formidable carcasse, allaient se précipiter tous ensemble sur elle pour la dévorer.

Et, en un sens, c'était exactement ce qui l'attendait, Lydia le savait parfaitement. Pour la bonne raison que c'est avec son plein accord

qu'allait commencer, dans quelques secondes, cette « équipée sauvage » d'un genre très particulier.

Sauf que les monstres qui l'attendaient, qui l'espéraient, n'étaient pas faits de muscles, de chair, de sang et d'os ; mais d'acier, de chromes rutilants, de plastique. Et que, à la place du sang, c'était du carburant qui circulait dans leurs artères entremêlées.

Car les gros yeux blancs ou jaunes qui l'observaient avec une sorte de gourmandise impavide, c'étaient les phares de grosses motos, dont la plupart étaient des modèles anciens quasi uniques.

C'est un véritable motodrome, en effet, qu'Hugues Ponthiery avait fait aménager entre les chênes, les hêtres et les frênes séculaires qui parsemaient sa propriété, entièrement close de hauts murs de pierre envahis de mousses et de lierres. Des arbres dont la cime se perdait dans l'obscurité profonde de cette nuit de fin septembre, exceptionnellement chaude pour la saison, mais qui paraissait presque fraîche après les invraisemblables canicules qui, le mois précédent, avaient grillé les paysages de Seine-et-Marne, comme pratiquement tous ceux de France.

Hugues Ponthiery pouvait se permettre cette coûteuse fantaisie, et bien d'autres encore : ses quatre usines de composants électroniques – trois en région parisienne et la dernière en Normandie – le mettaient définitivement à l'abri du besoin. Elles lui laissaient même assez de temps libre pour assouvir sa seule vraie passion : les motos, de préférence anciennes et rarissimes. Président de différents moto-clubs, Hugues Ponthiery était, à 54 ans, un homme envié pour son impressionnante collection de motos rares, que les « mordus » venaient admirer d'un peu partout en Europe, et même, parfois, des États-Unis ou d'Australie.

Pour dire toute la vérité, les grosses cylindrées n'étaient pas la seule passion de l'industriel arrivé. Mais les autres n'étaient pas suffisamment avouables pour qu'un homme aussi respecté que lui en fasse inconsidérément étalage...

— Ma chérie, il faut y aller, maintenant ! Rappelle-toi ta promesse. Et aussi les termes de notre petit accord...

La voix dure de Christelle Courlains ramena Lydia Rigoni aux réalités présentes. Tournant à demi la tête vers la gauche, ce qui fit voler ses longs cheveux noirs autour de son cou nu, elle jeta un regard brûlant à la femme aux cheveux blonds coupés très courts qui la tenait solidement par le bras, et dont elle sentait la pression des ongles acérés dans sa chair tendre et élastique. Elle ressentit un petit pincement désagréable, au creux de la poitrine, en ne découvrant aucune douceur dans les yeux bleu très clair de Christelle. Au contraire, ils brillaient d'un éclat fixe, presque métallique, étrange, et

la jeune femme de 23 ans frissonna imperceptiblement, en dépit de la tiédeur de la nuit.

Il faut dire que, si la température était douce, il y avait tout de même une petite brise parfumée qui venait par vagues caresser sa peau presque entièrement nue : en dehors de son soutien-gorge à balconnets de dentelle noire et du string assorti, qui mettait en valeur la rotondité parfaite de sa croupe ferme, Lydia ne portait absolument rien sur le corps.

En l'enveloppant de son regard noisette, Lydia ne put s'empêcher d'admirer la silhouette élancée de Christelle Courlains, moulée dans une combinaison de cuir fauve, qui faisait admirablement ressortir la cambrure de sa croupe musclée et le volume étonnant de ses seins, dont la peau laiteuse était parsemée de quelques taches de rousseur très pâles, à peine visibles. Sans qu'elle puisse s'en défendre, Lydia se sentit balayée par une onde de désir, partie du point le plus chaud et le plus secret de son corps sensuel et un peu lourd.

Si, la veille encore, quelqu'un lui avait affirmé qu'elle ressentirait ce genre de truc pour une femme, elle qui n'avait jamais fréquenté que des *bikers*[1] tatoués et chevelus, elle aurait ri au nez de l'impudent. Mais il s'était passé tellement de choses incroyables depuis un peu plus de vingt-quatre heures...

— Je ferai tout ce que tu voudras, murmura Lydia à l'oreille finement ourlée de Christelle, d'une voix qui la surprit elle-même par son accent de soumission érotique.

Puis, après avoir pris une profonde inspiration, comme pour se donner du courage, Lydia Rigoni secoua ses longs cheveux noirs et s'avança vers la vaste plate-forme, encore plongée dans la pénombre, où Hugues Ponthiery et ses quelques invités l'attendaient, en faisant vrombir les cylindres de leurs engins prêts à l'assaut.

Le vacarme était assourdissant, semblant venir de partout à la fois. Rangées en un vaste arc de cercle sur l'esplanade goudronnée qui marquait le début du motodrome, les motos du maître de maison étaient immobiles, mais leurs moteurs rugissaient de plus en plus fort. Comme pris d'impatience. Comme s'ils avaient senti le goût du sang. Il n'y avait là que des perles rares, dont certaines valaient leur poids en or, ou presque. Mais le joyau de cette collection était sans conteste une Gilera 500 de 1951, avec son moteur 4 cylindres transversal tout télescopique. Car ce n'était pas n'importe quelle Gilera 500, mais celle-là même avec laquelle le pilote Nello Pagani remporta le championnat d'Italie en cette même année 1951. Une pièce unique, que la plupart des *tiffosi* pensaient disparue de la circulation depuis plusieurs décennies...

Les *tiffosi* en question se seraient probablement étranglés de fureur et d'indignation, s'ils avaient pu constater quelle « petite » modification Hugues Ponthiery avait fait subir à cette moto historique. En effet, là où normalement aurait dû se trouver le phare de l'engin, à l'avant du guidon court, se dressait un phallus de taille plus que respectable, entièrement en argent massif, ciselé avec un réalisme étonnant.

Dans l'après-midi, alors qu'elle lui faisait visiter le garage où étaient rangées les précieuses pièces de la collection Ponthiery, Christelle avait désigné la Gilera à Lydia, en émettant un petit rire de gorge émoustillé :

— Tu vois ça, ma chérie ? C'est plutôt tentant, non ? Tous les motards cherchent toujours à augmenter leur coefficient de pénétration dans l'air, afin d'augmenter leur vitesse de pointe. Eh bien ! pour ce qui est du « coefficient de pénétration », cette moto-là ne craint aucune rivale !

Lydia avait ri avec elle...

Mais là, face au parc plongé dans une pénombre épaisse et bruisante, le phallus d'argent ne faisait plus rire Lydia. Plus du tout. Il ne lui faisait pas peur non plus, malgré sa taille et sa raideur impressionnantes. Non, c'était autre chose...

La jeune femme était fascinée, en réalité. Elle se prenait à imaginer le métal froid s'enfoncer lentement, délicieusement, dans ses chairs brûlantes et moites, animé par les trépidations régulières du moteur.

Son désir fut coupé net : tous en même temps, comme s'ils étaient commandés par une seule et même volonté, les phares des motos venaient de s'éteindre, plongeant le parc, le motodrome et la grande bâtisse néo-gothique dans une obscurité presque totale. Puis, presque aussitôt, un projecteur dissimulé dans les branches basses du chêne le plus proche s'alluma, et son fin pinceau jaune vint envelopper le corps de Lydia d'un halo de lumière chaude.

La jeune femme sentit les battements de son cœur s'accélérer : c'était le signal.

À cause de la lumière qui dégoulinait autour d'elle, elle ne voyait plus les motos ; mais elle percevait les ronronnements sourds de leurs cylindres, et il lui semblait qu'elle pouvait presque ressentir les désirs des hommes qui chevauchaient les engins immobiles. Rapidement, elle se remémora les « consignes » de Christelle Courlains, données quelques heures plus tôt :

— Lorsque les phares s'éteindront, tu devras te livrer à un petit strip-tease, à une sorte de « danse de Salomé », très sensuelle, très

érotique, tu vois ? Tu enlèveras d'abord le soutien-gorge, puis tu feras glisser le string le long de tes cuisses. Quand tu seras complètement à poil, tu commenceras à te caresser pour eux. Tu verras, c'est très excitant de se savoir observée par tous ces hommes que tu ne peux pas voir...

— Et après ? avait soufflé Lydia, d'une voix un peu tendue quand même.

— Après, les choses vont se précipiter, avait répondu Christelle, sur un ton légèrement plus sec. Dès que le projecteur s'éteindra, tu auras intérêt à te mettre à courir le plus vite possible, en direction du mur qui enclôt la propriété. Au bout de trente secondes, les phares se rallumeront et les motos se lanceront à ta poursuite. Si tu parviens à l'enceinte avant qu'aucun invité ne t'ait coincée, bravo pour toi : tu repartiras d'ici avec les six mille euros promis, sans que personne ne t'ait seulement touchée.

— Et si on me rattrape ? avait demandé Lydia, se doutant bien de la réponse.

— Dans ce cas, l'heureux élu pourra exiger de toi tout ce qui lui fera plaisir, et t'imposer toutes les fantaisies sexuelles qui lui passeront par la tête... ou ailleurs ! Quand il sera assouvi, tu te remettras à courir pour tenter d'échapper aux autres motos. Et ce, jusqu'à temps que tu parviennes au mur d'enceinte, ce qui mettra fin à cette « équipée sauvage », comme nous appelons ce genre de petites soirées. Alors, tu es toujours d'accord pour être la reine de la soirée ?

Lydia avait pensé très fort aux six mille euros, et elle avait répondu oui, d'une voix à peine audible et légèrement tremblante...

Cernée, enveloppée par le halo de lumière jaune du projecteur, Lydia entreprit d'exécuter à la lettre les consignes de Christelle. Arborant un sourire provocant, les jambes légèrement écartées, elle commença d'onduler lascivement, faisant lentement remonter ses mains de ses hanches à sa poitrine pleine, dont les balconnets du soutien-gorge cachaient à peine la moitié des aréoles larges et d'un rouge presque brun.

Aussitôt, le vrombissement des moteurs monta en puissance, et Lydia eut l'impression qu'il s'agissait d'une traduction sonore de la montée du désir qui venait de s'emparer des motards qu'elle ne pouvait voir.

La tête renversée en arrière, elle laissa ses mains redescendre le long de son ventre plat, jusqu'à l'orée du petit triangle de dentelle noire. Les moteurs se mirent à gronder avec plus de force encore.

Lydia enfouit une main entre ses cuisses, tandis que l'autre

remontait triturer nerveusement la pointe de son sein droit, à travers la fine dentelle sombre. Cette fois, le vacarme devint assourdissant, et Lydia sentait littéralement, tout autour d'elle, les virilités croître, se gonfler, durcir, au même rythme que la montée progressive des décibels.

Saisie malgré elle par l'érotisme violent et étrange de la situation, elle n'avait même plus besoin de se forcer ; elle ne jouait plus. La chaleur de plus en plus moite qui irradiait de son ventre la poussait à rechercher des poses de plus en plus provocantes, les plus animales, à se transformer en une sorte d'icône obscène. D'un geste souple, elle fit jaillir l'un après l'autre ses seins lourds des balconnets de dentelle. Elle les saisit à pleines mains et réussit à se faire gémir de plaisir en en martyrisant les pointes dressées.

D'instinct, elle se tourna vers l'endroit où elle savait se trouver la Gilera 500, agrémentée du phallus d'argent, à l'exact milieu de l'arc de cercle. Comme si elle avait deviné que, assis sur la selle simple, d'une immobilité rigoureuse, se tenait le maître de cérémonie, Hugues Ponthiery.

Pour le riche industriel, que cette jeune femme brune – un peu trop grasse pour son goût – qui tendait sa poitrine vers lui soit une bête de sexe ou non n'avait aucune importance. Tout simplement parce qu'il ne touchait à aucune des filles participant aux équipées sauvages qu'il avait instaurées, chez lui, deux ans plus tôt. Des filles qui, pour la plupart, étaient « ramassées » par Christelle, sa maîtresse officielle, via le réseau d'internet.

Très pratique, internet, pour dégouter des petites putes pas farouches et prêtes à tout pour gagner quelques milliers d'euros en l'espace d'une soirée...

Lui ne les touchait jamais, mais il n'était pas seul : sur les autres motos se trouvaient plusieurs amis à lui. Des amis sûrs, éprouvés, qui vibraient d'impatience à l'idée que, dans une poignée de secondes, cette brune au corps un peu lourd, mais néanmoins très attirant, allait devenir leur proie. Offerte à tous leurs caprices, sans restriction.

Comme lors de toutes les équipées sauvages qu'il avait déjà organisées, Hugues Ponthiery feignait l'indifférence, affectant de se désintéresser totalement du spectacle affolant donné par Lydia, dont les doigts, à présent, étaient crispés au centre de sa toison de jais. Vêtu d'un impeccable smoking, la tête surmontée d'un haut-de-forme gris perle – tenue qui contrastait étrangement avec le bolide qui ronronnait entre ses jambes maigres, il gardait un visage impassible.

Mais, au creux de son ventre, il commençait à sentir les

tiraillements du désir ; un désir violent, impérieux, fulgurant, que seul le voyeurisme était encore capable de susciter en lui.

Lorsque Christelle, désormais casquée, eut enfourché sa Suzuki GSX 750 de 1979 et qu'elle en fit rugir les quatre cylindres en ligne, Ponthiery sentit son sexe s'ériger sous le fin tissu de son pantalon de smoking. Il respira un grand coup et fixa intensément le rond de lumière, où la jeune femme brune, la future proie de ses amis, se livrait à une séance d'auto-stimulation de plus en plus torride, les doigts fichés dans son intimité ruisselante.

Voyant que tout le monde était prêt, Hugues Ponthiery leva le bras gauche et le rabassa. Aussitôt, le projecteur qui inondait Lydia de sa lumière dorée s'éteignit. Presque simultanément, la jeune femme poussa un petit cri de surprise. Et resta figée sur place.

— Trente secondes ! fit alors Christelle Courlains d'une voix claquante. Tu as 30 secondes avant que la chasse ne commence : ne les gaspille pas, ma chérie !

Alors, sans se soucier de sa complète nudité, Lydia pivota à quarante-cinq degrés, pour ne plus se trouver face aux motos, et fonça droit devant elle, dans le noir du parc.

L'obscurité ne dura pas. Au bout d'une poignée de secondes, qui parurent très courtes à la fugitive, tous les phares des motos se rallumèrent en même temps, et les cylindres se mirent à rugir, certains dans les graves, d'autres plus aigus, d'autres encore presque pétaradants. Lydia serra les poings de rage et accéléra sa course sur l'asphalte sinueux du motodrome, dont les différentes pistes circulaient en méandres entre les grands arbres.

Elle venait de comprendre que le coup des 30 secondes était du pipeau complet : ses chasseurs n'avaient jamais eu l'intention de lui laisser la moindre chance d'atteindre le mur d'enceinte de l'immense propriété. Les dés étaient pipés ; déjà, dans son dos, elle entendait le rugissement infernal d'une grosse cylindrée qui se rapprochait dangereusement.

Lydia eut juste le temps de tourner la tête, sans cesser de courir droit devant elle, pour voir la moto de Christelle foncer droit sur elle, dans un vrombissement d'enfer. Tétanisée, elle se figea sur place. Au moment où l'engin la frôlait, elle vit Christelle lever le bras gauche. Aussitôt, elle ressentit une fulgurante brûlure à l'épaule et elle poussa un cri lamentable, qui s'acheva en sanglot.

Christelle venait de la cingler avec une fine cravache en cuir tressé.

— Non, pas ça ! supplia-t-elle, tandis que Christelle effectuait un demi-tour acrobatique en faisant hurler son pneu arrière sur l'asphalte. Ne me fais pas mal, s'il te plaît !

Peine perdue : les supplications de Lydia furent perdues dans le vacarme hallucinant des moteurs qui, à présent, rugissaient en tournant tout autour d'elle, comme de monstrueux insectes d'acier.

Lydia n'eut d'ailleurs pas le loisir de crier une nouvelle fois : déjà, après son demi-tour, Christelle revenait dans sa direction. Pleins gaz.

Tout le désir qui l'avait envahie lors de son striptease, quelques minutes plus tôt, s'était complètement évanoui dans le corps de Lydia. Pour faire place à une sensation encore plus impérieuse mais beaucoup moins agréable : la peur. Sans être capable d'analyser ce qui se passait, elle comprenait quand même que l'« équipée » à laquelle on l'avait conviée, moyennant rétribution, risquait d'être tout sauf érotique, à en juger par la cuisante brûlure qui lui déchirait l'épaule. Ou alors, érotique pour les autres, pas pour elle.

Érotique pour les chasseurs, mais pas pour le gibier.

Le bruit de la Suzuki se rapprochait à toute vitesse, Lydia voyait son gros œil jaune zigzaguer entre les arbres, grossir de façon démesurée. Alors, une idée envahit son cerveau, jusqu'à en chasser tout autre pensée cohérente.

Fuir ; elle devait absolument fuir cet endroit de dingues. Tant pis pour les six mille euros, elle ne jouait plus.

Alors, sans réfléchir, sans s'occuper des autres motos dont les cercles se rétrécissaient de plus en plus autour d'elle, sans pratiquement entendre le vacarme infernal des moteurs, sans rien sentir des odeurs d'essence brûlée et d'huile chaude qui semblaient monter directement de la terre, Lydia se mit à courir droit devant elle.

Dans la nuit profonde, trouée par les yeux uniques des monstres d'acier.

Philippe Bensoussan, que la France entière connaissait sous le sobriquet de « Barny », passa sa langue sur ses lèvres desséchées par l'excitation. La petite brune, affolée comme un papillon de nuit pris dans une lumière trop vive, fonçait droit sur la Harley-Davidson 1340 *Flathead*, de 1935, qu'il pilotait. Pour l'occasion de cette « équipée sauvage », il s'était fait un look à la Marlon Brando : tee-shirt moulant et savamment déchiré, jean serré, santiags, blouson de cuir et casquette portée négligemment sur le côté. Sauf que, à l'époque, dans les années cinquante, l'acteur américain arborait un ventre plat et musclé, tandis que lui, Barny, avait de plus en plus de mal, à 33 ans, pour cacher son petit bedon naissant.

— Attends un peu, petite salope, je vais te passer l'envie de courir, moi ! grommela-t-il entre ses dents, sans penser que si ses centaines de milliers de fans avaient pu le voir en ce moment, ils auraient sûrement

eu un certain mal à s'en remettre – surtout les femmes, d'ailleurs.

Mais ce n'était vraiment pas de sa faute à lui, Philippe Bensoussan, l'un des trois ou quatre présentateurs vedettes de ce qu'on appelle désormais la « télé réalité », si les femmes ne l'intéressaient plus ! Elles pouvaient bien continuer à se presser en hurlant comme des hystériques, tous les jours à la porte du studio où il enregistrerait ses émissions, elles pouvaient même s'offrir à lui sans aucune vergogne ni ambiguïté, aucune n'avait réussi à obtenir de lui ce que toute femme est en droit d'attendre d'un homme normalement constitué.

Parce que, justement, Philippe Bensoussan n'était pas ce qu'on peut appeler un homme normalement constitué. Ou, plus exactement, il l'était rarement ; très rarement ; de plus en plus rarement. En fait, les seules occasions où il retrouvait une virilité intacte, c'était lors de ces équipées sauvages organisées par son ami Hugues Ponthiery.

Là, chevauchant l'un des bolides de collection dont regorgeait le garage de la propriété, avec cet engin surpuissant vrombissant entre ses cuisses serrées autour du réservoir, Philippe Bensoussan se sentait redevenir pleinement un homme. Dans toute sa splendeur.

Ah ! évidemment, s'il avait pu amener quelques-unes de ses admiratrices ici, à Champs-sur-Marne, les choses auraient été très différentes ! Là, il aurait été capable de les baiser comme elles le désiraient toutes, ces petites chiennes en rut ! Seulement, voilà : quand on est un homme public, une sorte d'icône télévisuelle, le « gendre idéal », il y a des fredaines qu'on peut difficilement se permettre...

Alors, comme compensation aux « ratés » de sa mécanique intime, il lui restait les formidables machines de Ponthiery. Qui, elles, amoureusement entretenues, ne connaissaient jamais la moindre panne. Pas de panne non plus à craindre de la part des jeunes inconnues recrutées par Ponthiery, ou plus exactement, par cette somptueuse salope de Christelle : le gentil paquet de fric avec lequel elles repartaient le lendemain était la meilleure garantie de leur silence...

Les yeux brillants d'une lueur folle, farouche, un sourire de prédateur sur ses lèvres un peu molles, Philippe Bensoussan attendit encore une seconde ou deux, que cette Lydia s'approche un peu plus de sa moto à l'arrêt. Dont il venait de couper le phare, afin qu'elle ne le repère pas trop vite. Quand elle ne fut plus qu'à quelques mètres, au centre d'une petite clairière formée par cinq grands arbres disposés en quinconce, il tourna brusquement la poignée droite, celle des gaz, et donna en même temps un léger coup sur le guidon chromé pour mettre la Harley en travers la bande d'asphalte qui serpentait à couvert du feuillage.

La petite brune vit la manœuvre, mais un poil trop tard : emportée par l'élan de sa course folle, elle trébucha et vint s'affaler sur la moto, à hauteur du réservoir ventru, et poussa un cri strident, à la fois de peur et de douleur, car son mollet nu venait d'entrer en contact avec l'un des quatre cylindres brûlants de la machine.

Elle voulut se relever, mais, déjà, Philippe Bensoussan avait déplié la béquille latérale et désenfourché la grosse Harley. Il fondit sur Lydia, tel un épervier sur un mulot, et la maintint solidement sur le réservoir, son ventre plaqué contre la croupe frémissante et nue de la fille qui se débattait, et dont tout le buste pendait de l'autre côté de la moto inclinée sur la droite.

— Génial, Barny ! tu la tiens, cette petite pute ! attends, je vais t'aider...

Christophe Santillac, très élégant, quoiqu'un rien précieux, avec sa chemise en soie rose pâle et son costume de lin gris, béquilla à son tour sa moto – une BSA B 50 SS de 1969, rutilante – et se précipita vers la Harley. Il fit le tour de l'énorme machine et saisit violemment Lydia par ses longs cheveux noirs, sans s'occuper des larmes qui jaillissaient de ses grands yeux en amande.

— Alors, petite salope, heureuse ? prononça-t-il d'une voix froide, mais dont on avait l'impression qu'il forçait un peu le côté « impitoyable », qu'il surjouait son rôle de « méchant ». Tu es venue ici pour te faire baiser, non ? Eh bien ! tu vas être servie, crois-moi ! En plus, tu as du bol...

— Du Bol d'Or, même [2] ! ricana Bensoussan, tout en maintenant fermement le corps nu de sa victime sur la moto.

— Ouais, tu as vraiment de la chance, que notre ami Barny daigne s'occuper de ton petit cul, poursuivit Santillac, ignorant l'interruption de son acolyte. Tu sais combien il y a de filles qui paieraient pour être à ta place en ce moment ?

Lydia réussit à relever la tête suffisamment pour découvrir le visage de l'homme qui lui tirait les cheveux vers l'arrière. Il devait avoir entre trente-cinq et quarante ans, un visage poupin, des cheveux blonds très fins qui commençaient à se clairsemer, et une minuscule cicatrice rosâtre qui semblait s'entortiller autour de son sourcil droit.

— Soyez sympas, les mecs, arrêtez ces conneries ! parvint-elle à articuler, malgré la peur qui lui tenaillait le ventre. Je ne joue plus, moi ! Laissez-moi me tirer... Je vous laisse le fric, je m'en fous...

La bouche de Christophe Santillac se tordit en un rictus cruel :

— Il fallait y réfléchir avant, ma fille ! Maintenant, j'ai peur que tu n'aies plus vraiment le choix, vois-tu ! Et puis, dis donc : où est-ce que tu as vu jouer qu'une biche pouvait dire « pouce ! » aux chasseurs qui

la traquent, hmm ?

Et, comme pour donner un peu plus de poids à ses menaces, il tira les cheveux noirs encore plus loin vers l'arrière, dégagant le cou et la poitrine de Lydia. L'un après l'autre, il flatta le contour des seins lourds qui s'écrasaient contre le réservoir de la Harley, auquel le moteur tournant au ralenti communiquait ses vibrations régulières.

Soudain, un sourire avide sur ses lèvres minces, Santillac saisit délicatement l'un des mamelons rose foncé entre le pouce et l'index... et le tordit violemment.

Le hurlement de Lydia fut couvert par le vrombissement de la Suzuki GSX de Christelle, qui arrivait en trombe, suivie par la Gilera 500 dont le gros phare jaune éclairait crûment le corps nu de la jeune femme, écartelé en travers de la Harley-Davidson.

Dans un sursaut, Lydia essaya de se dégager, mais Bensoussan et Santillac la maintenaient trop solidement pour qu'elle puisse espérer quoi que ce soit. Alors, tout son corps se relâcha, et elle se résigna à ce qu'elle devait subir.

Derrière elle, ses petits yeux clairs révoltés, Philippe Bensoussan pétrissait avec fièvre la croupe offerte, enfonçant ses ongles dans les chairs délicates, explorant le profond sillon de cette vallée affolante et moite, s'attardant sur les pétales tendres et délicatement nacrés que tentait de protéger une fine toison noire et bouclée.

Au bas de son ventre – enfin ! –, il sentait son membre viril durcir et gonfler, jusqu'à en devenir presque douloureux, à force de tension.

Barny émit un petit gémissement involontaire et ferma à demi les yeux. Dans un petit instant, il allait pénétrer ce ventre nu, s'empaler jusqu'à la garde dans le fourreau soyeux et délicat, plonger dans cette gaine étroite et chaude, s'y abîmer...

Mais, avant, il voulait tenir encore, retarder le plus possible ce moment délicieux qui, pour lui, devenait de plus en plus rare. Il fallait en profiter au maximum. D'un geste sec, il enfonça son pouce dans l'orifice le plus étroit et le plus secret de son corps sans défense. Lydia se cabra sous l'intrusion, mais, aussitôt, retomba dans son apathie. Résignée à tout subir.

Autour d'eux, cinq ou six motos, visibles seulement par leurs gros yeux jaunes ou blancs, tournaient sans relâche, dans un vacarme incessant et une odeur prenante d'essence brûlée et d'huile chaude.

N'en pouvant plus de désir, Bensoussan se dégrafa rapidement. Aussitôt, son sexe jaillit à l'air libre, fin et long, rougeâtre, frémissant, tendu comme un arc. Saisissant à deux mains les globes laiteux des fesses de sa victime, il les écarta sans ménagement, pour dégager au maximum le sillon profond et ombré de fins poils noirs.

Puis, avec un « han ! » de bûcheron à l'effort, il s'enfonça d'une seule poussée sauvage dans le puits velouté de son ventre.

Lydia, non préparée, eut l'impression qu'on la déchirait de part en part avec un fer chauffé au rouge. Elle hurla à pleins poumons, mais son cri se perdit rapidement dans le fracas métallique des machines qui tournoyaient autour d'eux, comme des monstres à l'affût d'une proie facile.

Bizarrement, tandis que Bensoussan la pilonnait de toute la puissance de ses reins, lui assénant des coups de boutoir de plus en plus furieux, Lydia se prit à penser que c'était bien fait pour elle. Qu'elle était en train de subir une punition méritée. Qu'elle avait voulu donner une leçon à Ludo, pour lui apprendre à être aussi rat, aussi près de son pognon, et que c'était elle, finalement, qui était en train de la prendre, la leçon.

Et elle se dit aussi, tandis que son corps pantelant tressautait sur le réservoir vibrant de la Harley, qu'on ne l'y reprendrait pas de sitôt à vouloir faire la pute, *via internet*...

Très vite, Lydia sut qu'elle ne tarderait pas à être délivrée de l'étreinte douloureuse et brutale de Barny : rien qu'à la manière dont il enfonce ses ongles dans la peau délicate de ses hanches larges, à la façon dont sa respiration s'accélérait et devenait plus rauque, il n'était pas difficile de comprendre qu'il était sur le point de jouir.

Effectivement, sur un ultime coup de reins, Philippe Bensoussan se déversa en elle à longs jets brûlants et saccadés, en poussant des grognements de porc. Lydia pensait qu'elle allait avoir un peu de répit, elle comprit aussitôt qu'il ne fallait pas compter là-dessus.

Elle était en train d'essayer de se relever de la moto, lorsqu'elle se sentit violemment empoignée par les cheveux, et qu'une main brutale la força à relever la tête. Juste devant ses yeux, dans la lumière crue d'un phare de moto, elle vit osciller lourdement une verge noueuse, épaisse et brune, coiffée d'un énorme champignon qui paraissait luire dans la nuit.

— Tu vas me sucer, petite salope ! gronda une voix rocailleuse, affligée d'un fort accent espagnol ou portugais. Vas-y ! avale ma queue bien à fond, fais-moi jouir ! Et tâche de ne pas en perdre une goutte, sinon...

Lydia tourna la tête à gauche puis à droite, dans l'espoir fou de trouver du secours, un visage compatissant, une aide quelconque...

Elle ne rencontra que le visage écarlate de Christelle, dont le regard dur la foudroya. Il n'y avait plus une trace de tendresse, dans ces yeux-là. Alors que, la veille encore, dans le grand lit de la jeune femme...

Pour l'heure, Christelle la dévisageait d'un regard glacial, presque sadique, tout en agitant machinalement d'une main la virilité tendue qui jaillissait d'une combinaison de cuir gris, à sa droite.

— Tu as entendu ce qu'on vient de te demander ? siffla Christelle, avec un rictus de mépris sur ses lèvres pulpeuses et naturellement brillantes. Fais-le jouir comme il le veut ! sinon, tu goûteras de nouveau à ma cravache !

Résignée, le corps toujours tordu en deux sur la Harley, Lydia entrouvrit les lèvres. Aussitôt, le sexe nouveau qui oscillait lourdement devant son visage maculé de larmes se rua jusqu'au fond de sa bouche, l'étouffant à moitié.

L'enfer continuait...

Lydia s'appliqua à faire coulisser très lentement ses lèvres chaudes et douces autour du membre qui l'envahissait brutalement. Elle entreprit d'enrouler sa langue autour de la hampe de chair, en essayant de faire durer le plus longtemps possible : par rapport à la pénétration brutale qu'elle venait de subir de la part du présentateur télé, cette fellation qu'on lui imposait était presque du repos. Et elle se disait que, plus elle la ferait durer, plus longtemps elle serait à l'abri de nouvelles tortures plus « hard ». Elle comprit très vite que c'était un mauvais calcul...

— Dis donc, je m'avise d'une chose, tout d'un coup, fit alors la voix un peu trop fluette de Christophe Santillac : est-ce qu'on ne serait pas en train d'oublier la meilleure façon d'honorer cette jeune créature ?

La remarque de son acolyte fit rire Philippe Bensoussan, qui finissait de se rajuster.

— Eh bien ! qu'est-ce que tu attends pour t'en occuper ? répondit-il, en donnant une claque retentissante sur la croupe de Lydia, qui continuait d'engloutir méthodiquement le membre viril qui forçait ses lèvres.

— Ma foi, très volontiers ! s'exclama Santillac, avec un petit ricanement un peu fat. D'autant que tu sais bien que, pour moi, les femmes ne sont vraiment bonnes que du côté où elles sont le moins femmes, justement !

Comprenant le supplice qu'on s'apprêtait à lui infliger, Lydia voulut protester. Mais, au même moment, le mâle qui allait et venait dans sa bouche s'enfonça brusquement jusqu'au fond de sa gorge, et elle ne réussit à émettre qu'un lamentable petit gargouillis étranglé.

La seconde d'après, une douleur fulgurante lui cisaila tout le bas du corps : Santillac, d'une seule poussée brutale, venait de forcer l'étroit passage de ses reins, et la martelait en haletant, tandis que Bensoussan, penché en avant, lui soufflait au visage son haleine

sentant le tabac blond :

— Tu aimes ça, hein ? Ça te plaît de te faire défoncer le cul comme une truie ! Ça te fait jouir, petite salope !

Cela au mépris de toute vraisemblance : Santillac s'agrippait aux hanches de Lydia avec une brutalité de plus en plus grande, génératrice de douleur plus que de plaisir. Il éructa longuement lorsque l'orgasme le faucha. Le ventre soudé à la croupe de sa victime, il se déversa entre ses reins et se retira d'elle aussitôt, laissant apparaître une traînée de sang vermeil sur la cuisse droite de la malheureuse.

Au même instant, l'homme qui forçait ses lèvres jouit à son tour, et sa bouche fut envahie par un flot épais et chaud qui manqua l'étouffer pour de bon.

Lorsque les deux hommes la lâchèrent, Lydia glissa de la moto sur l'asphalte granuleux et resta là, immobile, le corps endolori, espérant qu'on allait enfin la laisser tranquille, lui permettre de souffler un peu.

C'était mal connaître les participants des Équipées sauvages organisées par Hugues Ponthiery.

Lydia se sentit saisie par les deux bras en même temps et traînée sans ménagement sur quelques mètres, son dos s'écorchant sur les rugosités de la piste du motodrome. Sans trop savoir comment, elle se retrouva à genoux, juste devant la Gilera 500 pilotée par le maître des lieux, toujours impeccable dans son habit de soirée, et la tête surmontée de son haut-de-forme gris perle.

— Regarde-moi ça ! ricana Philippe Bensoussan, en désignant le monstrueux phallus d'argent, arrimé sur le cadre de la moto, à l'emplacement du phare : avec ça dans le ventre, c'est le bonheur assuré, pour une vraie femelle !

— Je confirme ! roucoula Christelle, en entrant dans le champ de vision de Lydia. Je me suis empalée dessus des tas de fois, et j'ai toujours joui comme une vraie petite cochonne ! Je t'envie, tu sais ? Si, si, franchement ! Attends, je vais vous « préparer », lui et toi...

Sur le coup, Lydia ne réalisa pas ce que Christelle voulait dire par ce « préparer ». Mais, quand elle vit la jeune femme se pencher vers le sexe d'argent sculpté et l'engloutir lentement entre ses lèvres avides, elle comprit. La bouche de la jeune femme blonde allait et venait le long du godemiché en métal précieux. À chaque fois que ses lèvres coulissaient vers le bas, Ponthiery faisait rugir les gaz de la Gilera, puis il relâchait la poignée dès que la bouche de sa maîtresse remontait vers le gland superbement sculpté, donnant ainsi l'illusion étrange que la moto qu'il chevauchait réagissait d'elle-même à la fellation que Christelle lui prodiguait.

Au bout de trois ou quatre allers et retours, cette dernière abandonna le phallus artificiel et tourna vers Lydia son visage empourpré :

— À toi, maintenant, ma chérie, murmura-t-elle, en se pouléchant les lèvres.

Elle se tourna vers Bensoussan et Santillac :

— Je n'ai pas envie de me vautrer par terre, alors soyez gentils, les garçons : faites donc monter cette petite pute jusqu'à moi, que je la fasse mouiller comme une grande !

Comprenant ce que voulait la jeune femme, les deux hommes échangèrent un regard allumé, avant de saisir Lydia, chacun par une cheville. Puis, ils la tirèrent vers le haut de toutes leurs forces, tout en lui écartant les jambes.

Lydia se retrouva la tête en bas, ses longs cheveux balayant l'asphalte huileux ; et la fourche embroussaillée de ses cuisses ouvertes juste à la hauteur du menton de Christelle. Qui n'eut qu'à baisser légèrement la tête pour plonger ses lèvres et sa langue avides au centre de cette féminité qu'on lui offrait comme sur un plateau.

En grognant de volupté, elle plaqua ses deux mains sur les fesses rondes de Lydia, afin de la maintenir immobile, tandis que sa bouche explorait les moindres recoins de l'intimité écartelée et sans défense. Tandis qu'elle officiait, un autre participant à l'équipée sauvage, dont le visage restait complètement dans l'ombre, lui caressait les fesses, ayant glissé sa main entre sa combinaison de cuir et sa peau.

Très vite, Christelle se lassa de ce petit jeu. Elle releva la tête, son visage était écarlate et une lueur mauvaise brillait dans ses yeux assombris. Un rictus rageur sur ses lèvres pleines, elle désigna Lydia d'un mouvement méprisant du menton :

— Cette conne refuse de mouiller, gronda-t-elle, tant pis pour elle : elle va le sentir passer ! Allez, les garçons : empalez-la, et vigoureusement encore !

Philippe Bensoussan et Christophe Santillac saisirent de leur main libre Lydia par les aisselles, afin de la redresser, mais sans lâcher ses chevilles. Leur victime retrouva une position plus normale avec un soulagement énorme. Soulagement de courte durée.

Elle sentit une main se plaquer sur son entrejambe et fouiller sans ménagement son intimité pour en écarter les replis délicats. Puis, quelque chose de dur et froid entra en contact avec son sexe.

Brutalement, elle eut la certitude horrible qu'on venait de lui ouvrir le ventre en deux, et que ses entrailles allaient jaillir de son ventre pour se répandre sur l'asphalte huileux et chaud. Du coup, baissant la tête, elle fut presque soulagée de constater que la douleur

fulgurante qui venait de lui cisailer le corps n'était provoquée « que » par le monstrueux phallus d'argent fixé au cadre de la Gilera 500. Un simulacre de virilité sur lequel ses deux bourreaux venaient de l'empaler jusqu'à la garde.

Lydia ouvrit la bouche pour crier, mais aucun son ne sortit de ses lèvres desséchées. Juste en face d'elle, de l'autre côté du guidon, assis sur la selle de cuir de la moto, Hugues Ponthiery la fixait avec des yeux hallucinés, son front dégarni ruisselant de transpiration. Malgré la douleur qui lui embrumait l'esprit, Lydia vit qu'il avait dégrafé son pantalon de smoking et que, à l'intérieur, sa main s'agitait de plus en plus vite. Enfin, il eut un brusque sursaut de tout son corps maigre, rejeta la tête en arrière avec un râle de moribond ; et quelques gouttelettes translucides jaillirent de lui pour aller maculer la peinture brillante et noire du réservoir de la Gilera.

Aussitôt, comme s'ils n'attendaient que la jouissance du « patron » pour arrêter les frais, Bensoussan et Santillac lâchèrent Lydia, qui s'écroula par terre, le monstrueux sexe d'argent mutilant ses chairs intimes au passage.

— Merde ! il se met à pleuvoir ! s'écria alors Christophe Santillac. Manquait plus que ça ! C'est bien notre veine, après des mois de sécheresse ! Je vais rentrer la Terrot, j'ai pas envie de retrouver la peinture piquée de rouille d'ici deux jours !

Courant sous l'averse soudaine, Santillac se dirigea vers sa Terrot 500 RGST, une moto française de 1954. Alors, soudain, tandis qu'elle se relevait péniblement, Lydia fut envahie par une intense bouffée d'espoir.

Cette pluie inattendue, elle était providentielle ! c'est elle qui allait la sauver, la tirer des griffes de tous ces malades !

D'un mouvement rapide de la tête, elle balaya la petite clairière d'un regard circulaire. Tout allait bien : Santillac s'éloignait avec sa bécane, Ponthiery était effondré sur la Gilera, récupérant de son orgasme. Quant à Christelle, elle se souciait bien de la pluie ou de quoi que ce soit d'autre : les deux mains crispées sur le guidon de sa Suzuki rouge sang, elle haletait sous les coups de boutoir de l'homme à l'accent espagnol ou portugais qui, un peu plus tôt, avait pris son pied entre les lèvres de Lydia. Quant aux trois ou quatre autres participants à l'équipée sauvage, ils s'éloignaient en direction de la grande maison néogothique, soucieux de ne pas tremper leurs beaux vêtements coûteux...

Bref : tout le monde avait mieux et plus urgent à faire que de s'occuper de la « reine » de la soirée : c'était le moment ou jamais de filer et de fausser compagnie à ces malades !

Dans un incroyable sursaut d'énergie, malgré les douleurs diverses qui lui zébraient le corps, Lydia se mit debout. Puis, sans se soucier de sa complète nudité, elle bondit en avant et s'enfonça à couvert des arbres. En direction du mur d'enceinte qui, d'après son estimation, ne devait pas être à plus d'une centaine de mètres de la clairière. Normalement, elle devait avoir le temps d'y arriver avant que les autres ne réagissent.

C'était compter sans Philippe Bensoussan, qui n'avait cessé de l'observer, juché de nouveau sur sa Harley. Lorsqu'il vit Lydia s'élancer pour tenter de leur échapper, une lueur dangereuse s'alluma dans ses petits yeux vifs, sans cesse en mouvement. Du bout du pied gauche, il abaissa le sélecteur pour enclencher la première vitesse de sa Harley. Puis, de la main droite, il mit les gaz, tandis que la gauche relâchait progressivement la manette d'embrayage. La lourde moto américaine bondit en avant de toute sa masse.

Sans cesser de courir, Lydia se retourna et vit le monstre d'acier fondre sur elle. Elle obliqua brusquement vers la droite. Dans un crissement de freins et de pneus, la Harley la suivit, frôlant le tronc droit d'un immense marronnier. Lydia revint aussitôt sur sa gauche, mais Bensoussan, en pilote consommé, ne se laissa pas surprendre.

Bien calé sur son siège, le guidon solidement en main, le présentateur télé tremblait d'excitation : cette fois, c'était une chasse authentique que les circonstances lui offraient ! Une traque « pour de vrai » ! Mieux qu'une banale « équipée sauvage » : une chasse à la femme ! Lydia courait devant lui, dans le pinceau jaune de son phare, et il voyait sa croupe lourde tressauter au rythme de sa course folle et zigzagante. Il imaginait ses traits déformés par la peur. La panique ancestrale, viscérale, du gibier sentant le chasseur à ses trousses...

Au bord de la jouissance, il tourna encore la poignée des gaz vers lui et la grosse bécane bondit en avant, dans la pétarade sourde de ses quatre cylindres à plat.

Alors qu'il était encore à une dizaine de mètres d'elle, la fille trébucha sur une racine affleurant le sol moussu et s'écroula en avant. Pour ne pas lui rouler dessus, Bensoussan dut faire un brusque écart sur la gauche, et son épaule heurta violemment la branche basse d'un frêne. Il poussa un juron retentissant sous la douleur, et redressa tant bien que mal son *Big Twin*[3].

Il parvint à effectuer un demi-tour assez acrobatique, malgré la lourdeur et le peu de maniabilité de son engin, pour se retrouver face à sa proie.

Lydia venait de se relever. Sur son visage, toute trace de peur avait brusquement disparu. Pour faire place à une rage indescriptible, qui déformait tous ses traits, la rendant presque laide.

— Espèce de malade ! hurla-t-elle, d'une voix méconnaissable. Tu as failli me réduire en bouillie, pauvre taré impuissant ! Parce que c'est tout ce que tu es, espèce de loque : une bite molle ! Ah ! elles vont bien rigoler, tes groupies de la télé, quand je vais clamer ça partout ! Parce que tu peux compter sur moi pour te tailler un sacré costard, à partir de demain ! Attends-toi à me retrouver à la porte de tous les studios où tu enregistres tes émissions de merde ! Barny l'impuissant ! le héros de ces demoiselles complètement sinistré de la zigounette ! Ah ! on n'a pas fini de se marrer dans les chaumières, je te le dis, moi !

À ce moment-là, Lydia comprit qu'elle était peut-être allée trop loin dans le sarcasme et les menaces.

Mais c'était déjà trop tard pour elle.

En une fraction de seconde, Philippe Bensoussan s'était vu devenir l'objet de la risée de tout le pays, et surtout des femmes, son « fonds de commerce ». Il avait vu s'écrouler irrémédiablement sa carrière, les portes de la télévision se fermer devant lui les unes après les autres, ses comptes en banque fondre inexorablement. Tout ça à cause de cette petite pute qui le menaçait ! Qui osait se rebeller contre lui ! Non, il fallait à tout prix empêcher une telle catastrophe de se produire. Le cauchemar devait rester cauchemar, et surtout pas devenir réalité.

Et, pour ça, il ne voyait qu'une solution, une seule. Il avait juste à réaliser ce qu'il venait d'éviter de justesse...

Lydia comprit trop tard ce qui allait lui arriver, lorsqu'elle entendit la machine hurler et qu'elle la vit bondir vers elle.

Elle n'avait même pas eu le temps de bouger, lorsque le garde-boue avant lui percuta violemment l'entrejambe, l'envoyer bouler contre le tronc d'un gros hêtre.

Un voile rouge devant les yeux, elle vit la moto reculer, puis foncer de nouveau vers elle.

Elle voulut se relever, mais c'était trop tard.

Lydia eut l'impression que tout son corps explosait, lorsque les 253 kilos de la Harley lui passèrent dessus. La douleur fut insupportablement violente, mais très brève.

La seconde d'après, Lydia Rigoni avait cessé de ressentir quoi que ce soit.

— Arrête, connard, tu vas la tuer ! hurla Christelle Courlains dans le dos de Philippe Bensoussan qui, aveuglé par sa panique et sa rage, continuait de s'acharner sur le corps nu et meurtri de sa victime.

Finalement, il se vida d'un coup de sa colère, fit stopper enfin sa

machine, et c'est d'un œil totalement hébété qu'il regarda Christelle béquiller sa Suzuki et se précipiter vers le corps immobile de Lydia.

Presque aussitôt, un bruit de moteur signala l'arrivée d'une seconde moto. C'était la Gilera 500 pilotée par Hugues Ponthiery, toujours impeccable dans son smoking, mais débarrassé de son haut-de-forme.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici, bon Dieu ? tonna le maître des lieux. Christelle ! Qu'est-ce qu'elle a, cette pauvre conne ? C'est grave ?

Christelle s'agenouilla auprès du corps de Lydia, dont la tête faisait un angle bizarre avec le reste de son corps. Un angle inquiétant...

Elle l'examina rapidement, collant son oreille sous son sein gauche maculé de terre, prenant son poignet entre le pouce et l'index. Lorsqu'elle se releva, son teint était devenu verdâtre et ses mâchoires tremblaient légèrement. Elle eut un violent frisson, malgré la douceur de la température, puis regarda tour à tour les deux hommes juchés sur leurs engins.

— Elle est morte, dit-elle d'une voix totalement détimbrée.

Chapitre II



Jaime Da Canha coupa le contact de la Honda Gold Wing 1800, à l'entrée du petit chemin qui descendait en serpentant jusqu'au bord de la Marne, située une vingtaine de mètres en contrebas.

Vers l'est, au-delà de la masse sombre de la forêt de Ferrières, une très légère pâleur rosâtre, au ras de l'horizon, indiquait que le jour n'allait pas tarder à se lever.

Le Portugais abaissa la béquille latérale de l'énorme machine flambant neuve et en descendit. D'un air sombre, il contempla la fille qui se trouvait installée sur le siège passager, dont le corps était coincé entre les deux dossiers rembourrés de cuir noir. En se disant qu'il valait mieux qu'elle soit solidement coincée sur la moto, sinon, il aurait risqué de la perdre en route, durant les quatre ou cinq kilomètres qu'il venait de parcourir à petite vitesse, entre la propriété de son patron et les bords de Marne.

Pour la bonne raison que la fille en question était aussi morte qu'on pouvait l'être.

C'est Christelle qui avait repris ses esprits la première, face au cadavre de Lydia Rigoni, alors que Hugues Ponthiery était littéralement tétanisé, et que ce connard de Philippe Bensoussan tremblait comme une feuille, en bégayant que ce n'était pas sa faute.

En pensant à l'animateur, un rictus de mépris tordit les lèvres d'un rouge presque violet du Portugais. Il ne l'avait jamais placé très haut dans son estime, mais, cette fois, il venait de descendre plus bas que terre. Non pas parce qu'il avait buté cette fille : ça, Jaime Da Canha considérait que ça pouvait arriver à tout le monde. Aucun homme n'est à l'abri d'un mouvement d'humeur un peu vif, n'est-ce pas ?

Non, ce qu'il lui reprochait, c'était de n'avoir pas hésité à risquer d'abîmer sa somptueuse Harley dont il s'était servi pour la massacrer.

Ça, qu'on puisse esquinter un joyau pareil, c'était quelque chose qui dépassait l'entendement de l'amoureux fou des bécanes qu'il avait toujours été.

Bref, heureusement que Christelle avait eu cette idée de génie pour les tirer de cet « incident fâcheux ».

— Il n'y a qu'à aller balancer le corps dans la Marne, avait-elle décrété d'une voix redevenue parfaitement calme. Comme personne ne sait qu'elle est ici, on ne risque rien.

— D'accord, mais la transporter comment ? avait alors demandé Hugues Ponthiery. Dans le coffre d'une des voitures, c'est trop dangereux : si on se fait arrêter...

C'est alors que Christelle avait eu son idée, « géniale » d'après Da Canha :

— Il n'y a qu'à la rhabiller et la coincer sur le siège arrière de la Gold Wing, entre les deux dossiers.

Comme ça, si jamais la moto est vue par qui que ce soit – ce qui m'étonnerait, à une heure pareille –, qu'est-ce que les gens verront ? un couple sur une moto, rien de plus...

Ce que Jaime Da Canha avait trouvé moins « génial », c'est que c'est lui qui avait été chargé du transport. Mais, bon : il était payé par Ponthiery, depuis six ans, non seulement comme mécanicien chargé d'entretenir le parc de motos anciennes, mais aussi comme homme « à tout faire ». Alors...

— On détruit ses papiers d'identité ? avait-il demandé, tandis que Christelle et lui s'efforçaient de rhabiller la morte.

— Certainement pas ! avait tranché la jeune femme. On les lui laisse. Par contre, on lui pique le fric qu'elle peut avoir, carte Bleue, etc., et on lui arrache la boucle en or qu'elle porte à l'oreille droite. Comme ça, si jamais le corps est repêché, les flics penseront qu'elle a été agressée par des petits malfrats qui voulaient la dépouiller. Or, ce genre de minables ne piquent jamais les papiers d'identité de leurs victimes : qu'est-ce qu'ils en feraient ?

En grommelant que c'étaient toujours les mêmes qui se tapaient le sale boulot, Jaime Da Canha retira le casque intégral qui dissimulait le visage au teint déjà cireux de Lydia Rigoni, et le rangea dans le *top case*. Puis, il chargea le corps sur ses épaules et entreprit de parcourir à pied les quelques dizaines de mètres qui le séparaient de la Marne. En faisant attention de ne pas glisser dans la boue que l'averse de tout à l'heure avait suffi à former dans les creux du chemin de terre.

De l'autre côté des eaux noires de la rivière brillaient les lumières de Chelles et de Gagny. La pluie avait cessé, et il soufflait un petit vent tiède pas désagréable.

Jaime Da Canha descendit jusqu'au bord de la Marne, en pestant contre le poids de sa victime qui rendait l'opération plutôt mal commode.

— Ils auraient pu choisir une maigrichonne, pour une fois ! grommela-t-il pour lui-même.

Enfin, il parvint au bord de l'eau et s'engagea sur l'espèce de petite jetée de bois, aménagée là pour le confort des pêcheurs à la ligne. Après avoir repris sa respiration, il balança son fardeau aussi loin qu'il le put. Il lui sembla que le corps faisait un bruit épouvantable en entrant dans l'eau noire où il disparut aussitôt.

Maintenant que ce boulot plutôt macabre était fini, Jaime Da Canha n'avait plus qu'une idée : se tirer d'ici et retrouver la sécurité apaisante de sa chambre, située au dernier étage de la villa d'Hugues Ponthiery. Et, accessoirement, de s'envoyer un verre ou deux de *vinho verde*^[4] avant de se mettre au lit.

Il était déjà à mi-pente sur le chemin du retour, lorsque son oreille fut alertée par un bruit qu'il connaissait bien. Un bruit provoqué par un moteur de six cylindres à plat.

Le cœur battant la chamade, Da Canha accéléra sa remontée aussi vite que possible. Pas assez, malheureusement.

Il déboucha à l'entrée du petit chemin de terre juste à temps pour voir un feu rouge arrière s'éloigner de lui, tourner sur la petite route filant vers Gournay et disparaître aussitôt, tandis que le bruit de moteur décroissait rapidement.

Jaime, effondré, se laissa tomber sur l'herbe humide : on venait de lui voler la Gold Wing !

Chapitre III



Le commandant de police Boris Corentin ouvrit un œil, le gauche. Ce qui lui permit de s'apercevoir simultanément de trois choses :

1) Qu'il faisait grand jour.

2) que le soleil brillait, à travers les rideaux aux trois quarts tirés devant la fenêtre de son studio.

3) que la superbe prof d'arts plastiques qu'il avait ramenée la veille au soir était toujours endormie à côté de lui, aussi nue qu'au jour de sa naissance.

Un sourire carnassier étira les lèvres de Corentin et détendit ses traits énergiques et virils.

La vie était belle, quoi qu'on en dise parfois, et lui tout le premier. La preuve : non seulement il disposait de neuf jours de vacances depuis la veille, jeudi, mais en plus il avait eu la chance de faire la connaissance de Sylvie, tout frais débarquée de Carcassonne, et qui, debout au milieu du Pont-au-Change, se demandait où pouvait bien se trouver l'église Saint-Julien-le-Pauvre, qu'elle avait l'intention de visiter. Non seulement Boris lui avait indiqué son chemin, mais il l'avait même accompagnée : allez donc savoir pourquoi, les courbes voluptueuses, le regard pétillant et la bouche rouge cerise de la jolie touriste lui avaient soudain donné des appétits de gothique primitif...

La visite s'était prolongée au bistrot du coin, puis au restaurant... puis au lit, rue de Turbigo, dans le studio de célibataire invétéré de Corentin. Là, durant plusieurs heures, Sylvie lui avait hautement prouvé que certaines profs d'arts plastiques, spécialement dans la région de Carcassonne, savaient se servir de leur plastique avec art...

Pivotant sur le côté gauche, Boris s'appuya sur un coude et admira le corps parfait de sa conquête d'un soir... et surtout d'une nuit. Le drap avait glissé jusqu'à mi-cuisse, et elle dévoilait avec une charmante impudeur la rondeur de ses seins aux aréoles rose tendre, le léger frémissement satiné de son ventre plat, le buisson d'or fin de son intimité, que la bouche experte de Boris avait exploré en ses plus délicats replis. Et pas seulement sa bouche, d'ailleurs...

Par jeu, il se pencha en avant et entreprit de parcourir la peau fine et veloutée de Sylvie, en commençant dans le cou, juste à la base de ses longs cheveux aussi dorés que sa toison intime. Dès qu'il atteignit le renflement de sa poitrine ferme et ronde, la jeune femme se mit à pousser de petits soupirs d'aise dans son sommeil, et ses cuisses fuselées s'ouvrirent d'elles-mêmes, comme pour inviter Boris à poursuivre plus avant ses investigations matinales.

C'est d'ailleurs ce qu'il aurait fait, si un coup de klaxon impérieux, dans la rue de Turbigo, n'avait réveillé Sylvie en sursaut. Passé le premier moment de surprise, de se retrouver là, dans cette chambre qu'elle ne connaissait qu'à peine, la jolie prof sourit tendrement à son partenaire et se blottit dans ses bras musclés. Instinctivement, sa main trouva le chemin qui conduisait en droite ligne de la poitrine de Boris... à sa virilité. Une virilité aussi en forme que son propriétaire, mais beaucoup plus raide.

— Comment tu fais pour bander tout le temps ? demanda Sylvie en toute simplicité, tandis que son poignet prenait naturellement un souple et lent mouvement de va-et-vient.

— N'exagérons rien ! répondit modestement Boris, en glissant sa main sur la croupe ferme et ronde de sa compagne, la faisant frissonner. Disons « souvent », et n'en parlons plus !

Il envisageait déjà une petite séance de corps à corps érotique, lorsque Sylvie, sans cesser de le caresser doucement, exprima des désirs pas tout à fait compatibles avec les siens :

— Je meurs de faim !

Un instant décontenancé, presque vexé que la jeune femme préférât s'occuper de son estomac, plutôt que des organes qu'il était censé stimuler chez elle, Boris Corentin fut beau joueur. Repoussant gentiment Sylvie, il bondit hors du lit avec un grand sourire.

— Je passe sous la douche vite fait et je descends chercher de quoi

nous retaper ! annonça-t-il, en disparaissant dans la petite salle de bain attenante.

Il avait à peine eu le temps d'ouvrir le robinet mélangeur que le cri d'effroi poussé par Sylvie lui vrilla les oreilles. D'un bond, il fit irruption dans la pièce principale du studio.

Et se retrouva nez à nez avec deux types chevelus et moustachus, dont les biceps, découverts par leurs vestes en jean sans manches, étaient largement recouverts de tatouages multicolores. Ils étaient tous les deux bottés et arboraient d'énormes ceinturons cloutés sous leurs ventres également proéminents. Quant à Sylvie, elle avait remonté le drap sur sa poitrine opulente et contemplait les deux apparitions d'un air franchement pas rassuré.

— C'était pas fermé, alors on est entré... dit celui de gauche, avec un sourire un peu embarrassé quand même.

C'est en entendant le son de sa voix, étrangement fluette par rapport à sa stature, que Corentin l'identifia : c'était le nouveau voisin du quatrième, qui faisait pétarader sa grosse Harley-Davidson dans tout le quartier. Il avait emménagé six ou sept semaines plus tôt, avec sa copine, une petite brune plutôt jolie, quoiqu'un peu trop « boulotte » d'après les critères de Corentin.

Instantanément, sa mémoire impeccable se mit en marche et il retrouva leurs noms. Lui s'appelait Ludovic Picard. Quant à sa copine, elle portait un nom à consonance italienne...

Oui, c'était ça : Lydia Rigoni.

Corentin ne leur avait jamais vraiment parlé, juste « bonjour-bonsoir » quand ils se croisaient dans l'escalier ou dans la rue de Turbigo. Mais il les trouvait plutôt sympas avec leur look de *bikers* « bruts de décoffrage ».

— Le fait que je ne ferme jamais ma porte à clé n'empêche personne de frapper avant d'entrer chez moi, dit-il d'un ton calme, tout en enfilant rapidement les vêtements qui traînaient sur le dossier de son unique fauteuil Voltaire.

— Ouais, c'est vrai... admit Ludovic Picard. Excuse, *man* ! Mais j'ai un peu la tête à l'envers, depuis hier. Au fait, je te présente mon copain Fredo...

Le deuxième *biker*, aussi brun que Ludovic était blond, émit un vague grognement pouvant passer pour un bonjour, et entreprit de se gratter furieusement l'entrejambe.

— La tête à l'envers, hein ? fit Boris, pour inciter son voisin du dessus à lui en dire un peu plus.

— C'est à cause de Lydia... elle a disparu depuis avant-hier soir, et

ça me fait méchamment flipper, si tu veux savoir, soupira Ludovic. Alors, comme tu as l'air d'être un flic plus cool que la moyenne, je me suis dit que tu pouvais peut-être m'aider. Entre voisins, quoi...

Boris Corentin allait répondre, mais Sylvie fut plus rapide que lui.

— Bon, je suppose que, vu les circonstances, c'est à moi d'aller faire les courses ! dit-elle avec un petit sourire. Et de rapporter de quoi faire un petit déj' pour quatre !

Puis, avec un naturel parfait, elle sauta hors du lit et se dirigea vers la salle de bain, sans s'occuper des yeux exorbités que fixaient les deux tatoués sur son corps nu.

— Bon, eh bien, je t'écoute... soupira Corentin, résigné, en s'asseyant dans le fauteuil Voltaire. Donc, ton amie Lydia a disparu...

— Ouais, avant-hier soir, confirma Ludovic, en s'asseyant sans façon sur le lit défait.

De la salle de bain leur parvenaient les crépitements rapides de la douche sur le corps de Sylvie.

— Il faut dire qu'on s'était salement engueulés, elle et moi, reprit le voisin, en tortillant sa moustache tombante et broussailleuse. À propos d'une bague en argent représentant une tête d'aigle, et qu'elle voulait absolument que je lui paye.

— Et toi, tu ne voulais pas... glissa Corentin, en se retenant de sourire.

— Bien sûr que non, tiens ! sursauta Ludovic Picard, l'air sincèrement indigné. Tu sais le prix que ça coûte, ces conneries de gonzesses ? Quasiment le prix d'une paire de poignées chauffantes chromées !

— Vu comme ça, évidemment... fit Boris, qui avait de plus en plus de mal à ne pas éclater de rire, devant les comparaisons saugrenues du *biker*. Donc, elle l'a mal pris, cette chère Lydia...

— Plutôt, oui, soupira Ludovic. Elle a hurlé qu'elle en avait marre de perdre sa jeunesse avec un type aussi rat qui ne pensait qu'à sa bécane, et que, puisque c'était comme ça, elle allait se le faire payer par quelqu'un d'autre, son putain de bijou à la con ! Qu'elle avait juste à se connecter sur internet et à vendre son cul au plus offrant, que c'était pas compliqué ! Là-dessus, elle a refusé de m'accompagner au Balto, le bar de la rue de la Roquette où on a l'habitude de se retrouver, avec les potes. Moi, je me disais que c'était rien qu'une petite bouderie et que je la retrouverais en train de pioncer gentiment quand je rentrerais.

— Seulement, quand tu es rentré, le lit était vide, compléta Corentin.

— Exact, mec ! Et non seulement, cette conne n'est pas rentrée de la nuit, mais elle ne s'est pas repointée de toute la journée d'hier, et là, ça fait la deuxième nuit qu'elle découche ! Ça, tu vois, depuis trois ans qu'on est ensemble, c'est jamais arrivé. C'est pour ça que je suis vachement flippé et que je suis sûr qu'il lui est arrivé quelque chose. Parce que, son histoire d'aller faire la pute pour se payer sa saloperie de bague, j'y crois pas une seconde, tu vois ! Pas Lydia ! C'est complètement impossible !

— Avec les gonzesses, tout est possible, et même l'impossible, articula alors le dénommé Fredo, qui n'avait encore rien dit.

Puis, ayant délivré sa sentence, il se replongea dans le silence.

Boris Corentin réfléchit quelques secondes, durant lesquelles Ludovic Picard resta silencieux lui aussi. Il y avait de grandes chances pour que la jeune femme, furieuse de voir son copain lui tenir tête, ait décidé de disparaître quelques jours, histoire de le faire un peu flipper. Pas de quoi fouetter un chat, donc...

— Lydia n'a pas de la famille ? demanda-t-il, histoire de s'intéresser. Ou des copines chez qui elle aurait pu aller se réfugier, histoire de te mettre un peu la pression ?

Ludovic haussa les épaules :

— J'y ai pensé, tu parles ! J'ai passé la journée d'hier à téléphoner partout et à aller voir tout le monde. Y compris ses vieux en Normandie. Rien : personne n'a vu Lydia ! Je te dis qu'il lui est arrivé quelque chose de pas net !

— Vous avez un ordinateur, là-haut ? demanda Corentin, en désignant le plafond du studio.

À ce moment, Sylvie ressortit de la salle de bain, habillée, environnée par un halo de vapeur chaude. Elle sourit à Boris, tout en marchant vers la porte palière :

— Je file acheter de quoi déjeuner, O.K. ? Tu as des desiderata particuliers ?

— Fais comme pour toi, lui sourit-il. Tu veux des sous ?

— Pas la peine : j'ai ! Les profs ne sont pas payés bien cher, dans ce fichu pays, mais tout de même !

Ludovic Picard attendit qu'elle soit sortie pour répondre à Corentin :

— Un ordi ? Ouais, on en a un, mais...

— Connecté sur internet ?

— Ouais, pourquoi ?

— Écoute, fit Boris, en se levant du fauteuil, si j'ai bien compris, quand vous vous êtes engueulés, Lydia t'a menacé de se trouver un

type friqué sur internet et de coucher avec lui en échange d'une somme qui lui permettrait de se payer elle-même la bague qu'elle voulait, non ?

— Mais c'était des menaces en l'air ! s'indigna son voisin, outré qu'on puisse soupçonner sa copine de « putasserie », même passagère.

— Probablement, en effet, l'apaisa Corentin, mais ça ne coûte rien d'aller jeter un coup d'œil dans le disque dur de votre ordinateur, pour voir si, par hasard, on n'y trouverait pas les traces mémorisées d'une conversation de ce genre...

Picard le toisa d'un air étonné :

— Fouiller le disque dur ? Tu sais faire ça, toi ?

— Je sais, oui. Pas depuis très longtemps, mais je sais. J'ai même suivi un stage rien que pour apprendre ce genre de trucs, répondit Corentin, en repensant aux deux semaines qu'il avait passées dans les locaux de la BEFTI, la « Brigade d'enquête sur les Fraudes liées aux technologies de l'information », et de l'affaire explosive qui en était résultée.

Ludovic Picard se leva à son tour, aussitôt imité par Fredo, toujours muet :

— O.K., on monte chez moi. Mais je te jure que Lydia est incapable de faire un truc pareil ! Sinon, je le saurais, non ?

Tandis qu'ils montaient l'escalier en file indienne, Corentin s'abstint de dire ce qu'il pensait à son voisin. À savoir que, lorsqu'une femme a décidé de cacher quelque chose à l'homme qui partage sa vie, elle y arrive toujours.

Et en général très bien.

*

* *

— Ça y est ! j'y suis ! s'exclama Corentin, qui, depuis près d'une demi-heure, pianotait fiévreusement sur le clavier du vieux PC de Ludovic Picard.

Contrairement à ce qu'il espérait, entrer dans la mémoire « cachée » de l'ordinateur avait été moins facile qu'il ne pensait : les leçons de la très désirable Tamina Tlili, désormais titulaire à la BEFTI à la suite de leur enquête commune, commençaient à dater...

— Alors ? le pressa Ludovic, pour qui l'informatique était « du chinois », ainsi qu'il l'avait avoué d'emblée à Corentin.

— Doucement, laisse-moi le temps ! répondit celui-ci, en

s'efforçant d'interposer sa carrure entre l'écran et le *biker* qui se tenait en retrait.

Car, dès le premier coup d'œil, Boris avait jaugé le site sur lequel Lydia Rigoni s'était connectée l'avant-veille au soir, peu avant 21 heures, ainsi qu'en faisait foi l'horloge interne du disque dur.

C'était un « *chat* », un forum de discussion, comme il en existait des milliers sur la Toile. Sauf que celui-là annonçait la couleur d'entrée de jeu : ici, on ne pratiquait à peu près qu'un seul sujet de conversation.

Le sexe. Sous toutes ses formes.

Histoire d'être encore plus claire sur ses intentions, Lydia s'était choisi un pseudo plutôt du genre direct : « ma langue au *chat* ».

— Alors ? le pressa Ludovic qui se tortillait sur sa chaise pliante. Tu la trouves ? Qu'est-ce qu'elle peut bien raconter à ces tordus qu'elle ne connaît même pas, bordel !

C'était bien ça le problème. Après quelques échanges sans grand intérêt, sur lesquels Boris avait passé rapidement, il venait d'en arriver à quelque chose de plus sérieux.

Au bout d'une dizaine de minutes d'échanges avec six ou sept furieux obsédés sexuels, Lydia avait été contactée par un certain *Angel*. Avec lequel les choses n'avaient pas traîné.

— *Est-ce que tu accepterais de rencontrer quelques amis à moi ? Moyennant un bon dédommagement, bien sûr. Si tu aimes vraiment le sexe et le fric, tu ne devrais pas être déçue, je t'assure...*

Voilà la question qu'*Angel* avait posée à Lydia, au bout de deux ou trois échanges plus anodins. Et, Corentin en était un peu triste pour ce brave Ludovic, la réponse de Lydia avait été dépourvue d'ambiguïté :

— *Ça dépend pour quoi faire, où, quand et à quel prix !*

Ensuite, le dénommé *Angel* avait expliqué qu'il s'agissait d'une petite soirée privée, le lendemain soir, dans la propriété de gens « très classe et très friqués », soirée dont elle serait la véritable reine. Pour ce qui était des conditions financières, l'inconnu proposait un premier contact à Lydia pour le soir même. « *Histoire de faire mieux connaissance et de voir si tu fais l'affaire, ce dont je ne doute pas.* »

Dans les derniers échanges de messages, *Angel* fixait rendez-vous à Lydia :

— *Si on disait dans une heure, à l'angle du Cours de Vincennes et de la place de la Nation ? Ça me laisse le temps de m'habiller et de faire le trajet...*

— *C'est O.K. pour moi. Mais à quoi je te reconnaitrai ?*

— *À ma petite BM...*

— *Ah ? t'es en BM ?* avait répondu Lydia. *C'est chiant parce que mon*

connard de mec s'est barré avec mon casque...

— *Un casque ? Mais, voyons, ma chérie, tu n'as pas besoin de casque : ma BM est parfaitement étanche, tu sais !!! Allez, à dans une heure, d'ac ?*

— *D'ac ? Salut, je me déconnecte.*

L'échange s'arrêtait là en effet. Boris Corentin se tourna vers Ludovic Picard avec une petite grimace mi-figue, mi-raisin.

— Bon, soupira le *biker*, vu ta tête, j'ai l'impression que ça ne doit pas être brillant...

En y mettant les formes au maximum, Boris lui résuma ce qu'il venait d'apprendre.

— Bon Dieu de merde ! explosa le motard, en se mettant à tourner dans la chambre comme un ours en cage. J'y crois pas qu'elle ait pu me faire un truc pareil ! Elle, aller gagner du fric avec son cul comme la dernière des putes ! Quand je pense que j'étais prêt à...

Il s'arrêta net et se tourna vers Corentin avec des yeux ronds et la bouche entrouverte sous ses épaisses moustaches en jachère :

— Mais, dis donc, je pense à un truc, tout d'un coup : cette saloperie sur internet se passait avant-hier soir. Et, si j'ai bien compris, la petite sauterie du salaud qui a branché Lydia avait lieu le lendemain, c'est-à-dire hier. Donc, en mettant les choses au pire, elle aurait dû réapparaître cette nuit, ou au plus tard ce matin !

C'est exactement ce qu'était en train de se dire Boris Corentin. Effectivement, il y avait un truc qui ne collait pas. En admettant même que le courant soit passé, dès le premier soir, entre le conducteur de la BMW et Lydia, et qu'ils soient restés ensemble la première nuit, il n'y avait aucune raison pour que la jeune fugueuse ne rentre pas rue de Turbigo, une fois son « contrat » honoré.

À moins qu'il ne s'agisse d'une vraie fugue, qu'elle soit tombée raide amoureuse, ou qu'elle se soit pris la honte de sa vie, ou un truc de ce genre.

— En tout cas, murmura sombrement Ludovic Picard, en se laissant tomber sur le lit, dont les ressorts grincèrent horriblement, il y a au moins une chose certaine dans cette histoire de merde : c'est que je suis cocu jusqu'à l'os, moi !

Puis, il releva lentement la tête, et Corentin resta interdit devant le spectacle qui s'offrait à lui.

Sur les joues râpeuses de ce colosse chevelu et moustachu, tatoué de partout et bardé de cuir, roulaient deux grosses larmes.

— Dis, tu vas me la retrouver, hein ? bafouilla-t-il, en s'essuyant les yeux d'un revers du bras. T'es flic, non ? Donc, tu dois m'aider, c'est ton boulot !

Boris Corentin faillit lui répondre que non, justement, la « recherche dans l'intérêt des familles », ce n'était pas son boulot. Mais il se sentit brusquement touché par le désarroi que ce « dur de dur » ne cherchait même pas à cacher. Et il s'entendit répondre :

— O.K., voisin, je vais voir ce que je peux faire pour toi... Mais je ne te promets rien, hein !

Chapitre IV



Lorsque Sophie Brousse ouvrit les yeux, elle reçut un choc violent et désagréable, en découvrant son environnement, que le sommeil lui avait fait oublier.

Durant quelques secondes, elle eut l'impression qu'elle venait d'être transportée dans un univers postcatastrophe nucléaire. Quelque chose comme le monde du futur dans la série des films *Terminator*. Un monde dévasté, dangereux, minéral et métallique, sans la moindre trace de vie organique.

Partout autour d'elle, ce n'étaient qu'amas de ferrailles tordues et rouillées, de carcasses éventrées, de monstres sans yeux se chevauchant les uns les autres, en une sorte d'accouplement désordonné et figé dans l'air immobile du petit matin.

En réalité, il ne s'agissait que de l'une des nombreuses casses-garages de la grande banlieue parisienne, là où viennent mourir ces symboles de la vitesse et du luxe de notre société : les bagnoles.

La particularité de celle-ci, où Pierrot l'avait conduite à peine deux heures plus tôt, c'est qu'on s'y occupait aussi de motos. Toute la partie nord de l'enclos grillagé était réservée aux deux-roues. Il y en avait de toutes les marques, de tous les styles, de toutes les cylindrées, de toutes les époques. C'est là que, d'un peu partout en Île-de-France, les mordus de mécanique, les monomaniaques qui passaient tout leur

temps libre et tout leur pognon à retaper des bécanes antédiluviennes qui ne marcheraient jamais, venaient s'approvisionner en pièces détachées devenues introuvables chez les concessionnaires officiels des marques. À plus forte raison quand la marque en question n'existait plus depuis vingt ou trente ans...

Et puis, la casse de Jean Montreux, dit « Johnny », comme il se doit, avait encore une autre raison d'être. Mais, celle-là, c'était mieux de ne pas trop en parler, ou alors à voix très basse et à des interlocuteurs triés sur le volet.

Il n'empêche que l'adresse était connue par tous les types qui étaient doués pour « trouver » régulièrement des motos délaissées bêtement par leurs propriétaires légitimes. Du coup, quand ça leur arrivait, ils venaient voir Johnny, savoir si, par hasard, il ne connaîtrait pas quelqu'un qui, contre de la bonne monnaie, aurait envie d'adopter l'orpheline en question...

Et, généralement, Johnny en connaissait. Le plus souvent dans des pays étrangers du genre Europe Centrale ou balkanique, d'ailleurs...

Tomber nez à nez avec une pauvre moto orpheline, c'est exactement ce qui était arrivé, quelques heures plus tôt, à Sophie Brousse et à son petit copain régulier, Pierre Carette, dit Pierrot.

Comme les parents de Sophie s'étaient tirés dans les Ardennes pour quarante-huit heures – une tante à héritage malade – Pierrot avait aussitôt rappliqué dans l'HLM de Champs-sur-Marne où l'adolescente se retrouvait toute seule : à 19 et 16 ans, ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de s'envoyer en l'air dans un vrai lit, comme les « vieux »...

Qui des deux avait eu envie, au petit matin, après une nuit à boire, à fumer et à faire l'amour, d'aller s'oxygéner un peu sur les bords de la Marne ? Sophie ne s'en souvenait plus.

Ce dont elle se souvenait très clairement, par contre, c'était de leur tête à tous les deux, quand ils avaient découvert, à l'entrée du petit chemin désert descendant vers la Marne, cette somptueuse Honda *Gold Wing* 1800 pratiquement neuve. Avec la clé sur le contact !

Pierrot n'avait pas hésité plus d'une seconde, Sophie devait admettre son esprit de décision.

— Monte derrière, vite ! lui avait-il soufflé, tout en enfourchant l'énorme moto rutilante.

Et, trois secondes plus tard, ils disparaissaient au coin de la petite route de Gournay. Ni vu ni connu.

Ce n'est que quand ils étaient arrivés à la casse située en bordure de la RN 4, entre Champigny-sur-Marne et Chennevières, que Sophie avait réalisé que la jeune fille plutôt sage Qu'elle était jusqu'à

maintenant venait de se métamorphoser en voleuse. Ou, tout du moins, en complice d'un voleur. Ce qui était à peine plus rassurant.

Pierrot avait délaissé l'entrée principale de la casse, fermée par un gros cadenas métallique, pour rejoindre une petite grille défoncée située sur le côté, par un petit chemin où il avait failli embourber la Gold Wing au moins trois fois. De là, ils étaient entrés dans la casse déserte ; et, après avoir garé la moto derrière le garage miteux qui occupait le centre de l'espace, ils s'étaient réfugiés à l'intérieur d'une grosse Mercedes bleue sans moteur, rouillée, mais dont les sièges n'étaient pas trop défoncés.

— On va dormir un peu en attendant que Johnny se pointe, avait décrété Pierrot, avec une mâle assurance qui, malgré elle, avait impressionné Sophie.

Et elle s'était endormie presque aussitôt, pelotonnée contre le torse de « son homme »...

Mais, maintenant que le jour était complètement levé, alors que Pierrot dormait encore, en émettant un léger sifflement régulier, elle recommençait à avoir la trouille des conséquences de leur acte. Sentant grandir le malaise qui lui comprimait la poitrine, la petite blonde potelée secoua le dormeur en l'empoignant par les revers de son blouson :

— Pierrot ! Pierrot, réveille-toi, quoi ! Il est déjà plus de huit heures !

Après un ou deux grognements inarticulés, le jeune homme tourna vers elle des yeux noisette bouffis de sommeil et ses cheveux noirs en bataille :

— Ça te gênerait vraiment de me laisser roupiller un peu, oui ? On est bien ici, non ? Et puis, de toute façon, je connais Johnny : il ne se pointera pas avant au moins neuf heures et demie. Pas un lève-tôt, Johnny...

— Pierrot, j'ai la trouille... murmura Sophie d'une toute petite voix, en plaquant son corps d'adolescente contre celui, mince mais vigoureux du garçon.

Tout à fait réveillé maintenant, Pierre Carette se sentit vaguement attendri par le ton apeuré de sa « meuf », qui titillait en lui ses instincts de « mâle protecteur », du genre : toi Jane, moi Tarzan. Il entoura ses épaules de son bras et l'attira contre lui.

— T'es bête, il n'y a vraiment pas de quoi avoir peur, espèce d'idiote ! dit-il d'un ton gentiment moqueur. Concentre-toi plutôt sur le paquet de fric qu'on va tirer de la Gold Wing. Tu te rends compte du coup de bol ? En sortie d'usine, c'est un bestiau qui crève le

plafond des vingt-cinq mille euros, ça ! À mon avis, Johnny nous en filera bien dix mille. De toute façon, à moins, je la lui lâche pas, alors... Tu imagines ? tout ce fric rien que pour nous ?

Tout en parlant, Pierrot avait laissé glisser sa main jusque sur la poitrine, lourde mais très ferme, qui jouait librement sous le tee-shirt de Sophie. Malgré elle, en dépit de l'appréhension qui lui nouait les tripes, l'adolescente sentit ses mamelons s'ériger rapidement, sous cette main masculine.

— Non, arrête ! protesta-t-elle quand même, mais assez faiblement. Pas ici, c'est vachement trop risqué...

— Arrête tes conneries, il n'y a personne dans cette casse ! répliqua son copain. Et puis, dis : tu as vu un peu dans quel état tu me mets ?

Joignant le geste à la parole, Pierrot saisit la main de Sophie et la glissa par l'entrebâillement de son jean déboutonné, pour la poser sur son slip de coton bleu, déformé par une bosse impressionnante.

Au contact de cette chair masculine, dure, chaude et vibrante, l'adolescente ne résista plus. Et puis, elle était bien obligée de reconnaître que l'atmosphère étrange de cette casse déserte la troublait plus qu'elle n'aurait voulu l'avouer, que l'odeur douceuse qui montait du cuir des sièges la secouait au plus profond d'elle-même.

Avec des gestes maladroits et brusques, elle dégagea la virilité de son compagnon. Après en avoir admiré quelques secondes la taille et la rigidité, en avoir éprouvé du bout des doigts la consistance à la fois souple et dure, elle se pencha vers lui et l'engloutit entre ses lèvres pleines.

Pierrot avait laissé sa tête aller contre le dossier de la banquette et respirait lourdement. Mais ses mains ne restaient pas inactives : profitant de la position penchée de Sophie, il fit descendre le pantalon de jogging qu'elle portait et grogna de satisfaction lorsque ses doigts rencontrèrent la chair humide et parfumée de son ventre. Sophie avait « oublié » de mettre une petite culotte...

— Vas-y ! souffla-t-il d'un ton presque suppliant, suce-la bien ! Enfonce-la à fond dans ta bouche !

Le conseil était parfaitement inutile : Sophie n'avait aucunement l'intention d'abandonner le superbe membre qui grossissait encore sous les titillements habiles de sa langue. En même temps, elle tortillait ses fesses rondes pour s'empaler davantage sur les doigts qui la fouillaient. Soudain, elle se redressa, le regard en feu.

— Baise-moi ! implora-t-elle d'une voix rauque. Mets-la-moi, maintenant !

Aussitôt, elle se plaça à genoux sur la banquette de cuir, le buste

plaqué sur le dossier du siège avant.

Pierrot, avec une brutalité calculée, s'enfonça en elle d'une seule poussée. Sophie, sentant ses chairs investies, possédées, fouillées, écartelées, émit un long feulement et mordit le cuir pour ne pas se mettre à hurler son plaisir.

Lorsque Pierrot, après un coup de reins encore plus puissant, se déversa en elle par longues saccades brûlantes, Sophie poussa un cri de délivrance, et se laissa retomber contre celui qui venait de la faire jouir. Les jambes littéralement sciées.

— Merci pour le petit déjeuner ! murmura-t-elle tendrement, en l'embrassant au coin des lèvres, que sa moustache naissante rendait un peu piquantes.

Ils venaient à peine de reprendre une attitude plus ou moins décente, lorsque Pierrot désigna à Sophie une silhouette masculine qui s'approchait à pas lents et lourds de la voiture où ils se trouvaient.

— Descendons, souffla-t-il, c'est Johnny...

Celui que Pierrot venait de désigner comme le patron de la casse était un grand type aux cheveux blond filasse, qui pouvait avoir la quarantaine, peut-être un peu moins. Il s'avancait avec une certaine méfiance. Mouillé dans toutes sortes de petits trafics pas très propres, il n'aimait pas trop les surprises. Sachant par expérience que, dans son *job*, l'imprévu est rarement une bonne chose. Et trouver un couple en train de baiser dans une de ses voitures, dès potron-minet, en était une, justement, de surprise.

— Salut, Johnny !

— Pierrot ? Mais qu'est-ce que tu fous ici, sale morveux ? Et d'abord qui c'est, celle-là ? demanda-t-il d'une voix rogue, en désignant Sophie d'un mouvement du pouce.

Jean Montreux connaissait Pierre Carette depuis à peu près un an et demi. La première fois, le « morveux », comme il l'appelait, était venu pour lui refourguer une 125 Honda à moitié pourrie, en essayant de lui faire croire qu'elle était à lui mais qu'il en avait paumé la carte grise. Johnny l'avait aussitôt empoigné par le col et plaqué contre l'épave la plus proche.

— Ecoute-moi bien, petit morveux, et tâche de retenir ce que je vais te dire : il y a toujours moyen de tirer un peu de fric d'une bécane, mais à deux conditions. La première, c'est qu'il s'agisse d'une machine vendable et pas d'un tas de merde comme celui que tu m'amènes. Et la deuxième, c'est de ne jamais essayer d'enfler papa Johnny, sous peine de s'exposer à de graves déconvenues, d'accord ?

Depuis, Jean Montreux avait fait deux ou trois affaires avec Pierre Carette. Moins pour le petit bénéfice qu'il pouvait tirer des bécanes

médiocres qu'il lui avait apportées, que pour encourager une vocation. Johnny faisait partie de ces philanthropes qui pensent qu'il faut toujours aider les jeunes à réaliser leurs ambitions...

— Laisse tomber, c'est ma copine, finit par répondre Pierrot, en entourant les épaules de Sophie d'un bras protecteur. Elle est cool...

— Mouais... Et on peut savoir ce qui t'a autorisé à entrer chez moi par effraction ?

— Ouah, l'autre ! Tout de suite les grands mots ! fit Pierrot avec un petit sourire embarrassé. Viens voir, j'ai une affaire en or à te proposer...

En soupirant, Johnny suivit les deux jeunes derrière le bâtiment en préfabriqué qui abritait ce qu'il appelait pompeusement « ses bureaux ». Il découvrit avec un certain étonnement la Gold Wing flambant neuve : c'était bien la première fois que le « morveux » lui amenait de la marchandise sérieuse.

— Alors ? Qu'est-ce que tu penses de la bête ? demanda Pierre Carette, sur un petit ton fraud.

— Faut voir... répondit le casseur sans se compromettre, en examinant la grosse cylindrée avec la moue dégoutée d'un vrai professionnel de l'arnaque.

— À ton avis, elle va chercher dans les combien ?

Du premier coup d'œil, Jean Montreux avait jaugé l'affaire. Une moto comme ça, il pouvait espérer en tirer dix mille euros, peut-être douze mille, avec un peu de bol.

— Sur le marché, elle vaut sept mille, pas plus, répondit-il tranquillement. Pas facile à refourguer, des engins pareils...

Pierre Carette eut l'air un peu déçu, mais il fit contre mauvaise fortune bon cœur.

— Bon, soupira-t-il, ça nous fera quand même trois mille cinq chacun, c'est toujours ça...

Johnny eut un petit sourire ironique :

— Sûrement pas, morveux ! Ça ferait quatre mille pour moi et trois mille pour toi, et encore parce que tu m'es très sympathique ! J'ai des frais, moi, qu'est-ce que tu crois ?

Pierrot eut un sursaut indigné :

— T'es dingue ou quoi ? tu me prends pour un con ? Je m'en fous, hein : si tu cherches à m'entuber, je vais la vendre ailleurs, c'te bécane ! J'ai que l'embarras du choix, tu sais !

— L'embarras du choix, hein ? fit Montreux d'une voix traînante. C'est marrant, mais j'ai comme l'impression que tu dois plus avoir l'embarras que le choix, moi !

Pierre Carette, furieux d'être pris pour un « cave », était déjà prêt à remonter sur la grosse Honda et à s'en aller, lorsque Sophie se pendit à son bras :

— Allez, Pierrot, dis oui, qu'on en finisse ! implora-t-elle, les yeux levés vers lui. Cette moto va nous attirer des emmerdes, je le sens ! Vends-lui, vends-lui tout de suite !

— O.K. ! mais c'est bien pour te faire plaisir, s'empressa de répondre Pierrot, pas mécontent du tout de l'intervention de sa copine, qui lui permettait de céder aux exigences de Johnny sans perdre la face.

Car le casseur avait raison : pour fourguer la Gold Wing, il n'avait pas le choix, juste l'embarras...

— Eh bien ! tu vois que tu peux être raisonnable, quand tu veux ! ironisa gentiment Johnny.

— Ça va ! bougonna Carette, le front buté. Dis-moi plutôt si tu as des amateurs...

— Ça se pourrait. Mais ça ne va pas être aussi facile que tu sembles le croire : il y a encore assez peu de 1800 sur le marché et, du coup, les amateurs se méfient un peu. Enfin, bon, je vais voir. Peut-être que si on regarde du côté de l'ex-Yougo, éventuellement... Au fait, tu l'as tirée où, cette bécane ?

Carette enfonça les pouces dans les poches de son jean et prit un air faussement dégagé :

— Oh !... à un bourge du 16^e, à Paris, en bordure du Bois. On passait dans la rue, avec Sophie, quand il est sorti de son petit jardin de merde. Au moment où il a mis le contact, sa gonzesse l'a appelé, et ce con a retraversé la rue pour voir ce qu'elle lui voulait, sans même couper le contact de sa bécane. Du coup, on a eu juste à sauter dessus et à mettre les gaz...

— Toujours la même histoire, quoi ! soupira Montreux, en passant la main dans ses cheveux filasse. Le jour où les types friqués seront moins glands, ils se feront moins faucher leurs bécanes de luxe ! Bon, attendez-moi là : je vais passer un coup de fil ou deux...

Dès qu'ils furent seuls, Sophie se tourna vers Pierrot, l'air effrayé :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pourquoi tu es allé lui raconter un bobard pareil ? Tu me fous vraiment la trouille, Pierrot, tu sais...

— Ecoute, Sophie, tu es bien gentille, tu me fais kiffer à mort, tu baisses super bien, mais s'il te plaît : laisse-moi régler mes affaires tout seul, d'accord ? C'est des histoires de mecs, tout ça...

Sophie baissa les yeux, domptée. Elle adorait quand Pierrot jouait

à l'homme avec elle. Ça lui donnait l'impression, en retour, d'être une vraie femme...

— Et puis, tu vois, reprit Carette, d'une voix plus douce, je ne la trouve pas très cool, cette histoire, quand j'y réfléchis. Rappelle-toi comment on l'a tirée, cette bécane. Tu trouves ça normal, toi, qu'un type aille se balader au bord de la Marne en pleine nuit, et s'engage dans un chemin de terre détrempé par l'averse avec une Gold Wing ? Et tout seul, en plus : au moment où on se tirait, je l'ai vu remonter, dans le rétroviseur. Il était tout seul. Encore, s'il était venu là avec une meuf pour tirer son coup, j'aurais compris... Bref, je trouve ça plutôt zarbi et j'ai préféré ne pas mettre Johnny dans la combine.

— Eh ! qu'est-ce qui se passe, là ?

Sophie fit un petit bond en avant, la mine soudain toute pâlotte. Le couvercle du *top case* de la moto, auquel elle s'était appuyée, venait de s'ouvrir tout seul, comme mû par une main invisible.

— Cool, ma poule ! fit Pierre Carette avec un petit sourire condescendant, il devait juste être mal fermé, c'est tout, pas de quoi en faire un fromage ! Est-ce qu'il y a quelque chose dedans, au fait ? On n'a même pas pensé à regarder...

Il écarta Sophie et se pencha à l'intérieur de l'espèce de coffre rigide intégré entre le dossier passager et le feu arrière de la machine.

Aussitôt, il sentit le sang refluer de son visage, et ses jambes devenir toutes molles. D'un geste brusque, il referma le *top case* et dit d'un ton un peu trop brusque :

— Il n'y a rien, il est vide.

C'était faux, il y avait quelque chose, dans la mallette rigide. Un casque. Un casque retourné la coque en bas, laissant voir son rembourrage de mousse intérieur.

Un rembourrage encore humide de sang humain.

Chapitre V



Boris Corentin s'arrêta de marcher si brusquement, que la vieille dame qui promenait son petit chien juste derrière lui faillit lui rentrer dedans.

Juste en face de lui, de l'autre côté de la rue de la Roquette qui filait presque en droite ligne de la place de la Bastille au cimetière du Père-Lachaise, se trouvait la vitrine du Balto, le bar-tabac qui servait de QG à la bande de *bikers* dont faisait partie Ludovic Picard. Comme d'ailleurs l'attestait la présence de quatre Harley-Davidson garées le long du trottoir, la roue avant dans le caniveau jonché de détritux divers.

Boris Corentin, au moment de traverser la rue, faillit faire demi-tour et rentrer chez lui, rue de Turbigo, où Sylvie, la volcanique prof d'arts plastiques de Carcassonne, avait promis de l'attendre, en s'octroyant un « supplément de sommeil ». Il ne se sentait pas d'humeur à aller tailler le bout de gras avec une bande de motards chevelus et tatoués. Surtout vu ce qu'il avait à annoncer à Ludovic Picard.

À savoir l'échec complet de la tentative qu'il venait de faire pour l'aider à retrouver Lydia Rigoni.

Corentin avait pourtant l'impression de s'être montré convaincant, lorsqu'il s'était retrouvé, une heure plus tôt, dans le grand bureau du

commissaire divisionnaire Charlie Badolini, le patron de la Brigade Mondaine, au deuxième étage du célèbre 36 quai des Orfèvres. Les quelques arguments qu'il avait développés en faveur de l'ouverture d'une enquête officielle lui avaient paru tenir la route. Mais la réponse du commissaire divisionnaire, faite d'un ton presque hargneux, avait été sans appel :

— Il n'en est pas question ! Votre histoire n'a aucun intérêt, Boris, et vous le savez très bien ! On n'est pas là pour jouer les nounous de toutes les motardes fugueuses, sinon c'est la fin de tout ! Vous feriez mieux d'occuper vos vacances à des activités plus constructives ou, au moins, plus amusantes ; sinon, je vais vous les sucrer, moi, vos congés, ça ne sera pas long !

Boris Corentin se l'était tenu pour dit : par expérience, il savait que quand le patron était de cette humeur de pit-bull à qui on vient de retirer son nonosse, il valait mieux adopter une stratégie de fuite et « se replier sur ses minima », comme disait en son temps le regretté Maurice Barrés, 1862-1923.

En quittant le bureau directorial, il avait fait une petite incursion dans celui qu'il partageait d'ordinaire avec son fidèle coéquipier, le capitaine Aimé Brichot, ainsi qu'avec Rabert et Tardet, la deuxième équipe du service des Affaires recommandées, qui était un peu la section « cape et épées » de la Brigade, celle où finissaient par échouer les affaires les plus délicates et les coups les plus tordus.

Aimé Brichot était là, et il s'était montré tout content de voir arriver sa flèche.

— Salut, Boris ! Tu reprends du service plus tôt que prévu, finalement ?

Corentin lui avait rapidement expliqué les raisons de sa présence au bureau. Aimé Brichot n'avait pas eu l'air plus enthousiaste que Charlie Badolini, lorsque sa flèche lui avait expliqué la disparition de Lydia Rigoni. Mais son sens de l'amitié l'avait emporté sur son instinct de policier :

— Écoute, Boris, si tu veux, je vais faire un peu la « tournée des popotes » : services des dispas, mains courantes, brigade fluviale, IML, etc., voir si par hasard on n'aurait pas des nouvelles de la copine de ton voisin motard. Et je te tiens au courant si ça mord, d'accord ?

— Mémé, tu es mieux qu'un frère pour moi : une véritable providence !

— Charrie pas, Boris, charrie pas...

Et, à présent, une demi-heure plus tard, Boris Corentin se retrouvait devant le Balto, avec la perspective déplaisante de devoir

annoncer à Ludovic Picard qu'il ne pouvait absolument rien faire pour lui, pour la simple raison que son boss venait de le renvoyer dans les cordes : dur, dur, pour l'ego...

Il allait enfin se décider à traverser la rue de la Roquette, encombrée de voitures et de camionnettes, à cette heure de la matinée, lorsque son téléphone portable se mit à sonner dans la poche de son blouson de toile beige. Il reconnut tout de suite la voix d'Aimé Brichot. Et il le connaissait suffisamment pour piger aussitôt, rien qu'au son de cette voix, qu'il se passait quelque chose.

— Boris ? Bon, je viens d'avoir un copain à moi, de la Brigade fluviale. Il y a un peu plus d'une heure, ils ont repêché un corps dans la Marne, à l'endroit où elle est rejointe par le canal de Chelles, à Neuilly-sur-Marne. Celui d'une jeune femme brune d'environ 20 ans.

— On a une idée de qui il s'agit ? demanda Boris, qui se doutait de la réponse qu'il allait recevoir.

— On a mieux que ça : une certitude, répondit Brichot, d'une voix morne. Dans la mesure où la malheureuse avait ses papiers sur elle... il s'agit de Lydia Rigoni, Boris. De l'amie de ton voisin motard...

— Où est le corps ? demanda Corentin, les mâchoires serrées, tout en contemplant fixement la vitrine du Balto.

De l'autre côté, Ludovic Picard devait être en train de boire un coup, de discuter et de rigoler avec ses copains *bikers*, sans se douter que...

— Il a été transporté à l'IML [5], répondit Aimé Brichot. Je viens d'appeler : c'est notre cher docteur Flutiaux qui s'occupe de l'autopsie, en ce moment même.

— Bon, je file là-bas, soupira Corentin, en jetant un coup d'œil navré à la vitrine du Balto. Dès que je me serai débarrassé d'une corvée pas très agréable... On reste en contact, hein ?

Il coupa la communication et traversa la rue de la Roquette d'un pas résolu. Ce n'était évidemment pas la première fois qu'il devait annoncer à quelqu'un la mort d'un être cher, loin de là. Mais il n'avait jamais réellement pu s'habituer à la douleur étonnée, au désespoir muet et vaguement incrédule qui, chaque fois, se peignait sur les traits de celui à qui il annonçait la tragique nouvelle. À tout prendre, il préférerait ceux ou celles qui se mettaient à pleurer ou à hurler : il était plus facile, alors, d'adopter une contenance, de prendre l'attitude du consolateur...

Boris Corentin poussa la porte du Balto, dont le caoutchouc, en bas, racla sur le carrelage sans couleur définie. Une atmosphère enfumée, des odeurs d'alcool et de café chaud, la vapeur du perco, et un gros rock grasseyant des années soixante-dix qui s'échappait du

juke-box multicolore, aux lumières clignotantes jaunes et rouges.

Ludovic Picard était installé à une des deux tables du fond, au milieu d'une bande de six garçons et filles, arborant le même look *biker* que le sien, à peu de choses près. Même les deux filles étaient tatouées, et la grosse blonde, dont l'énorme poitrine semblait prête à jaillir de son débardeur au moindre mouvement, arborait un superbe aigle aux ailes déployées sur son sein gauche.

— Tiens, voilà le flic le plus cool de Paris ! s'exclama Ludovic Picard, en voyant entrer Corentin dans le bar. Tu viens prendre une mousse avec nous ?

Corentin, sans bouger de la porte, lui fit signe de le rejoindre. Ce que le motard fit aussitôt.

— Tu as du neuf ? lui demanda-t-il, en écrasant négligemment son mégot de gitane sur le carrelage déjà jonché de détritits divers et variés.

— Malheureusement, oui, grimaça Boris. Viens dehors, je préfère...

Une poignée de secondes, Ludovic Picard était devenu blanc comme un linge, et il dut s'appuyer sur la voiture en stationnement la plus proche, tellement ses jambes s'étaient mises à trembler.

— Ah ! merde... Ah ! merde... Ah ! merde...

C'est tout ce qu'il parvenait à répéter, d'une voix d'automate qui se détraque. Corentin lui mit la main sur l'épaule, et garda le silence. Parce qu'il n'y avait rien à dire.

Au bout d'un moment, qui parut extrêmement long à Boris, le motard tressaillit violemment, et parut sortir d'un cauchemar épais et sans fond.

— Où est-elle ? demanda-t-il d'une voix étranglée. Où est Lydia ? Je veux la voir ! Il faut que je la voie...

— Elle a été transportée à l'Institut médico-légal, répondit Corentin. J'y vais, justement...

— Je t'accompagne, on va y aller en bécane, décréta Ludovic, en s'engouffrant de nouveau dans le bar : Eh ! le frisé ! prête-moi ton casque pour mon pote, on te le rapporte tout à l'heure.

— Il est sur le guidon, répondit le frisé, dont, étrangement, les longs cheveux noirs étaient raides comme des baguettes de tambour. Fais gaffe, la courroie n'attache plus très bien...

Une minute plus tard, coiffé du casque en question, Corentin prit place derrière Ludovic Picard, qui fit rageusement vrombir le bicylindre en V de sa Harley *Fat Boy*, avant de démarrer en trombe, sous l'œil luisant d'envie de deux gamines d'une quinzaine d'années, plantées sur le trottoir.

Deux minutes plus tard, la grosse moto, au guidon invraisemblablement surdimensionné, débarquait dans la cour arrière de l'IML, un long bâtiment de briques rouges coincé entre la Seine et le quai Mazas. Les deux hommes y pénétrèrent l'un derrière l'autre, le motard paraissant impressionné par le côté « mortuaire » de l'endroit. À travers l'enfilade des couloirs carrelés qu'il connaissait bien, Boris Corentin fila directement à la salle d'autopsie où, d'ordinaire, officiait le docteur Flutiaux.

Il était là, en effet, avec sa face ronde et joviale, son cou sanglé dans son légendaire nœud papillon à gros pois.

— Tiens ! quelle bonne surprise ! Ce cher Corentin ! s'exclama-t-il, en finissant de se sécher les mains, qu'il venait de laver dans le bac métallique encastré dans le mur carrelé de blanc. Mais, je ne rêve pas ? Vous avez changé de coéquipier ? Et vous venez pour son baptême du feu, c'est ça ?

En deux mots, Corentin fit comprendre au médecin légiste que ses éternelles plaisanteries n'étaient pas de saison, vu les liens entre l'homme qui l'accompagnait et la morte qui se trouvait dans l'un de ses tiroirs réfrigérés. Le sourire du docteur Flutiaux disparut aussitôt, et il redevint ce qu'il était en fait : un professionnel de haut niveau, l'un des meilleurs dans sa spécialité.

— Suivez-moi... dit-il à haute voix, en se dirigeant vers la triple rangée de tiroirs métalliques qui occupaient tout le mur du fond de la pièce.

Puis, à voix plus basse, pour Corentin seul :

— Vous croyez que ce personnage assez folklorique va encaisser le choc ? Je me méfie des faux durs tatoués, moi, vous savez : c'est presque toujours eux qui tournent de l'œil en premier ! des vraies communiantes, quoi...

— On verra bien, répondit Boris sur le même ton. De toute façon, je tiens à ce qu'il identifie Lydia Rigoni avec certitude...

Lorsque le docteur Flutiaux descendit la fermeture du sac en plastique gris, ils virent apparaître le cadavre à la peau grisâtre et marbrée d'une fille brune, un peu boulotte, qui avait dû être jolie, mais dont le visage, à présent, était déformé par de vilaines bouffissures.

— Lydia... murmura seulement Ludovic Picard, d'une voix pitoyable.

Aussitôt, Boris Corentin le prit par les épaules et le força à le suivre vers la sortie. Il était inutile que le motard reste là, à s'abîmer dans une contemplation inutile et malsaine, maintenant qu'il avait identifié la morte.

— Va m'attendre dehors, respire un grand coup et fume une cigarette, ça te fera du bien, murmura Boris en le poussant dans le couloir. Je n'en ai pas pour très longtemps...

Il revint vers le docteur Flutiaux, qui examinait le corps rigide d'un œil froid et précis de professionnel.

— Alors, toubib ? Votre diagnostic ? fit Corentin, en se penchant à son tour sur le corps.

— Diagnostic, c'est trop dire, l'interrompt le docteur Flutiaux : je n'ai pas encore eu le temps de m'attaquer à l'autopsie, vu que, ce matin, le monde entier semble se liguier pour m'emmerder !

— Merci pour moi, c'est aimable...

— Je ne disais pas ça pour vous, Corentin, naturellement ! Bref, je peux quand même vous faire part de deux ou trois petite choses. Cette fille a pris des coups violents dans tout le corps, mais principalement dans le haut des cuisses et le ventre. De plus, j'ai relevé des micro-traces de peinture dans les pores de sa peau, à ce niveau-là. Ensuite, vous voyez ces boursouflures oblongues, là, sur ses cuisses ? Eh bien ! je parierais bien qu'il s'agit de traces de pneus, figurez-vous !

— Elle aurait été renversée par une voiture, et le ou les types responsables l'auraient ensuite balancée à l'eau... murmura Corentin, les sourcils froncés.

— Sûrement pas ! fit catégoriquement le docteur Flutiaux.

— Ah ? Et pourquoi ?

— Parce que j'ai eu l'occasion, quand elle est arrivée ici, d'examiner un peu les fringues qu'elle avait sur le dos : elles ne portaient aucune trace...

Boris Corentin pigea aussitôt :

— Donc, on l'aurait tuée d'une manière ou d'une autre, pour une raison ou pour une autre, puis, *seulement après*, on l'aurait rhabillée et jetée à l'eau pour tenter de faire croire à un accident.

— Fort possible, admit le médecin légiste. Je vérifierai bien sûr si ses poumons contiennent de l'eau ou non, mais je suis presque sûr que ce sera non. D'autre part, un examen superficiel m'autorise déjà à vous dire que cette fille a eu de nombreux rapports sexuels peu de temps avant de rendre son âme au créateur...

Boris Corentin ne répondit rien, plongé qu'il était dans ses réflexions.

Décidément, ce qui avait démarré, le matin même, comme une simple fugue, commençait à prendre des allures de vrai sac de nœuds.

D'abord, la dénommée Lydia Rigoni, à la suite d'une engueulade de couple, décidait de se vendre au premier mec acceptant de payer

ses services, ce qui n'est déjà pas banal. Elle « levait » sur internet un type qui lui proposait de passer la chercher place de la Nation avec sa BMW. Un type qui ne devait pas habiter dans Paris, puisque, à un moment du dialogue récupéré par Corentin dans le disque dur de l'ordinateur, il lui donnait rendez-vous pour dans une heure, en précisant que ça lui laissait le temps de s'habiller et de faire le trajet.

Ensuite, on perdait sa trace, pour la retrouver quarante-huit plus tard, morte, dans les eaux de la Marne. Vraisemblablement victime de mort violente, maquillée ensuite en noyade. Après avoir été la victime – ou la partenaire consentante, ça restait à déterminer à l'autopsie de relations sexuelles multiples.

Décidément, l'affaire commençait à devenir sérieusement intéressante, contrairement à ce qu'avait prétendu Charlie Badolini, plus tôt dans la matinée.

Le premier réflexe de Boris Corentin fut d'ailleurs de retourner immédiatement au quai des Orfèvres, pour mettre le commissaire divisionnaire au courant des derniers développements. Mais finalement, un petit sourire aux lèvres, il décida de n'en rien faire.

Le patron méritait une petite leçon.

Et puisqu'il l'avait envoyé « dans le mur », en prétendant qu'ils n'étaient pas là pour jouer les « nounous », eh bien ! lui, Boris Corentin, allait mener sa petite enquête tout seul.

En franc-tireur.

Chapitre VI



— Tu es un dangereux incapable, un bon à rien ! Un... Un crétin, y a pas d'autres mots ! À quoi ça sert que je te paie, et grassement, si tu n'es même pas capable de faire un truc aussi simple que de me débarrasser d'une fille encombrante ? Hein ? tu peux me le dire à quoi tu sers ?

Son dos massif légèrement voûté, ses petits yeux baissés vers le parquet impeccablement ciré, Jaime Da Canha laissait passer l'orage avec une résignation stoïque : quand le patron était dans cet état de nerfs et de fureur, rien ne pouvait l'arrêter, personne ne pouvait le raisonner. Il fallait juste attendre que ça passe...

Le teint violacé, ses traits naturellement hâves déformés par la colère, Hugues Ponthiery essayait tout bonnement de soigner sa peur par la fureur. La thérapeutique classique des lâches.

— Et ce connard de Barny ! continua-t-il, d'une voix proche de l'hystérie. Il est passé où, celui-là, tu peux me le dire ? Il s'est tiré comme un sans-couille qu'il est ! Il doit se terrer dans je ne sais quel trou comme un rat ! Il faut absolument lui mettre la main dessus, tu m'entends ? Lui aussi, je vais lui passer le savon qu'il mérite ! Après tout, c'est de sa faute, et rien que de la sienne, si cette fille est morte ! Quand on n'est pas capable de contrôler ses nerfs, on ne vient pas jouer les motards endurcis, bordel de chiottes !

Le Portugais retint de justesse le petit sourire méprisant qui montait à ses lèvres minces. Chez Hugues Ponthiery, naturellement bien élevé, la multiplication des mots grossiers, voire orduriers, était le signe qu'intérieurement il tremblait comme une feuille.

Il finit par s'arrêter d'éructer, essoufflé, le visage écarlate, ses cheveux blonds en bataille, le front recouvert d'une fine pellicule de sueur.

Les deux hommes se trouvaient dans ce qu'on appelait ici le fumoir, bien que, sur ordre du maître de maison, qui avait arrêté deux ans plus tôt, il y soit formellement interdit de fumer ; comme dans tout le reste de la grande villa néo-gothique, d'ailleurs.

C'était une pièce rectangulaire, située au rez-de-chaussée, et ouvrant sur le grand parc par deux portes-fenêtres encadrées de tentures cramoisies. Les murs étaient boisés et partiellement masqués par des bibliothèques de palissandre où ne trônaient que des livres aux reliures anciennes. Sur le parquet de chêne clair étaient disposés de profonds fauteuils de cuir brun rouge, de style anglais, des tables basses, quelques guéridons aux pattes grêles et finement travaillées, surmontant des lampes à la lumière tamisée par des abat-jour incarnat ou or.

Il flottait dans la pièce un parfum délicat de vieux cuir et de fleurs séchées, dont quelques-unes avaient été disposées dans deux vases de cristal, de part et d'autre de la petite cheminée d'angle.

À cause du silence qui s'était installé, pensant que son patron était enfin calmé, Jaime Da Canha releva la tête. Erreur tactique grossière...

— De sa faute, mais aussi de la tienne ! reprit Ponthiery de plus belle. Parfaitement : de la tienne ! Aller se faire faucher sa moto en pleine nuit et dans un endroit désert, il n'y a vraiment qu'un abruti de ton espèce pour réussir un exploit pareil ! Et la Gold Wing, encore ! une bécane toute neuve, aussi repérable qu'une mouche dans un bol de lait ! Et si les flics arrêtent le voleur et se pointent ici, je leur dis quoi, moi ?

Le Portugais sentit qu'il était temps de jeter un peu de cendre sur les braises. Sinon, on risquait fort de passer la journée là-dessus...

— Calmez-vous, patron, soupira-t-il, avec son fort accent de natif de l'Alentejo [6]. Je vous assure qu'il ne peut vraiment rien nous arriver...

Hugues Ponthiery sursauta, comme s'il avait reçu une décharge électrique :

— Tiens donc ! Et pourquoi ça, je te prie ?

— Eh bien ! parce que j'ai tout prévu, affirma l'homme à tout faire,

avec un aplomb tranquille. D'abord, j'ai pris la précaution d'aller faire une déclaration de vol chez les flics. En leur précisant qu'on m'avait fauché la Gold avant-hier *dans la matinée*. C'est-à-dire plusieurs heures avant... l'incident et le vol réel. Donc, de ce côté-là, on est couvert...

Ponthiery haussa les épaules avec une moue de pitié condescendante :

— Et tu t'imagines que ça va suffire, en cas de gros pépin ?

— Attendez, patron, c'est pas tout, se hâta de poursuivre Da Canha. Ce matin, j'ai tiré les sonnettes de tous les mécaniciens motos de la région parisienne, susceptibles de voir arriver chez eux une moto, disons... « trouvée ». Je les connais à peu près tous, vous le savez.

— Oui, bon, et alors ?

— Alors, de deux choses l'une : soit la Gold Wing disparaît définitivement sans laisser de traces, et dans ce cas on est peignards ; soit celui qui me l'a tirée va essayer de la revendre, et là, je serai automatiquement averti. Dans ce cas-là, on aura plus qu'à la racheter discrètement, et à prévenir les flics qu'on l'a retrouvée : ni vu ni connu, j't'embrouille !

Hugues Ponthiery triturerait nerveusement le foulard de soie qui entourait son cou maigre, en écoutant Jaime Da Canha s'efforcer de le rassurer par ses beaux discours. Et, rassuré, il ne l'était pas vraiment...

— Il n'y a pas que la moto, finit-il par dire avec une certaine brusquerie, d'une voix trop haut perchée. Et la fille ? Si jamais on retrouve son corps ? Ce qui est peut-être déjà fait, d'ailleurs... Sans parler des indices qui peuvent permettre aux flics de remonter jusqu'ici !

— Des indices ? quels indices ? fit le Portugais, d'une voix faussement étonnée. Je me suis arrangé pour qu'il n'y en ait aucun, vous pouvez me faire confiance ! J'ai moi-même nettoyé chaque centimètre carré des endroits où elle aurait pu laisser des empreintes, alors...

— À t'entendre, l'interrompt brutalement Ponthiery, je peux donc aller tranquillement me recoucher et dormir sur mes deux oreilles, c'est ça ? Et même organiser une nouvelle équipée sauvage dès ce soir, pourquoi pas !

— N'exagérons rien, patron... Je pense qu'il vaudrait quand même mieux se tenir à carreau pendant un petit bout de temps, histoire de. Mais, une fois de plus, je vous répète que vous n'avez rien à...

— Eh bien ! vous en faites une tête d'enterrement, tous les deux ! l'interrompt une voix féminine, aux inflexions caressantes et moqueuses à la fois. Quelque chose qui ne va pas ?

Les deux hommes se retournèrent d'un bloc, vers la porte du fumoir, qui s'était ouverte sans qu'ils l'entendent. Christelle Courlains venait de faire son entrée.

En la voyant, Jaime Da Canha ressentit la même bouffée de désir qu'à chaque fois qu'elle faisait irruption dans son champ visuel. Il faut dire qu'elle avait mis le paquet, la maîtresse du patron ! Elle portait une robe de cuir noire, très moulante et très courte, fermée sur le devant par une grosse fermeture Éclair argentée. Il aurait d'ailleurs été plus juste de dire : « ouverte » sur le devant, vu que Christelle était dépoitraillée quasiment jusqu'au nombril, ce qui offrait à tous les regards le double renflement soyeux de sa poitrine ronde et laiteuse. Qui, à chaque fois qu'elle respirait, semblait prête à jaillir du fourreau de cuir collant à son corps parfait comme une seconde peau.

À hauteur de sa taille fine, elle portait une grosse chaîne assez lâche, faite d'anneaux argentés enfilés les uns dans les autres.

Mais, si Jaime Da Canha sentait sa virilité prendre des proportions alarmantes, à l'intérieur de son vieux pantalon de toile effrangé du bas, Hugues Ponthiery, lui, n'avait pas la tête à l'érotisme. Au contraire : la vue de Christelle, très gaie et légèrement ironique, transforma une fois de plus sa peur en un accès incontrôlable de colère.

— D'où tu sors, toi, d'abord, lui lança-t-il, d'une voix sèche, en pointant son index décharné dans sa direction. Tu crois que c'est vraiment le moment d'aller traîner je ne sais où ?

Surprise du ton agressif de son amant, Christelle le toisa d'un air à la fois étonné et un rien méprisant :

— Eh bien, mon pauvre Hugues, qu'est-ce qui t'arrive ? On ne contrôle plus ses petits nerfs ?

Ignorant l'ironie du propos, Ponthiery désigna d'un geste nerveux le profond fauteuil de cuir situé en face du canapé deux places où il venait lui-même de se laisser lourdement tomber :

— Je t'en prie, assieds-toi, il faut que je te parle sérieusement, Christelle. Pour notre sécurité à tous, j'ai besoin de savoir comment s'est passée ta rencontre avec cette fille. Ne fais pas cette tête-là, je te prie : c'est vraiment important ! Tu es capable de comprendre ça, quand même, non ?

Christelle s'assit en face de lui, prit le temps de croiser très haut ses cuisses blanches, eut un petit regard en coin vers Da Canha, pour s'assurer qu'il avait bien profité du fait qu'elle ne portait rien sous son fourreau de cuir, et eut un petit sourire satisfait en voyant qu'il roulait des yeux égarés en direction de son entrejambe. Puis, elle daigna s'occuper de son amant « officiel », qui attendait en pianotant

nerveusement sur le bras de cuir du canapé.

— Et si tu arrêtais de stresser tout le monde, mon pauvre Hugues ? Tu sais que ça devient lourd, à la fin ! De quoi as-tu peur, d'abord ? Cette fille, je l'ai draguée sur internet, avec un pseudo, évidemment. Ensuite, je lui ai donné rencart place de la Nation, à une heure où il y a encore une foule de bagnoles qui tournent, pleines de types qui viennent là pour les putes du Cours de Vincennes et qui se foutent bien de ce que peuvent faire les autres, vu qu'ils ne sont préoccupés que de leur propre plaisir...

— Bon, bon, d'accord, s'impatienta Ponthiery, mais il y a sûrement des gens qui t'ont vue accoster cette fille et l'embarquer, non ?

— Possible, et alors ? fit tranquillement Christelle, en passant la main dans ses cheveux décolorés très courts.

Le visage de Ponthiery vira au violâtre :

— Comment ça : « et alors ? », hurla-t-il, les yeux hors de la tête. Mais tu es complètement inconsciente, c'est pas vrai, ça ! Tu ne te rends pas compte qu'on est assis sur une poudrière et que si on ne...

— Arrête de hurler, pour commencer ! le coupa Christelle, sur un ton si calme que son amant stoppa net. Tais-toi et écoute-moi calmement, si tu en es encore capable : qu'est-ce qu'ils auront vu, ces fameux gens qui te font si peur, l'autre soir, au coin du Cours de Vincennes, hmm ? Je vais te le dire : ils ont vu une fille qui faisait le pied de grue au bord du trottoir, et qu'ils ont donc prise pour l'une des nombreuses putes qui tapinent dans ce quartier toutes les nuits. Et, éventuellement, ils l'ont vue se faire accoster par une BMW et monter dedans pour disparaître dans une rue adjacente. Voilà ce qu'ils ont pu voir ! Et tu crois vraiment que ça aura attiré leur attention ? Vraiment, mon pauvre Hugues, tu as des nerfs de pucelle !

— Ça va, ça va, grogna Ponthiery, que l'éclat de sa maîtresse semblait avoir brusquement calmé, à moins qu'il ne soit simplement abattu par trop de tension nerveuse. En attendant, je t'interdis de quitter la propriété pendant quelques jours, le temps que les choses se tassent et que...

— Tu m'interdis ? siffla Christelle, d'une voix que la colère rendait désagréable. Toi, tu oses m'interdire quelque chose ? Mais, mon pauvre vieux, depuis le temps, tu devrais savoir que je ne suis pas le genre de fille à qui on interdit quoi que ce soit ! Un vrai homme, à la rigueur... Mais toi !

Hugues Ponthiery sentit le rouge lui monter au visage, sous le coup de cravache de l'insulte. Mais il ne répondit rien. Au contraire, il baissa les yeux, vaincu. Au fond de lui-même, malgré les airs protecteurs et condescendants qu'il prenait en public avec elle, il avait

toujours eu un peu peur de Christelle. Elle l'impressionnait, il savait qu'elle était plus forte que lui, il l'avait toujours su.

Sans doute parce que, très vite, il avait réalisé que le tempérament de la jeune femme exigeait des virilités plus solides, moins défaillantes que la sienne.

Son silence soumis calma Christelle instantanément. Au fond, en se mettant en colère, elle ne cherchait rien d'autre que ça : que son amant lui fasse acte d'allégeance. Pour qu'elle reste maîtresse du terrain. Mais, là, elle en voulait un peu plus. Elle voulait qu'il rampe devant elle, au moins moralement. Qu'il se transforme en esclave.

Et, pour ça, elle savait exactement quoi faire.

Elle se tourna vers Jaime Da Canha, qui n'avait pas bougé du milieu du fumoir et qui continuait à la dévorer de ses petits yeux noirs, crépitant de lubricité. Elle en ressentit une brusque chaleur au creux des reins, qui se propagea rapidement vers le bas de son ventre.

— Jaime, l'apostropha-t-elle d'une voix caressante, en se dirigeant vers lui d'une démarche outrageusement chaloupée, tu ne penses pas que tu devrais aller au garage inspecter soigneusement toutes les motos dont on s'est servi l'autre soir ? Et surtout celle de cet imbécile de Barny : il ne manquerait plus que ça qu'il l'ait endommagée et qu'elle puisse nous trahir ! D'ailleurs, tiens, j'y vais avec toi...

Elle se retourna vers Ponthiery, toujours avachi dans le canapé, le dominant de toute sa hauteur, et murmura d'une voix lourde de desseins inavouables :

— Tu as entendu, mon chéri ? dit-elle d'une voix lourdement sensuelle, presque vulgaire. J'accompagne Jaime à l'atelier. Ça ne te dérange pas, je suppose ? D'ailleurs, si tu n'as pas confiance en nous, tu peux toujours venir nous reluquer : je n'ai rien à cacher, moi !

Elle pivota sur les talons et quitta le fumoir, escortée par le Portugais, qui, en traversant la pièce, évita soigneusement de croiser le regard de son patron.

Quand il fut seul dans la pièce silencieuse, Hugues Ponthiery s'aperçut que ses mains tremblaient. Il eut beau crisper ses doigts sur les épais accoudoirs de cuir, elles continuèrent de trembler. Il parvint presque à se persuader que c'était parce qu'il s'était mis en colère, parce qu'il était « sur les nerfs ».

Mais, aussitôt, la vérité fondit sur lui, avec une force tellement incroyable qu'elle lui arracha un gémissement qui ressemblait à un sanglot avorté. Il savait très bien que ce n'était pas de colère que ses mains tremblaient.

C'était d'excitation et d'impatience.

Car il savait aussi qu'il ne résisterait pas bien longtemps à l'appel que sa maîtresse lui avait lancé avant de disparaître. Pour la bonne raison que, si chacune des « séances » qu'elle lui imposait le laissait complètement démoli, il n'avait jamais pu s'empêcher d'y retourner...

Ponthiery résista héroïquement durant un temps qui lui parut infernalement long. Mais qui n'excéda pas trois minutes, ainsi qu'il le vérifia lui-même à la pendulette Directoire posée sur le manteau de marbre de la cheminée d'angle.

D'une démarche titubante et raide de somnambule, Hugues Ponthiery se dirigea vers la porte et quitta le fumoir. Dans le large couloir qui conduisait au hall d'entrée, il faillit bousculer Solange, la femme de ménage antillaise, mais ne s'en aperçut même pas. Il sortit de la maison, descendit les cinq marches de pierre du perron semi-circulaire et, sans rien voir autour de lui, comme poussé dans les reins par une idée fixe, il se dirigea vers le garage, situé contre le mur d'enceinte de la propriété, à une centaine de mètres du mur ouest de la villa néo-gothique, entièrement construite en granit rose, que Ponthiery avait fait venir à grand frais de Bretagne, lorsqu'il avait décidé de se faire construire cette demeure digne de lui, quinze ans plus tôt.

Le garage était une construction tout en bois verni, assez haute, recouverte d'un toit d'ardoises véritables et séparée en deux espaces d'inégale importance.

À gauche, une pièce de dimensions modestes, encombrée d'un incroyable fouillis d'outils, de pièces détachées, de carcasses de motos à demi désossées : c'était l'atelier, où officiait généralement Jaime, quand son patron ne lui donnait pas d'autres travaux à effectuer. Amoureux fou des pièces rares de la collection, il lui arrivait même de dormir là, sur le petit lit de sangles qu'il s'était installé tout au fond, juste avant le coin douche.

Le reste du bâtiment, en occupant plus des trois-quarts, c'était le hall d'exposition des motos, le cœur vivant de toute la propriété, aux yeux de Ponthiery. Il avait fait aménager l'espace sur deux niveaux, le second de surface légèrement plus réduite que le premier, et auquel on accédait par une petite rampe en courbe, de pente assez raide.

Les deux pièces, l'atelier et le hall d'expo, étaient séparés par une cloison percée de deux fenêtres destinées à augmenter la luminosité dans l'atelier.

Une disposition des lieux qui faisait que, depuis le second niveau du hall, on avait une vue plongeante, par les fenêtres intérieures, sur ce qui se passait dans l'atelier.

Ici, était le véritable royaume d'Hugues Ponthiery. Le seul endroit

où il se sentait réellement lui-même, serein, détendu, *entier*.

Le seul endroit où il avait la certitude d'être complètement un homme.

Les oreilles bourdonnantes, la vision rendue floue par une sorte de voile translucide, il n'eut pourtant aucun regard pour la trentaine de motos rutilantes, bichonnées avec amour jour après jour, qui se trouvaient exposées au premier niveau du grand hangar. Là, où, d'ordinaire, il était capable de passer plusieurs heures d'affilée, admirant ses « petites » comme il les appelait quasi amoureusement, à les couvrir du regard, à les caresser, à éprouver d'une main frémissante la douceur de leurs carénages, la courbe musculeuse des cylindres, les renflements secrets des réservoirs, la rondeur d'un phare, l'élasticité moelleuse d'une selle de cuir...

Aujourd'hui, à cause de Christelle et de Jaime, il avait besoin de quelque chose de plus fort, de plus violent. Alors, d'une démarche titubante d'homme légèrement saoul, il grimpa la rampe incurvée qui permettait d'accéder au palier supérieur, plus étroit.

Celui duquel on avait une vue plongeante et imprenable sur ce qui se passait au cœur du petit atelier attenant.

Ici, c'était la crème de la crème. Le top du top, en matière de moto. Il n'y avait que de l'exceptionnel, du rarissime, de l'inestimable.

Une douzaine d'engins, pas davantage. Mais chacun d'eux aurait fait se damner la plupart des collectionneurs de la planète. Des pièces uniques, historiques.

À droite de la rampe se trouvait une Adler MB 250 de 1937, offerte personnellement à Adolf Hitler par la firme allemande, à l'occasion d'un congrès du parti nazi. Le führer ne s'en était jamais servi, mais enfin, elle lui avait appartenu en propre : cela suffisait à la rendre unique.

Un peu sur la droite se trouvait exposée une Harley-Davidson rutilante de chromes. Un banal modèle de série, au départ, mais qui possédait un « truc » qui la rendait précieuse entre toutes : c'était sur elle que Brigitte Bardot avait posé ses sublimes fesses pour enregistrer le clip de la chanson de Gainsbourg, « Harley-Davidson ».

D'autres encore... Une moto de compétition fabriquée à quelques exemplaires seulement, en 1981, par la société Pernod. Une autre Française : la Motobécane 750 B 7 de 1930 à quatre cylindres. Une Zündapp allemande de 1933, à selle unique et munie d'un quatre-cylindres à plat. Et puis, des vieilles anglaises, des belles italiennes...

Etc., etc.

Mais Hugues Ponthiery n'accorda pas un regard à ces merveilles, ses narines ne se dilatèrent pas en respirant le parfum inimitable qui

régnaît dans le hangar aux murs blancs, fait d'un mélange de vieux cuir, d'huile refroidie, d'essence, de produit à encaustiquer les chromes.

Il fila directement au fond de la plate-forme, le cœur battant, et plongea son regard fiévreux en contrebas. Droit sur l'une des deux fenêtres donnant sur l'atelier. Un gémissement s'échappa malgré lui de sa gorge, à la pomme d'Adam incroyablement mobile, tandis qu'une brusque chaleur prenait naissance au creux de son ventre maigre.

Christelle et Jaime étaient là, à quelques mètres de lui.

Sa maîtresse était appuyée contre le grand établi de bois, au-dessus duquel, sur le mur chaulé, les outils étaient accrochés dans un ordre méticuleux et immuable.

La fermeture Éclair de sa robe de cuir noir moulante était relevée jusqu'en haut, dévoilant intégralement ses cuisses longues et blanches, légèrement écartées et fléchies, jusqu'au triangle d'or qui en marquait la jonction.

Plus haut, elle avait écarté les pans du vêtement, de façon à laisser jaillir à l'air libre les deux globes laiteux de ses seins dont, de sa place même, Ponthiery pouvait voir les pointes rose tendre se dresser à l'horizontale. Et ce n'était pas le froid qui faisait saillir ainsi les gros bourgeons de chair hypersensibles.

C'était l'excitation érotique. La frénésie sexuelle.

Pour la bonne raison que, de la main droite, Christelle agitait frénétiquement l'énorme massue de chair brune et noueuse jaillissant du pantalon déboutonné du Portugais. Lequel était à demi vautré sur elle et lui pétrissait les fesses en grognant sourdement.

La cloison entre l'atelier et le hall d'expo étant très mince, Ponthiery pouvait entendre les halètements de sa maîtresse et les grondements de son intendant, comme s'il s'était trouvé juste à côté d'eux, avec une acuité nette et douloureuse, qui lui vrilla le cerveau d'une douleur atroce.

Laquelle, presque aussitôt, se mua en une irrésistible onde de désir.

Avec des gestes d'automate, en soufflant comme un bœuf à l'effort, Hugues Ponthiery se dégrafa et sortit de son pantalon de lin un sexe de dimension moyenne, très rouge, en complète érection.

Un phénomène naturel pour la plupart des hommes, mais qui, chez lui, depuis des années déjà, ne se produisait *jamais* lorsqu'il était en tête à tête avec une femme, pas plus Christelle qu'une autre.

Pour parvenir à obtenir quelque consistance de ce côté-là, il lui fallait être seul ici, dans le hangar, entouré de ses chères « petites ».

Et, surtout, il avait besoin de cette souffrance délicieuse, affolante,

à peine supportable à force d'intensité, que lui offraient en ce moment même Christelle et Jaime.

Le Portugais avait littéralement arraché la robe de cuir de la jeune femme et, appuyant puissamment ses deux mains sur sa tête blonde, venait de la forcer à s'agenouiller devant lui, sur le ciment maculé de taches d'huile séchée, de graisse et de cambouis.

Les paupières mi-closes, la main crispée sur sa virilité totalement déployée, Ponthiery vit sa maîtresse écarquiller avidement ses lèvres pleines et engloutir, centimètre par centimètre, l'énorme matraque de chair brune qui oscillait lourdement devant son visage écarlate.

Aussitôt, comme si la bouche goulue de Christelle était reliée directement aux nerfs et aux muscles de son poignet, Ponthiery imprima à celui-ci un lent mouvement de va-et-vient, tandis qu'une sourde plainte continue s'exhalait de sa gorge tendue comme celle d'un cerf en plein brame.

À quelques mètres de lui, sa maîtresse, cette femme dont il était malgré tout violemment amoureux, à qui il avait tout offert, à qui il aurait même donné son nom si elle l'avait réclamé, cette femme était à genoux devant l'un de ses employés et engloutissait avidement sa verge monstrueuse entre ses lèvres.

En sachant que lui, Hugues Ponthiery, était en train de la regarder faire.

Car elle le savait parfaitement. C'était une sorte de jeu malsain, entre eux. Un défi silencieux qu'elle lui lançait à chaque fois. Une manière trouble d'assurer son pouvoir sur lui.

Et, à chaque fois, parce qu'il savait qu'au bout de cette torture se trouvait son propre plaisir, Hugues Ponthiery se soumettait à ce jeu qu'une fois son désir évanoui il jugeait dégradant, ignoble.

Il vit Christelle se relever brusquement, abandonnant momentanément la verge énorme, luisante de salive, de Jaime. Dépenaillée, écarlate, titubante de désir, elle alla s'asseoir sur le large siège de cuir d'une grosse Harley rouge sang, dont tout le carénage avait été déposé. En passant sa langue sur ses lèvres gonflées de désir, elle posa son pied gauche sur la poignée des gaz du guidon incroyablement surdimensionné, et le droit au sommet de l'arceau métallique situé dans le dos du passager.

Elle se retrouva dans une posture incroyablement obscène, jambes relevées et écartées, ventre en avant, exhibant sous les yeux injectés du Portugais sa toison d'or fin, emperlée de fines gouttelettes de désir, et laissant deviner les replis moirés et frémissant de sa corolle intime.

Avec un grondement sauvage, Jaime la saisit par les chevilles et, son formidable bélier pointé droit devant lui, il la pénétra d'un seul

coup de reins, jusqu'à la garde, faisant trembler la grosse moto sur sa béquille latérale.

De son observatoire en surplomb, Hugues Ponthiery sentit qu'il ne résisterait pas très longtemps aux vrilles du plaisir qui lui perçaient les reins et le ventre. Déjà, en dehors de tout contrôle de sa volonté, les mouvements de son poignet s'étaient accélérés, et ses doigts se crispaient malgré lui autour de sa verge palpitante et gorgée de sève.

Mais il ne voulait surtout pas jouir comme ça, tout seul, tel un collégien puceau et frustré.

En titubant, il se déplaça d'un mètre ou deux sur la droite. Jusqu'à entrer en contact avec LE joyau de sa collection de motos.

Il s'agissait d'une Terrot 500 RGST de 1954. Mais pas d'un modèle sorti d'usine. En réalité, c'était un prototype unique, datant de 1949, à l'époque où les ingénieurs français travaillaient sur la conception du modèle. Et ce n'est qu'une fois entièrement assemblé que l'on s'était rendu compte, chez Terrot, que, par une aberration inexplicable, le bouchon du réservoir d'essence avait été placé non sur le haut du réservoir, mais sur le côté ! Ce qui, bien sûr, rendait le modèle totalement impropre à l'usage.

Et c'est justement cette anomalie qui avait fait « flasher » Hugues Ponthiery lorsque, par un hasard miraculeux, il avait retrouvé ce prototype au fin fond de l'Ardèche, dans le garage d'un papy de 93 ans, ancien « responsable moteur » chez Terrot.

Parce qu'il avait tout de suite vu l'usage très particulier qu'il pourrait en faire...

Les doigts fébriles, Ponthiery entreprit de dévisser le bouchon de réservoir de sa main gauche, sans quitter des yeux ce qui se passait en contrebas, dans l'atelier.

Sous les coups de boutoir furieux assénés à son ventre en feu par Jaime Da Canha, Christelle haletait, écumait, telle une bacchante en furie, agitant sa tête dans tous les sens, comme une démente. De là où il était, Ponthiery pouvait voir l'énorme et luisant piston de chair dure coulisser à l'intérieur de l'ancre soyeux et brûlant que sa maîtresse offrait complaisamment à ce viol délicieux, qu'elle sollicitait même par de violents coups de reins qui, à chaque instant, menaçaient de faire basculer la Harley sur le ciment inégal du sol maculé.

Ce ventre dont l'entrée lui était, par nature, interdite, à lui, Hugues Ponthiery, à cause de la désespérante mollesse de ses arguments « pénétrants »...

En même temps, penché en avant, le Portugais léchait et mordait les tétons bandés de la superbe poitrine qui se cambrait vers lui, arrachant à chaque nouveau coup de dents des cris de volupté à

Christelle, pantelante.

Lorsque le bouchon de réservoir de la Terrot fut complètement dévissé, Ponthiery le laissa choir par terre. Puis, sans quitter des yeux l'ignoble accouplement qui se faisait sous ses yeux, il tendit son ventre vers la moto.

Et, du fait de la mauvaise position de l'orifice du réservoir, son sexe tendu se présenta juste en face de cette ouverture circulaire.

Une ouverture métallique que Ponthiery, dans le secret de l'atelier, avait pris soin de cercler d'un épais anneau de mousse compacte et souple à la fois, assez proche de la consistance d'une chair humaine, dans le but de réduire le diamètre de l'orifice et d'en accroître le « confort ».

D'un coup de reins presque brutal, en exhalant un long soupir rauque, Hugues Ponthiery fit pénétrer toute la longueur de sa virilité à l'intérieur de l'anneau de mousse.

Dès qu'il se sentit enserré aussi délicieusement, il saisit la moto à bras le corps, lui caressant fébrilement les flancs, le cadre, les cylindres, en balbutiant amoureusement des mots sans suite.

La tête tournée vers la droite, il continuait de dévorer du regard la scène qui se déroulait en contrebas.

Et, lorsque son intendant, sur un coup de reins encore plus sauvage, explosa dans le ventre en feu qui l'engloutissait, Christelle poussa un long hurlement de femelle comblée. Au même moment, elle dirigea ses prunelles, dilatées par le plaisir, vers la fenêtre en surplomb, et les vrilla dans les yeux de son amant, comme pour hâter sa propre jouissance.

Et c'est ce qui se produisit.

Comme cinglé par le regard de sa maîtresse en plein orgasme, Ponthiery sentit le plaisir monter irrésistiblement de ses reins. De ses deux bras, il enserra fébrilement la Terrot, tandis que, plus bas, par l'ouverture circulaire gainée de mousse, il se déversait à longs jets brûlants à l'intérieur du réservoir.

Lorsqu'il reprit un tant soit peu ses esprits, son premier regard fut pour l'atelier, quelques mètres en dessous de lui, sur sa gauche.

La pièce était vide.

Une fois leur désir abject assouvi, Christelle et Jaime s'étaient évanouis. Évanoués.

Exactement comme le fait un mauvais rêve, au moment où le dormeur réussit enfin à ouvrir les yeux.

Et c'est précisément dans cette position que se sentait Hugues Ponthiery, à chaque fois qu'il se laissait aller à ce genre

d'accouplement contre-nature avec sa « petite » préférée, la Terrot de 1949.

Sauf que, aujourd'hui, c'était un peu différent.

Car, à la sensation de honte et d'humiliation qui l'envahissait d'habitude, s'en ajoutait une autre, inédite.

Une sensation de peur.

Provoquée par un danger inconnu...

Mais qu'il sentait là, tout près, tapi au milieu des merveilleuses motos immobiles et silencieuses.

Un danger prêt à fondre sur lui, pour le déchirer de ses crocs et de ses griffes.

Chapitre VII



— Tiens ! Commandant Corentin ! C'est rare de vous voir ici un samedi, dites donc ! En plus, je vous croyais en congé, cette semaine...

Boris Corentin salua le gardien en faction devant les portes vitrées du 2^e étage du 36 quai des Orfèvres, celui de la Brigade mondaine, et passa sans rien répondre, se contentant d'un petit geste évasif de la main droite.

C'est *justement* parce qu'on était samedi qu'il avait proposé à Aimé Brichot de se retrouver à leur bureau : il ne risquait pas trop de tomber nez à nez avec Charlie Badolini, qui, dans le cas contraire, ne manquerait pas de se demander ce que son inspecteur préféré faisait là alors qu'effectivement il était censé être en vacances...

Quand Corentin poussa la porte des Affaires recommandées, Aimé Brichot était déjà là, assis derrière son bureau, pianotant sur le clavier de son ordinateur, vêtu d'une impeccable veste de tweed couleur « feuilles mortes » qui fleurait bon la perfide Albion chère à son cœur depuis toujours.

— Salut, mon vieux Mémé, fit Boris d'une voix chaleureuse. Tu es là depuis longtemps ?

Aimé Brichot leva la tête et jeta un œil atone à la pendule murale, accrochée au-dessus de la porte. Elle marquait onze heures vingt. Il

répondit sur un ton neutre, où perçait quand même une petite pointe de fierté :

— Ça ne va pas tarder à faire trois heures... mine de rien !

Boris lui envoya une bourrade à l'épaule et dit d'un ton sincèrement admiratif :

— Mémé, tu pousses le sens de l'amitié jusque dans ses confins ! J'en suis presque gêné.

— Arrête ton char, tu veux ? Ce qui compte, c'est que je n'ai pas perdu ma matinée...

Toujours un peu cabotin, Aimé Brichot laissa passer quelques secondes de « suspense », que Boris mit à profit pour s'installer à cheval sur le siège qu'il venait de tirer à lui, en s'accoudant au dossier de bois :

— Raconte, je suis toute ouïe...

— D'abord, attaqua Aimé Brichot, après avoir consciencieusement lissé sa moustache, je me suis souvenu que j'avais un copain qui bosse au Ciat [7] de Noisy-le-Grand, lequel se trouve être tout près de l'endroit où a été repêché le corps de Lydia Rigoni. Et il m'a appris un truc intéressant...

Nouvelle pause de Brichot, destinée à ménager ses effets...

— Les gars chargés de l'enquête sont partis du principe que le corps avait certainement été jeté à l'eau dans un endroit isolé, sinon la chose aurait été trop risquée pour le ou les assassins. D'autre part, d'après ce que t'a dit le docteur Flutiaux hier, on sait que le corps n'a probablement pas parcouru une grande distance dans la rivière, vu la faiblesse du courant en cette période de sécheresse.

— Donc ? fit Corentin, qui avait du mal à ne pas brusquer son coéquipier.

— Donc, ils ont passé au peigne fin la zone correspondante, et, à l'entrée d'un petit chemin conduisant à une sorte de ponton de pêcheurs, ils ont trouvé des traces de pneus.

Boris Corentin prit une mine déçue :

— C'est tout ? Mais ça a pu être fait n'importe quand et je trouve que...

— Erreur, mon cher Sherlock Holmes ! triompha Brichot, en remontant ses lunettes le long de son riez busqué. D'après ce que m'a dit Fontanes – c'est le nom de mon pote de Noisy –, il a plu durant trois ou quatre heures, assez fort, dans la nuit de mercredi à jeudi dernier. Rien avant, et plus rien depuis. Donc...

— Donc, enchaîna Boris Corentin qui avait déjà compris, les traces de pneus datent de cette nuit-là : avant, la terre était trop dure et trop

sèche, et après elle l'est rapidement redevenue.

— Bravo, je vois que les vacances ne te rouillent pas trop la comprenette ! L'autre truc intéressant, c'est que les traces en question proviennent d'une moto, et non d'une voiture. Quand j'ai eu Fontanes au téléphone, les gars du labo venaient juste de rendre leur verdict : il s'agit de pneus équipant une Honda Gold Wing dans sa version 1800 cm3, la plus récente. Et c'est là que je trouve que ça cloche...

Boris Corentin sortit son paquet de cigarettes « ultra light » et en alluma une, avant de questionner :

— Qu'est-ce qui cloche, Mémé, d'après toi ?

— Un truc tout simple : autour des marques de pneus, les gars du labo n'ont retrouvé aucune trace de lutte, de sang, de vêtements arrachés, etc. rien de rien. Ce qui tendrait à prouver que Lydia Rigoni, si elle a bien été tuée ailleurs, puis transportée pour être jetée dans la Marne, n'a rien à voir avec notre hypothétique Honda, *dans la mesure où il est impossible de transporter une fille morte sur une moto !*

— C'est ce qui te trompe, Mémé, rétorqua tranquillement Corentin, en soufflant un mince filet de fumée bleutée vers le plafond. Sur une Gold Wing, c'est parfaitement possible : en coinçant le corps entre les deux dossiers et grâce au côté « enveloppant » du siège passager. Et même, je vais te dire un truc : si jamais je devais transporter un cadavre et que je dispose d'une moto de ce type et d'une voiture, c'est la moto que je choisirais...

— Ah ? Et pourquoi ?

— Justement parce que *personne* ne pourrait penser, en me croisant, que mon passager est en réalité un mort, Mémé ! Et, à mon avis, si notre hypothèse est la bonne, c'est même pour ça que le ou les assassins de Lydia Rigoni ont pris la peine de la rhabiller, avant d'aller s'en débarrasser au bord de la Marne.

— Il n'empêche, maugréa Brichot, qui n'admettait pas aussi facilement d'avoir tort, que ce serait complètement idiot de s'exposer à être vu par n'importe qui, avec un cadavre en croupe ! Ce serait prendre un risque insensé, non ? Imagine que quelqu'un ait le réflexe de relever le numéro de la moto, par exemple ? Le proprio est fait aux pattes, recta !

Boris Corentin laissa son regard errer dans le bureau silencieux, et finit par dire, d'une voix contenue :

— Il est fait aux pattes, comme tu dis, sauf s'il s'agit d'une moto... *volée !*

Sans attendre la réponse, il se précipita devant son propre ordinateur de bureau, et se mit à pianoter fiévreusement sur le clavier, produisant un cliquetis sec.

— On peut savoir ce que tu cherches ? s'enquit Brichot, en tripotant la pointe de sa moustache.

Pour toute réponse, Corentin positionna la souris sur l'icône « imprimer » et fit un double clic. Deux secondes plus tard, l'imprimante située en retrait de leurs deux bureaux crachait une feuille de papier, que Boris saisit pour la tendre à son coéquipier :

— Et voilà, Mémé ! La liste des Gold Wing déclarées volées entre mercredi et aujourd'hui ! Avec les noms, adresses et téléphones des proprios ! Comme tu peux voir, il n'y en a que trois, on a du bol.

— O.K., examinons ça de plus près... soupira Brichot, en ajustant ses lunettes.

Le premier nom de la liste fut éliminé rapidement : il avait lui-même retrouvé sa moto, deux heures après sa déclaration, à trois rues de l'endroit où il l'avait laissée.

Le deuxième, un cadre commercial du Perreux, fut facilement joint au téléphone. Il certifia à Aimé Brichot que sa Gold Wing lui avait été volée le jeudi, entre dix heures et midi, sur le parking du centre commercial le plus proche de chez lui. C'est-à-dire plusieurs heures après qu'avait été faite la fameuse trace de pneus, au bord de la Marne.

— Il n'en reste donc qu'un, fit Corentin avec satisfaction, en prenant la courte liste des mains de son coéquipier. Voyons ça... Jaime Da Canha... Mémé, tu ne peux pas aller chercher dans le fichier central des vols, pour qu'on ait la déposition détaillée de ce monsieur ? Après tout, on pourrait...

Corentin s'interrompit net, avant de s'exclamer :

— Eh ! c'est bizarre, ça !

— Quoi donc ? demanda Brichot, occupé à taper son code personnel et secret, lui permettant d'avoir accès aux divers fichiers de la police.

— Jaime Da Canha a été *jeudi midi* déclarer au commissariat de Chelles que sa moto lui avait été volée *mercredi matin* : il en a mis du temps, pour réagir, non ? Pas bilieux, le mec... et puis, pourquoi déclarer en banlieue Est un vol qui, d'après lui, a eu lieu en plein Paris ?

— Ça, je peux te le dire, répondit Brichot, le nez sur son écran : c'est parce que ton Da Canha habite à Champs-sur-Marne, tout près de Chelles. D'après sa déclaration, il est l'intendant de la propriété d'un certain Hugues Ponthiery, située chemin de l'Ancien Canal...

— De l'Ancien Canal, hein ? releva Boris. Donc, d'après le nom, la propriété devrait être, sinon au bord de l'eau, du moins pas loin.

Intéressant, ça... Je me demande si je ne vais pas faire un petit tour du côté des bords de Marne, moi ! Après tout, je suis en vacances...

— Justement, nota Aimé Brichot. Du fait que tu es en vacances, il n'est pas question que tu empruntes une voiture de service : tu vas te faire suer pour aller là-bas, et pour circuler sur place...

Boris Corentin se frotta le menton, d'un air perplexe :

— Tiens ! t'as raison, Mémé : je n'avais pas pensé à ce genre de détail...

Sa mine s'éclaira presque aussitôt, et il décrocha le téléphone posé à sa droite :

— Je crois que j'ai une idée : je vais mettre mes nouveaux amis à contribution... Allô ? Ludovic ? Oui, c'est Boris... ton voisin du dessous... Non, rien pour l'instant, malheureusement. Mais tu peux peut-être m'aider : je dois aller faire un tour en banlieue, vérifier un truc qui peut être important, et je suis à pied... C'est vrai ? Tu ferais ça ? C'est super ! Et en plus, tu me l'amènes jusqu'au quai des Orfèvres ? Alors là, tu es tout simplement grandiose ! Dans dix minutes, je t'attends au coin du quai.

Corentin raccrocha et se tourna vers Aimé Brichot avec un grand sourire :

— Eh bien ! mon vieux Mémé, figure-toi que, grâce à mes relations mondaines, je vais aller faire un tour à Champs-sur-Marne, sur une superbe Harley-Davidson !

*

* *

Il était presque midi lorsque Corentin, dûment casqué, accroché au guidon surdimensionné de la Harley prêtée par Ludovic Picard, tourna le coin du chemin de l'Ancien Canal, à Champs-sur-Marne. Accompagné par le « *potatœ potatœ potatœ* » caractéristique des moteurs de toutes les Harley-Davidson [8] .

Visiblement, le quartier n'était pas peuplé par des RMistes : les maisons étaient toutes invisibles de la rue, cernées qu'elles étaient par d'immenses parcs peuplés d'arbres séculaires, la plupart fermés par de grands murs de pierre. Comme Bertrand Blier le faisait dire à Gérard Depardieu, dans son film « Tenue de soirée » : ça sentait bon la fraude fiscale, dans le secteur...

Par prudence, et aussi parce qu'il n'avait arrêté aucune tactique particulière et voulait prendre le temps de la réflexion, Corentin arrêta sa Harley à une trentaine de mètres de la haute grille qui permettait

d'entrer chez Hugues Ponthiery. Grille fermée à triple tour, et surveillée par un jeu de caméras mobiles, comme il se doit : des fois que les pauvres auraient l'idée d'attaquer par surprise, que les manants du cru veuillent monter à l'assaut du château...

Corentin retira son casque, pas fâché de s'aérer un peu la tête : on avait beau être fin septembre, il faisait pratiquement aussi chaud qu'en plein été.

Il en arrivait à se demander ce qu'il était venu faire ici, dans ce coin de banlieue cossu et tranquille. À part l'agrément de la balade en Harley, bien sûr. Qu'est-ce qu'il allait pouvoir faire ? Sonner à la grille et demander à parler à Jaime Da Canha ? Et pour lui dire quoi, au juste ? Plus il y réfléchissait, et plus il se disait qu'il s'était peut-être emballé un peu vite...

Corentin en était à envisager un demi-tour sans gloire, lorsqu'il vit passer à sa hauteur un taxi en train de ralentir. Le clignotant droit en marche, comme s'il allait s'arrêter devant la grille. Ce qu'il fit effectivement.

Quelques secondes plus tard, probablement le temps de régler sa course, une jeune femme en descendit, avant que le taxi, dans un impeccable demi-tour, ne reparte en sens inverse, en faisant odieusement craquer sa première vitesse.

« Plutôt gironde, la visiteuse... », songea Boris, *in petto* et avec une certaine gourmandise.

D'où il se trouvait, il ne pouvait distinguer son visage avec assez de précision, mais elle avait une opulente chevelure brune, de longues jambes très fines et une poitrine qui, sous le chemisier, paraissait d'un volume prometteur. Son tailleur, à la fois strict par sa couleur unie, et audacieux par le fendu de la jupe, trahissait la jeune femme de bonne famille.

À peine l'inconnue eut-elle actionné la sonnette qu'un homme d'une soixantaine d'années, en jean et polo dépenaillés, s'avança jusqu'à la grille. Corentin les vit discuter quelques secondes, puis le gardien disparut vers la petite maison de briques rouges, à demi dissimulée derrière une haie de troènes, laissant la jeune femme seule devant la grille, toujours fermée.

« On n'a pas l'air très accueillant, chez les Ponthiery... songea Boris, en observant la scène avec une certaine curiosité. Il faut dire que cette ravissante créature ne semble pas faire précisément partie de la famille... »

Effectivement, la brune paraissait avoir de plus en plus de mal à garder son calme. D'autant que le gardien ne revenait toujours pas. C'est au moment où elle allait sonner une seconde fois qu'il réapparut

enfin.

Il vint vers la grille et prononça quelques mots, en secouant la tête de gauche à droite. Aussitôt, la jeune femme parut entrer dans une violente colère. Elle se mit à taper du pied avec rage, tout en désignant de la main les profondeurs du parc arboré, plusieurs fois de suite. Elle était tellement hors d'elle-même que Corentin n'avait aucun mal à entendre ses cris, de là où il se trouvait, sans toutefois comprendre ce qu'elle disait.

Au bout d'une minute, sans doute lassé par les cris en question, le gardien tourna carrément le dos à la visiteuse indésirable et disparut. Ce qui eut pour effet prévisible de redoubler la colère de la jeune femme éconduite. Perdant toute retenue, elle donna un violent coup de pied dans la grille, avant de partir droit devant elle, à grandes enjambées rageuses.

En une fraction de seconde, la décision de Boris Corentin fut prise. Une décision qu'il aurait été bien en peine de justifier de façon rationnelle, pour la simple raison qu'elle venait de lui être soufflée par ce que, faute de mieux, il appelait son « instinct ».

Avant de remettre la Harley en marche, il sortit son portable de sa poche, et composa un numéro, au Kremlin-Bicêtre :

— Allô, Mémé ? Déjà de retour chez toi ? Bon. Dis-moi, je suis devant chez Ponthiery, là, mais je suis obligé de filer. Non, je t'expliquerai... Mais d'un autre côté, ça m'ennuie de ne pas pouvoir entrer en contact avec ce Da Canha, alors je me suis dit comme ça que si tu n'avais vraiment rien de mieux à faire de ton samedi... C'est vrai ? Tu assurerais la relève ? Tu ferais ça ? Vraiment, tu es mieux qu'un frère : une véritable providence ! Bon, il faut que j'y aille, on se tient au courant. *Ciao*, et merci encore, hein !

Corentin démarra la Harley au moment où, à une centaine de mètres en avant de lui, l'inconnue tournait le coin du chemin de l'Ancien Canal et disparaissait à sa vue. Il accéléra doucement, le casque accroché à la poignée gauche de la moto.

Lorsqu'il tourna à son tour le coin de la petite voie résidentielle, il repéra tout de suite la brune. Elle s'était réfugiée sous l'abri d'une station de taxis, absolument vide de voitures. Ce qui paraissait normal, vu qu'elle se trouvait dans une rue déserte, à peine plus importante que le chemin qu'elle venait de quitter. Corentin accéléra légèrement et vint s'arrêter le long du trottoir, juste à sa hauteur, avec un grand sourire engageant.

— Je ne voudrais pas vous gâcher votre journée, mais je n'ai jamais vu le moindre taxi s'arrêter à cette station, mentit-il effrontément, mais avec un ton de voix parfaitement innocent.

L'inconnue tourna la tête vers lui, et Boris reçut un choc dans la poitrine : elle avait des yeux d'un bleu très profond, presque violet. Une couleur qui, mariée au brun foncé de sa chevelure, produisait un contraste étrange, fascinant.

Boris eut l'impression que la jeune femme se détendait un peu en le découvrant. C'est quand même d'une voix rogue, agressive, qu'elle répondit :

— De toute façon, elle l'est, gâchée, cette foutue journée, alors... qu'est-ce que vous voulez, au juste ?

— Moi ? rien ! répondit Corentin sans s'émouvoir. Sauf, peut-être, rendre service à la plus belle femme qu'il m'ait été donné de rencontrer, si elle m'en fournit l'occasion...

C'était plutôt énorme, évidemment. Mais Corentin savait, par expérience, qu'il n'est pas mauvais d'asséner de tels compliments à une femme : ça la force au moins à réagir, à s'intéresser à vous. Ce qui est déjà environ la moitié du chemin parcourue.

Le chemin qui conduit à son lit, évidemment...

— Si vous n'avez pas peur à moto et que vous faites confiance à mes talents de pilote, insista-t-il d'une voix caressante, je vous emmène où vous m'ordonnerez d'aller. Vous habitez dans le coin ?

— Non, à Paris, répondit-elle, déjà radoucie. De toute façon, je n'ai pas de casque...

Boris retint le petit sourire de triomphe qui montait à ses lèvres : si elle se souciait du problème du casque, c'est qu'elle avait *déjà* décidé d'accepter la proposition qu'il venait de lui faire. Il eut une pensée émue pour Ludovic Picard qui, en lui tendant les clés de sa moto, lui avait dit :

— Si tu as besoin, il y a un casque de dépannage dans la sacoche droite...

— C'est notre jour de chance à tous les deux, fit-il, en béquillant la Harley, avant d'en descendre : je vais également à Paris. Je m'appelle Boris...

— Et moi Agnès, répondit-elle d'une voix plus suave, après une ultime hésitation. Alors, vous avez un casque pour moi, ou pas ?

Boris ouvrit la sacoche de cuir noir, rehaussé de gros clous dorés et lui tendit le petit casque bleu nuit qu'il y trouva :

— Tenez, il est presque en harmonie avec vos magnifiques yeux, ce qui ne gêne rien ! On va où, exactement ?

Agnès eut un petit sourire amusé, enveloppa Boris de son fascinant regard bleu-violet, avant de répondre, d'une voix presque caressante :

— J'habite à Passy, juste en face de la maison de Balzac, vous

voyez où c'est ?

— Rue Raynouard, répondit Corentin sans hésiter, je vois très bien.

Il eut un petit sourire, plongea ses yeux dans ceux d'Agnès et murmura :

— J'espère seulement que cet auguste voisinage ne me portera pas malheur, et que notre rencontre ne se terminera pas pour moi par des « Illusions perdues » !

Chapitre VIII



Boris Corentin ne put retenir le gémissement de plaisir qui montait à ses lèvres. La bouche chaude d'Agnès s'activait de nouveau sur lui, travaillant à rendre force et vigueur à son sexe momentanément assoupi. Entre eux, l'affaire avait été rondement menée.

Une fois juchée sur la moto, la jupe fendue de la jeune femme s'était complètement ouverte en deux, sans qu'elle en paraisse gênée. Au contraire, elle avait resserré ses cuisses contre le bassin de Boris et avait plaqué sa poitrine ferme et élastique contre son dos, sous couvert de donner moins de « prise au vent ».

À peine avaient-ils commencé à rouler – pas trop vite, comme il se doit sur une Harley-Davidson [9] – qu'Agnès avait entouré le torse musculeux du pilote entre ses bras... avant de laisser ses mains palper sa poitrine, doucement d'abord, puis avec de plus en plus d'insistance.

Alors qu'ils approchaient de la porte de Vincennes, Corentin avait tenté le tout pour le tout. Lâchant la poignée gauche de la moto, il avait posé sa main sur le genou nu d'Agnès. Ne recevant aucune rebuffade, il s'était enhardi un peu plus haut, puis encore un peu plus, et enfin il se retrouva avec la main complètement derrière son propre dos.

En train de constater qu'Agnès n'avait pas jugé bon de mettre une culotte sous la jupe de son tailleur strict...

Lorsqu'il avait coupé le moteur de la Harley, rue Raynouard, en face de l'immeuble moderne où vivait Agnès, celle-ci avait le visage empourpré, et ses étranges yeux violets brillaient d'une lueur trouble. Elle ne s'était pas perdue dans de longs discours inutiles.

— Malheureusement, l'ascenseur de l'immeuble est en panne depuis hier soir, avait-elle annoncé d'une voix négligente, mais en couvant Boris d'un regard intense et brûlant. Mais je n'habite qu'au troisième étage : vous pensez que vous pourrez arriver jusque là ?

À présent, une heure plus tard, dans le petit studio très clair, au milieu du lit dévasté, la langue souple et agile d'Agnès Montcorbier (Corentin avait lu son nom sur la porte d'entrée) allait et venait autour de la hampe qui s'érigeait majestueusement, semblant lui faire un véritable fourreau vivant. En même temps, de sa main, elle caressait doucement les boules tièdes et duveteuses nichées entre les cuisses musclées de son partenaire allongé sur le dos. Elle les soupesait, les estimait, comme pour mieux en apprécier le volume et le velouté de la peau. Tout cela sans pour autant cesser de faire coulisser ses lèvres autour du sceptre royal qui envahissait sa bouche accueillante. Une vraie « pro »...

Des haut-parleurs de la chaîne laser, invisibles, s'échappait la voix chaude et sensuelle de Billie Holiday, susurrant « *Take my lips* », soutenue par les accords melliflus du saxophone de Lester Young.

Boris était allongé en travers des draps chiffonnés, Agnès était agenouillée à sa gauche, tête-bêche. Il sentait le plaisir monter en lui, mais dès que la jeune femme le sentait sur le point d'exploser, elle abandonnait la caresse de sa bouche. Elle mordillait alors doucement le membre tendu sur toute sa formidable longueur, et, dès que son partenaire avait repris le contrôle de lui-même, elle l'engloutissait de nouveau.

Du grand art...

Boris, lentement, déplaça sa main gauche, qui reposait sur sa poitrine. Il n'eut que quelques centimètres à franchir pour venir la poser sur la croupe offerte. En sentant le contact de la paume masculine sur sa peau frémissante, Agnès se cambra encore davantage, creusa les reins en une invite muette, mais terriblement explicite.

Boris jouait habilement des pétales veloutés de sa féminité, qui devenait de plus en plus onctueuse et s'ouvrait comme une fleur puissamment odorante.

Soudain, n'en pouvant plus, Agnès se redressa, échevelée, écarlate, haletante, et se tourna vers Boris, magnifique avec ses deux seins lourds, superbes, agrémentés de deux larges aréoles brunes.

— Je te veux ! cria-t-elle presque, d'une voix rauque. Maintenant ! Tout au fond de mon ventre !

Et, avant que Boris ait pu esquisser un geste, elle se plaça sur lui à califourchon, sa florissante toison brune en contact avec l'extrémité du membre dur pointé vers son ventre. Lorsqu'elle se laissa tomber sur lui, s'empalant jusqu'à la garde, elle poussa un long soupir de femelle comblée.

« Cette fois, songea Boris en la saisissant par les hanches pour lui imposer son propre rythme, elle se donne *vraiment*... »

Une heure auparavant, en arrivant dans le petit studio, aux murs uniformément blancs, Agnès Montcorbier avait entraîné directement Boris Corentin vers son lit. Avant même qu'il ait eu le temps de prendre la moindre initiative, elle s'était laissé tomber devant lui et avait dégrafé son pantalon. Maladroitement, elle en avait extrait son sexe, qui commençait à s'ériger, et l'avait pris dans sa bouche, pour une fellation mécanique ; presque rageuse.

Malgré la chaleur qui irradiait de ses reins, Corentin gardait la tête froide. Visiblement, Agnès Montcorbier ne se donnait pas à lui par simple désir. Plutôt par colère. Ou par dépit. Et il avait trop l'habitude de la psychologie des femmes pour ne pas voir clair dans son jeu : à sa manière, elle se vengeait de la personne qui avait refusé de la recevoir, à la propriété d'Hugues Ponthiery.

Il n'empêche : le traitement qu'elle lui prodiguait commençait à produire son effet. Corentin décida alors de reprendre l'initiative des opérations. Il releva Agnès et, avec des gestes virils, presque brutaux, lui arracha sa jupe de tailleur, sa veste et, enfin, son chemisier. Elle avait des seins magnifiques, fermes et lourds à la fois. Quand Boris pinça les deux mamelons entre ses doigts, Agnès rejeta la tête en arrière et poussa un feulement rauque.

— Plus fort ! gémit-elle. Pince-les plus fort ! Fais-moi mal, je t'en prie !

Corentin retint un sourire : il commençait à comprendre à quel genre de femme il avait affaire. Sans ménagement, il poussa Agnès sur le lit, où elle demeura étendue, les cuisses écartelées, lui offrant la vision affolante de sa luxuriante toison noire, tranchant sur le blanc délicat de sa peau.

Lorsqu'elle sentit la virilité imposante de son partenaire entrer en contact avec ses chairs humides, son bassin eut un instinctif mouvement de recul, presque de répulsion.

— Non ! souffla-t-elle, d'une voix effrayée, pas ça ! je ne veux pas !
Mais elle ne pouvait rien contre la puissante musculature de Boris.

La maintenant d'une poigne de fer, il pénétra en elle vigoureusement, et se mit à pilonner son ventre avec une irrésistible puissance.

Presque aussitôt, Agnès cessa de résister d'un coup, et parut s'ouvrir totalement au bélier de chair qui avait pris puissamment possession d'elle. Ses reins se mirent à aller et venir de plus en plus vite.

— Oh ! oui ! haleta-t-elle brusquement. Prends-moi comme une vraie chienne ! Défonce-moi encore ! Traite-moi comme une vraie salope !

Lorsque Boris, sur un dernier coup de reins, explosa en elle, Agnès poussa un long cri, qui mourut en une plainte à peine perceptible...

Quand ils eurent tous les deux repris leur souffle, Agnès se redressa sur un coude, et enveloppa Corentin d'un regard à la fois possessif et soumis.

— Je suis vraiment contente de t'avoir rencontré, roucoula-t-elle, en jouant du bout des doigts avec son sexe encore imposant. Tu baisses bien... pour un homme !

Corentin sourit sans répondre. La remarque que venait de laisser échapper Agnès était la preuve de ce dont il se doutait depuis qu'il avait pénétré dans le studio.

La jeune femme qu'il venait de faire jouir était en réalité lesbienne. Ou, du moins, elle était *aussi* lesbienne. Par réflexe professionnel, en entrant chez elle, ses yeux avaient rapidement fait le tour de l'unique pièce, enregistrant un maximum de détails. Une photographie, en particulier, l'avait attiré : elle représentait Agnès, à demi nue, tendrement enlacée à la taille par une fille blonde, aux cheveux coupés très courts...

Agnès cessa brusquement de chevaucher Boris. Elle se laissa tomber sur le côté et, les cuisses grandes ouvertes sur son intimité emperlée de désir, elle l'attira sur elle.

Cette deuxième étreinte fut très différente de la première, comme Corentin le prévoyait. Visiblement, la colère de la jeune femme s'était complètement dissipée, et, maintenant, elle faisait l'amour avec lui par désir pur et simple. Par un besoin quasi animal de jouissance.

Peu à peu, la respiration de la jeune femme s'accélérait. Elle avait noué ses jambes autour des reins de son partenaire, afin qu'il puisse la pénétrer encore plus profondément.

Ils prirent leur plaisir ensemble, et Agnès attira le visage de Boris pour un long et tendre baiser. Puis, elle blottit sa tête contre son épaule et ne bougea plus. Comme si elle s'était brusquement

endormie.

C'est à se moment-là que, dans le cerveau de Boris Corentin, l'amant surdoué s'effaça pour laisser de nouveau la place au policier d'élite.

— C'est une amie à toi, cette superbe blonde ? demanda-t-il négligemment, en désignant la grande photo accrochée au mur par quatre simples punaises blanches.

Agnès se redressa sur un coude et plongea un regard amusé au fond de ses yeux.

— Tu aimerais bien la sauter, elle aussi, hein ! murmura-t-elle avec un petit rire de gorge. Tu es vraiment un salaud, un adorable salaud. Oui, c'est une amie à moi...

— Et tu couches avec elle ?

Sous la brutalité calculée de la question, Agnès sursauta et resta muette quelques instants. Comme pour se donner une contenance, elle attrapa son paquet de Marlboro sur la table de nuit et en alluma une.

— Oui, je couche avec elle, finit-elle par dire, sans regarder Corentin. Ou plutôt, *j'ai couché* avec elle...

Boris, qui commençait à entrevoir des possibilités intéressantes, prit sa voix la plus détachée et murmura :

— Ah bon ? Tu n'as plus envie d'elle ?

Agnès se tourna vers lui avec un petit sourire mélancolique :

— Moi, si, pour être tout à fait franche. Mais j'ai comme l'impression que c'est elle qui préfère qu'on en reste là...

Elle hésita quelques secondes, se mordit nerveusement la lèvre inférieure, avant de poursuivre, deux tons en dessous :

— Lorsque tu m'as rencontrée, à Champs, c'est elle que je venais voir, en fait. Et Christelle m'a fait répondre par le gardien qu'elle n'était pas « visible ». Par le gardien, à moi ! tu te rends compte un peu ?

— C'est pour ça que tu avais l'air légèrement en pétard quand je t'ai abordée ?

— Ben... oui ! Écoute, j'ai 32 ans : ce n'est plus vraiment un âge pour se faire congédier comme une ado, non ?

— Elle était peut-être *vraiment* absente... suggéra Corentin, histoire de ne pas laisser retomber la pression.

Agnès haussa les épaules, ce qui eut pour effet de faire frissonner sa lourde poitrine, et soupira avec une moue fataliste :

— Mouais... c'est possible, après tout... Elle était peut-être partie pour une de ses virées habituelles à moto...

Boris Corentin eut du mal à ne pas tressaillir et à garder une voix naturelle :

— Ah ! parce qu'elle fait de la moto, elle aussi ?

Agnès eut un petit ricanement désagréable :

— De la moto et aussi pas mal d'autres choses ! Il y a des soirs où il se passe des trucs pas tristes, chez le très respectable Hugues Ponthiery, tu peux me croire ! Christelle m'y a même emmenée, une fois. Quand j'y repense, il fallait vraiment que je sois amoureuse pour accepter ça !

Agnès plongeait ses fascinants yeux mauves dans ceux de Boris, et son ton de voix se fit grave :

— Parce que j'étais vraiment amoureuse, tu sais. Je ne suis pas réellement lesbienne, en réalité, mais depuis que je connais Christelle, je n'ai fait l'amour avec aucun homme. Enfin, avant aujourd'hui : tu es mon premier, en quelque sorte ! Tu m'as remis dans le droit chemin...

Elle embrassa Boris à la commissure des lèvres. Mais celui-ci se souciait assez peu de badinage amoureux. Même s'il s'efforçait de paraître calme, presque indifférent, il bouillait intérieurement.

— À propos de cette Christelle, tu l'as connue comment ?

— À Champs, au cours d'une fête. Mon mari et moi étions invités, parce qu'il fait partie d'un club de collectionneurs de motos anciennes, dont Hugues Ponthiery est le président. Mais cette fête-là était correcte, pas comme celle qui a suivi...

À présent, Corentin n'avait plus qu'une idée : quitter Agnès le plus rapidement possible, pour aller tenter d'exploiter les précieuses données qu'elle venait de lui fournir. De toute façon, il ne pouvait pas l'interroger davantage sans risquer d'éveiller sa méfiance.

— Ma très chère Agnès, murmura-t-il, en effleurant la pointe de son sein droit du bout de l'index, j'adorerais passer la journée ici, avec toi, mais j'ai hélas quelques obligations...

— Pas de problème, assura-t-elle, il te suffit d'acquitter ton « droit de sortie »...

Et, pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté sur ce qu'elle entendait par là, Agnès enroula ses longs doigts autour de la virilité de Boris...

*

* *

Boris Corentin poussa un profond soupir, en mettant enfin le pied sur le trottoir de la rue Raynouard. Il lui avait encore fallu près d'une

heure, avant de pouvoir s'échapper des bras d'Agnès l'insatiable. Pour une femme qui préférait les femmes, elle se posait un peu là...

Il se dirigea à pas lents vers la Harley-Davidson qu'il avait garée sur le trottoir, et devant laquelle deux ados étaient en train de baver d'admiration.

Bon prince, Corentin décida de faire quelques pas dans la rue inondée de soleil, avant de reprendre son engin. Histoire de laisser aux deux gamins le temps de s'en mettre plein les mirettes...

Quelque chose était en train de se dessiner dans son esprit. C'était encore très vague, il manquait des tas de pièces essentielles, mais le puzzle commençait à prendre forme.

La moto.

C'était ça, le point central, le « nœud » de l'affaire, il en était presque certain. Il y avait ces traces de pneus retrouvées au bord de la Marne, à proximité de l'endroit où on avait repêché le corps de Lydia Rigoni. Pas loin non plus de la propriété de Hugues Ponthiery, qui, comme par hasard, était un passionné de motos anciennes. Propriété où officiait le dénommé Jaime Da Canha, à qui on avait justement volé la Gold Wing responsable des traces en question.

Il y avait la personnalité même de Lydia Rigoni, fan de Harley-Davidson et vivant avec Ludovic Picard, un *biker* pur et dur : encore et toujours la moto...

Et puis, il y avait aussi ces soirées « particulières » auxquelles Agnès Montcorbier avait fait allusion devant lui, sans vouloir se montrer plus précise, malheureusement.

Boris Corentin alluma la cigarette qu'il venait d'extraire de son paquet presque vide. Il n'y avait qu'une chose qui ne collait pas, une pièce qui ne s'emboîtait nulle part, dans son ébauche de puzzle.

C'était le dialogue, sur internet, qu'avait eu Lydia le soir de sa mort, avec le mystérieux Angel. Il lui avait donné rendez-vous à la Nation, où il lui avait dit qu'il passerait la prendre dans sa BMW. C'est-à-dire dans une voiture de jeune cadre. Le genre de carrosse qui ne risquait pas de séduire des vrais amateurs de motos. À plus forte raison une « *bikeuse* » comme Lydia Rigoni.

Corentin en était là de ses réflexions, lorsque son portable se mit à sonner dans sa poche. Il reconnut tout de suite la voix d'Aimé Brichot. Voix sombre, annonciatrice de tuiles...

— Boris ? C'est moi.

— Tu es où, Mémé ?

— À l'entrée du parking souterrain de Daumesnil. J'ai suivi Jaime Da Canha depuis la propriété de Ponthiery jusqu'ici.

— Et alors ? demanda Corentin, qui se doutait déjà de la suite.

— Alors, cet enfoiré m'a gentiment faussé compagnie, soupira Brichot à l'autre bout de la ligne. Il s'est littéralement volatilisé !

Chapitre IX



Sans vraiment se l'avouer, Pierrot Carette était inquiet. Tendu, nerveux. Pourtant, tout semblait se passer comme sur des roulettes. Sophie et lui étaient arrivés au garage de Johnny Montreux à deux heures, comme prévu. Et Johnny était là.

— Tout baigne, leur avait-il annoncé d'emblée. Mon contact a appelé à midi, comme il l'avait dit. Il a un acheteur sérieux pour ta bécane, il doit rappeler ici d'un moment à l'autre, y a plus qu'à attendre...

— Tant mieux, avait grogné Pierrot sans conviction.

— En attendant, je ne suis pas resté les bras croisés, avait poursuivi le garagiste : j'ai déjà bidouillé les plaques de la Gold, histoire d'assurer...

Pierrot n'avait rien répondu. Effectivement, tout paraissait se passer comme prévu. Mais c'était plus fort que lui : il ne se sentait pas tranquille, pas « cool ». D'abord, à cause de cette poule mouillée de Sophie, qui commençait à le gonfler un peu. Depuis la veille, elle n'arrêtait pas de le harceler :

— Pierrot, j'aimerais mieux qu'on laisse tomber, tant pis pour la thune ! J'ai trop les jetons ! Allez, Pierrot, sois cool : il suffit qu'on ne retourne pas à la casse de ton copain Johnny et tout sera dit...

Elle avait même poussé le truc jusqu'à lui refuser la jouissance de son corps, le soir, ce qui ne lui était encore jamais arrivé. C'est dire à quel point elle était contrariée...

Mais le pire, aux yeux de Pierrot, c'est que, petit à petit, insidieusement, la frousse de Sophie s'était mise à agir sur ses nerfs à lui ! D'autant qu'il n'y avait pas que ça...

Le reste était même beaucoup plus flippant, quand on y réfléchissait. Et Pierre Carette ne faisait que ça, y réfléchir. Il avait lu par hasard, dans un journal qui traînait sur la table du bistrot où il était entré prendre un café, l'histoire du corps repêché à la jonction du canal de Chelles et de la Marne. C'est-à-dire tout près de l'endroit où, 24 heures plus tôt, Sophie et lui avaient fauché la Gold Wing.

Avec l'instinct des petits loubards voués aux toutes petites arnaques, Pierrot flairait l'entourloupe, le truc pas propre. Et ça, il n'en voulait pas. On a beau être un petit voleur à la manque, il y a des choses qui ne se font pas, point barre. Et puis, hein, passer cinq ou dix ans à l'ombre pour complicité de meurtre, merci bien ! Alors qu'il y avait tant de choses sympas à faire, à l'extérieur des prisons. Tant de fric à ramasser, de meufs à tirer...

De son côté, Johnny Montreux observait attentivement les deux adolescents. Enfin... surtout Sophie, à vrai dire. C'est qu'il la trouvait de plus en plus à son goût, cette gamine ! Avec ses seins jouant librement sous le tee-shirt nettement trop court, et son petit cul ferme bien au chaud dans son jean à la taille tellement basse, qu'elle laissait voir la fine bande de dentelle supérieure de son string rouge.

À priori, ce n'était pas trop son truc, à Johnny, le string. Il trouvait ça disgracieux et un peu ridicule. Il avait fait sienne la remarque du regretté Frédéric Dard : « Avant, il fallait écarter la culotte pour trouver les fesses, maintenant il faut écarter les fesses pour trouver la culotte ! ».

Mais quand le string en question était associé à un petit cul pommé comme celui de cette Sophie, il se mettait à être plutôt pour...

Quand ils étaient arrivés à la casse, Johnny avait même tenté sa chance. Poussé un pion, pour voir.

— Tu veux un café bien chaud ? avait-il proposé à l'adolescente.

Et, ce disant, il lui avait glissé un bras autour de la taille. Il n'avait pas eu besoin de beaucoup remonter sa main pour apprécier l'élasticité d'un sein. Pas longtemps, hélas...

— Non, merci ! avait sèchement répondu Sophie, en se dégageant sans douceur de son étreinte.

Le pire, c'est que le petit manège de Johnny n'avait pas échappé à Pierrot, ce qui n'avait pas contribué à rendre l'atmosphère plus légère,

dans ce que le casseur appelait pompeusement son « bureau »...

Le coup de fil de l'acheteur se faisait attendre. Toutes les deux minutes, Johnny consultait sa montre et poussait un gros soupir. De plus en plus nerveux, le Johnny. Dans son *job*, moins on gardait la marchandise, mieux ça valait.

Et puis, l'histoire que cet imbécile de Pierrot lui avait servie, à propos des circonstances du vol, lui paraissait légèrement « chelou ». Depuis le temps qu'il s'intéressait aux motos et à ceux qui les montent, il savait une chose : pas un n'abandonnerait son « bijou » avec le moteur en marche, prêt à l'emploi, même s'il ne s'agissait que de traverser la rue. Surtout en pleine nuit ! Donc, il devait y avoir autre chose...

Mû par une impulsion soudaine, Johnny se leva de sa chaise, après avoir, une fois de plus, jeté un coup d'œil à sa montre.

— Pierrot, passe-moi les clés de la bécane : je vais lui faire faire un petit tour, histoire qu'elle soit bien chaude quand l'acheteur se pointera...

— Tu peux te brosser ! répliqua Pierre Carette, d'un ton trop agressif. Cette bécane, elle est à moi, et personne d'autre ne pose son cul dessus, d'accord ?

— À toi, à toi : c'est vite dit ! ricana Johnny. Tu as un sens assez curieux de la propriété...

— Ça va ! tu as très bien compris ce que je voulais dire ! grinça-t-il, en se dressant sur ses pieds, les deux poings serrés. Et puis, je te préviens : il vaudrait mieux pour toi que tu n'essaies pas de me fourrer ! Parce que, sinon, tu t'exposerais à de sérieux pépins !

Sous la menace, Johnny Montreux pâlit et ses traits se durcirent. D'un bond, il fut sur Pierrot et le saisit violemment par les revers de son blouson de motard :

— Ecoute-moi bien, espèce de petit con ! éructa-t-il, en envoyant une belle gerbe de postillons au visage de Pierrot. Est-ce que par hasard tu chercherais à jouer les durs avec moi ?

À ce moment-là, restée à l'écart des deux hommes, Sophie se mit à hurler :

— Mais arrêtez, bordel ! Arrêtez tout de suite ou je me tire, moi !

Mais Pierrot et Johnny ne l'écoutaient plus. Dressés l'un en face de l'autre comme deux coqs de combat, il était trop tard pour qu'ils puissent encore se calmer. Et puis, dans leur petit milieu, on se souciait des « histoires de gonzesses » comme de sa première arnaque...

— Lâche-moi ! gronda Pierrot, le visage livide. Lâche-moi tout de suite, sinon je te démolis ta sale gueule !

— Tiens donc ! Voyez-moi ce petit minable qui prétend...

La phrase de Johnny Montreux se perdit dans un grognement de souffrance : d'un mouvement sec et précis, Pierrot venait de lui balancer son genou à l'entrejambe. Direct sur les « deux orphelines »...

Sous la douleur fulgurante qui lui cisailait le bas-ventre, le garagiste dut s'appuyer au bureau pour ne pas s'écrouler sur le plancher immonde et à moitié défoncé.

— Tu vas voir, connard, ce que ça coûte de me faire des coups pareils ! grinça-t-il.

Lentement, tandis qu'il s'efforçait de garder son équilibre, il ouvrit le tiroir supérieur du bureau et plongea sa main à l'intérieur.

C'en était trop pour Sophie. Elle avait l'impression que le monde basculait autour d'elle, dans un cauchemar qu'elle ne pouvait rien faire pour dissiper. Les deux hommes allaient se massacrer, elle en était certaine. Ils étaient devenus complètement « ouf ». Sans réfléchir, poussée dans les reins par la panique qui l'envahissait, elle bondit au-dehors et se mit à courir entre les motos et les épaves de bagnoles qui envahissaient la casse.

Elle n'avait pas parcouru plus d'une vingtaine de mètres, lorsqu'elle s'immobilisa d'un bloc, tétanisée : derrière elle, à l'intérieur du « bureau », un coup de feu venait de claquer.

Sophie se retourna, le visage déformé par l'épouvante. Elle voulut crier, mais aucun son ne put sortir de sa gorge. Elle ouvrit et referma la bouche plusieurs fois, hébétée.

Au moment où elle allait se mettre à courir en direction du local, un bruit de moteur, tout proche, sur sa droite, la fit sursauter. Instinctivement, elle s'accroupit derrière la voiture la plus proche – une 403 Peugeot bleu marine à moitié désossée, à laquelle il manquait les deux portières avant.

De sa cachette improvisée, elle vit débouler une grosse moto, d'un modèle qu'elle n'eut pas la présence d'esprit d'identifier, qui alla s'arrêter juste devant le bureau. Le passager en descendit, tandis que le pilote restait aux commandes, le moteur continuant de tourner. Tous les deux portaient un casque intégral, muni d'une visière « aveugle », qui leur donnait l'air inquiétant de deux extraterrestres. Après un coup d'œil circulaire, le type pénétra à grandes enjambées dans le bureau.

Dans sa main droite, il tenait solidement un petit pistolet de couleur argentée.

Sophie faillit pousser un cri lorsque, de nouveau, un coup de feu claqua à l'intérieur du bureau. Terrorisée, elle mourait d'envie de prendre ses jambes à son cou pour fuir ce cauchemar. Seulement voilà : si elle bougeait de derrière la 403, le pilote de la moto ne manquerait pas de la repérer.

Au bout d'une minute, le passager de la moto ressortit du bureau. À la place de son flingue, il tenait à la main un bidon de plastique rouge. Sans hésiter, il marcha droit sur la Gold Wing et répandit dessus tout le contenu du bidon en question. Puis, Sophie le vit s'éloigner de quelques pas.

L'homme casqué sortit une boîte d'allumettes de l'une des poches de son blouson et en enflamma une. Il l'inclina légèrement pour que la flamme ne s'éteigne pas. Puis, d'un geste précis, il la jeta en direction de la Gold Wing.

Il y eut un « plouf » sinistre, et, en moins d'une seconde, la moto ne fut plus qu'une grosse boule de feu.

L'incendiaire la regarda brûler durant quelques secondes. Puis, il reprit sa place de passager sur la moto dont le moteur tournait toujours. Dès qu'il fut installé, le pilote enclencha la première vitesse de la pointe de sa botte gauche, et mit les gaz.

Tremblante, terrorisée, à deux doigts de la crise de nerfs, Sophie attendit que le bruit de moteur ait complètement disparu pour sortir de derrière la 403. À petits pas incertains, elle se dirigea vers le local.

Lorsqu'elle en eut franchi le seuil, le spectacle qui lui sauta aux yeux la cloua sur place. Pierrot et Johnny gisaient l'un près de l'autre, dans une mare de sang.

Entre eux : un pistolet.

La vision était horrible. Pierrot n'avait qu'une tache rouge au milieu de la poitrine, mais la balle qui avait tué Johnny lui avait, par la même occasion, enlevé la moitié de la boîte crânienne. Et, sur le plancher crasseux, s'écoulait la cervelle de la tête ouverte en deux.

Sophie ouvrit la bouche en un cri d'horreur qui resta muet. Durant presque une minute, elle resta immobile. Tétanisée. Puis, brusquement, elle fit demi-tour, jaillit à l'air libre et se mit à courir comme une folle.

Droit devant elle, sans même savoir dans quelle direction elle allait.

*

* *

Boris Corentin ne décolerait pas. Quant à Aimé Brichot, assis à côté de lui dans la Renault Mégane de service, il gardait un air penaud, un peu honteux de s'être fait semer par Jaime Da Canha.

Deux heures plus tôt, en planque à proximité de la propriété Ponthiery, lorsqu'il avait vu un homme franchir la grille au volant d'une Clio blanche, il n'avait eu aucun doute, quant à son identité : le conducteur avait un type portugais tellement affirmé, presque caricatural, que ça ne pouvait être que Jaime Da Canha.

Il l'avait suivi jusqu'à l'entrée du parking souterrain de l'avenue Daumesnil, entre la porte Dorée et la place Félix-Éboué. Il s'était garé à un endroit d'où il pouvait aussi bien surveiller la rampe de sortie des voitures que l'escalier des piétons.

Mais Jaime Da Canha n'était pas ressorti.

Quand Brichot s'était décidé à aller jeter un coup d'œil au sous-sol, il avait tout de suite retrouvé la Clio. Vide. Il avait aussitôt alerté Boris Corentin qui, après avoir rendu sa Harley à Ludovic Picard, venait de le rejoindre avenue Daumesnil.

— Il va bien falloir qu'il revienne la chercher, sa saloperie de bagnole ! grinça Boris entre ses dents, en balançant son mégot de cigarette dans le caniveau.

Au moment précis où il disait ça, il sentit la main d'Aimé Brichot lui agripper l'avant-bras :

— Là ! le type qui arrive à pied, juste devant nous : c'est lui ! c'est le conducteur de la Clio ! Da Canha...

Ils virent le Portugais descendre par l'escalier dans le parking souterrain. Pour en ressortir, deux minutes plus tard, au volant de la Clio et se diriger vers la porte Dorée. Boris Corentin mit la Mégane en marche et le suivit.

— Qu'est-ce qu'il a bien pu aller faire ? Et où ? murmura Aimé Brichot, tandis que les deux voitures s'engageaient l'une derrière l'autre à l'intérieur du bois de Vincennes.

— En tout cas, répondit Corentin sur le même ton, ce n'est sûrement pas pour aller faire du shopping qu'il a pris la peine de faire le coup du parking ! Cette fois, je peux te garantir qu'il ne nous sèmera pas !

Mais l'excitation des deux policiers ne tarda pas à retomber. Lorsqu'ils eurent traversé le bois, puis Nogent, et qu'ils embarquèrent sur la N 34 en direction du Perreux, il devint évident que l'on se dirigeait droit vers Champs-sur-Marne.

C'est-à-dire que Jaime Da Canha rentrait tout bonnement à la maison.

— On le suit quand même ? demanda Aimé Brichot.

Boris Corentin fut empêché de répondre par la sonnerie du portable de son coéquipier, qui prit aussitôt la communication. C'était le capitaine Fontanes, son « contact » du commissariat de Noisy-le-Grand.

Quelques secondes plus tard, Aimé Brichot coupa la communication et tourna vers sa flèche des yeux brillant d'excitation :

— Boris, y a du nouveau ! Dans une casse de la RN 4, entre Champigny et Chennevières : un incendie...

— Et alors ? On n'est pas pompiers ! grommela Corentin, toujours d'assez méchante humeur.

— Et si je te dis que la seule chose qui a commencé de cramer, c'est... une Honda Gold Wing ?

Boris Corentin écrasa la pédale de frein, abandonnant d'un coup la filature de Da Canha qui, de plus en plus évidemment, se contentait de retourner à sa « base ».

— O.K., on y va ! dit-il en effectuant un assez périlleux demi-tour sur toute la largeur de la route.

Et en s'apercevant que sa bonne humeur venait de lui revenir.

Très certainement, la casse de Champigny, un peu en retrait de la RN 4, n'avait jamais dû connaître autant d'animation. Ni vu, en une seule fois, autant de voitures en état de marche. Entre les véhicules de police, les deux voitures de pompiers et l'ambulance au gyrophare tournoyant, l'agitation était fébrile autour de l'espèce de monstre noirci et fumant, qui avait été une Gold Wing toute neuve.

« Flambant » neuve aurait été, pour une fois, une expression parfaitement appropriée.

Il y avait encore plus de monde qui entraît et sortait du misérable local, où se trouvaient encore les deux cadavres, celui de Pierre Carette et celui de Jean Montreux.

À pas rapides, suivi par Aimé Brichot, Boris Corentin s'approcha de la moto. Elle avait bien « morflé », mais, heureusement, les forces de police et les pompiers étaient intervenus très rapidement et elle n'avait pas eu le temps de brûler entièrement : il devait encore être possible d'en tirer quelque chose.

Tandis que Brichot entamait la discussion avec son vieux copain, le capitaine Fontanes, présent sur les lieux, Corentin fit lentement le tour de la moto. La partie arrière avait davantage souffert du feu et il n'en restait que des morceaux de carénage noircis et à demi fondus.

Par contre, arrivé à la partie avant, Boris constata qu'elle n'avait

que très peu souffert des flammes. Et, à sa grande déception, il ne put que constater que la moto ne portait pas la moindre trace de choc.

Par conséquent, il paraissait douteux que ce soit elle qui ait pu provoquer les lésions et les ecchymoses que le docteur Flutiaux avait constatées sur le corps de Lydia Rigoni.

Aimé Brichot le rejoignit, accompagné par un petit homme à la bedaine proéminente et au sourire jovial : le capitaine Benjamin Fontanes. Aimé Brichot désigna le pneu avant de la Gold Wing :

— Tu as vu ça, Boris ? Ce pneu... il est beaucoup trop large pour être celui qui a passé sur le corps de Lydia Rigoni, si on en juge par le croquis que le docteur Flutiaux a joint à son rapport. Donc...

Boris Corentin poussa un soupir lourd :

— Donc, contrairement à ce qu'on croyait, cette moto n'est pas celle qui a servi à tuer Lydia. Et, nous, on se retrouve dans une vraie impasse.

Boris Corentin refit le tour de la Gold Wing qui fumait encore légèrement, les sourcils froncés.

— Et pourtant, il y a quand même des gens qui ont jugé bon de la faire disparaître en la détruisant par le feu, cette foutue moto. Alors, pourquoi ?

Chapitre X



La lumière violente, produite par les nombreux projecteurs qui encombraient le studio, faisait régner une chaleur à peine supportable. Parfois, lorsqu'ils étaient certains d'être hors-champ, les invités s'épongeaient le front, ruisselant de sueur. Seul Philippe Bensoussan, autrement dit le célèbre Barny, paraissait parfaitement à son aise sous les spots. Question d'habitude.

Le réalisateur de « Star de demain », la nouvelle émission-phare de ce qu'on appelait désormais la « télé-réalité », fit signe à Barny que l'enregistrement était interrompu, pour offrir une petite pause, aussi bien aux techniciens de plateau et aux invités célèbres qu'aux vingt-deux jeunes inconnus qui, durant douze semaines allaient se battre, voire s'entre-déchirer, pour, au final, être celui qui serait sacré « star de demain ».

Aussitôt, l'éclatant sourire professionnel de Philippe Bensoussan disparut et son visage se ferma. À la fois tendu et très las. Au moment où il se levait de son fauteuil d'animateur, l'une de ses invitées, une chanteuse très connue, dotée d'une voix de stentor dont elle abusait et de deux gros yeux globuleux limite bovins, se leva à son tour et le retint par le bras.

— Barny, mon chéri, tu m'as trouvée comment ? susurra-t-elle d'une voix de petite fille, alors qu'elle affichait un bon 35 au compteur

des années. J'ai été assez bonne, non ?

Philippe Bensoussan se dégagea sans douceur excessive :

— Mais oui, mais oui, tu as été très bonne, ma grande, répondit-il d'un ton désinvolte, sans même regarder la pousseuse de couplets, tu es toujours très bonne... et, de toute façon, ça n'a aucune importance !

La chanteuse eut un haut-le-corps, qui fit trembler ses grosses mamelles de laitière de concours, sidérée par un tel manque d'égards pour sa grassouillette personne. C'était tellement inhabituel chez Barny, « toujours si adorâââble », qu'elle ne trouva rien à rétorquer. De toute façon, sans plus s'occuper d'elle, Philippe Bensoussan s'était déjà éloigné en direction des coulisses.

En voulant sortir du plateau, il trébucha contre le pied d'une caméra et manqua s'étaler de tout son long. Aussitôt, blanc de colère, il se tourna vers le technicien responsable de l'engin.

— Espèce de crétin ! siffla-t-il d'un ton méprisant. Tu ne peux pas mettre ça ailleurs que dans le passage, non ? Si tu as envie de te retrouver à la rue, tu as juste à continuer comme ça, connard !

On était de plus en plus loin de l'adorâââble Barny que des foules de téléspectatrices idolâtraient carrément...

Il poussa avec violence la porte battante qui séparait le plateau de la coulisse... et manqua l'envoyer en plein dans la figure de son ami Christophe Santillac. Dès qu'il vit le présentateur quitter le plateau, ce dernier s'agrippa à lui. Visiblement pas au mieux de sa forme, à en juger par ses yeux creux et cernés, son teint blême, et le tic incessant qui relevait spasmodiquement le coin gauche de ses lèvres.

— Philippe, il faut absolument que je te parle, souffla-t-il, en essayant d'entraîner Bensoussan à l'écart du monde qui allait et venait entre le plateau et la coulisse. C'est extrêmement important, et je...

— Arrête de me tirer comme ça ! s'emporta Barny, en se dégageant d'un mouvement brusque. Qu'est-ce que tu fous ici, d'abord ? Je croyais pourtant t'avoir dit que j'avais horreur qu'on vienne me relancer au studio !

— C'est que... Ce dont je voudrais parler avec toi est vraiment très important, bafouilla Santillac, qui semblait perdre pied de plus en plus. Tu... tu as lu les journaux, ce matin ? On parle de la fille qui...

— Tais-toi, bon Dieu de merde ! éructa Bensoussan en devenant très pâle lui aussi. Vas-y, colle des affiches partout, prends un haut-parleur pendant que tu y es ! Et tu crois quoi ? que je n'ai rien de mieux à faire qu'à écouter tes pleurnicheries ? Tu crois que je n'ai pas de soucis, moi ?

— Je t'en prie, Philippe, essaie de comprendre...

— Oh ! ça va ! trancha Bensoussan. De toute façon, tu es arrivé trop tôt, l'émission n'est même pas terminée. On a encore un enregistrement à faire. Figure-toi que je dois faire parler ces vingt-deux crétins congénitaux de la manière dont ils envisagent leur carrière d'artiste ! Tu imagines ce que ça peut représenter comme concentration de conneries ? Si c'était radioactif, il y a longtemps que je serais mort, tu peux me croire !

Philippe Bensoussan éclata d'un rire sec et nerveux, avant de se radoucir brusquement. Il consulta rapidement sa montre et tapota gentiment l'épaule de Christophe Santillac :

— Si tu tiens vraiment à me parler, attends-moi là : ça ne sera pas si long que ça. Bon, désolé, mais il faut que je retourne pousser mes wagonnets, moi !

Dès qu'il fut seul, Santillac se mit à tourner comme un ours en cage. Tellement nerveux et anxieux que, contrairement aux autres fois où il était venu ici, il n'accordait aucune attention à toutes les jeunes femmes affriolantes et court vêtues qui hantaient, toujours et partout, les couloirs des télévisions, avec l'espoir d'être remarquées. Elles l'étaient d'ailleurs assez souvent, mais les prestations que leur réclamaient les hommes qui les trouvaient à leur goût débouchaient rarement sur la carrière dont elles rêvaient...

En tout cas, aujourd'hui, Christophe Santillac ne les voyait même pas. Trop occupé à remâcher ses appréhensions et sa rancœur : depuis le début de la journée, il cherchait à joindre Bensoussan, sans y parvenir.

Avec une certaine amertume, il se dit que les amis étaient toujours là pour les parties de plaisir – surtout si elles étaient du genre « équipée sauvage »... –, mais ils faisaient montre d'une étrange facilité à disparaître dès qu'on avait besoin d'eux. De ce point de vue, Bensoussan ne faisait pas exception à la règle...

*

* *

Santillac n'eut pas besoin de demander si l'émission était enfin terminée. Le brouhaha qui venait brusquement d'envahir la salle où il se trouvait était suffisamment explicite. Il vit Philippe Bensoussan quitter le plateau, entouré, pressé, assailli par une partie du public féminin qui avait fait la claque de son émission. Une vingtaine de filles, la plupart très jeunes, mais pas toutes, qui le couvaient d'un regard énamouré, au bord de la pâmoison.

Philippe Bensoussan, la mèche en bataille et le sourire ravageur, pérorait au milieu de ce public acquis d'avance, de cette petite cour dont il était le souverain incontesté. Les filles se pressaient autour de lui comme des chattes enamourées, le couvaient d'un regard pantelant, prêtes à s'esclaffer au moindre de ses bons mots.

Elles guettaient la saillie, dans tous les sens du terme...

— Vous savez, était en train d'expliquer Bensoussan, sur un ton avantageux, on se fait toute une montagne du métier de présentateur, mais au fond ce n'est pas si compliqué. À la limite, n'importe qui pourrait le faire aussi bien que moi... et peut-être même mieux !

Entrant innocemment dans son jeu de faux modeste, trois ou quatre de ses admiratrices se récrièrent : quoi ? aussi bien que Barny ? *Et peut-être même mieux ?* Il voulait plaisanter ! C'était impossible !

— Mais bien sûr que si, voyons ! poursuivit Bensoussan, en s'échauffant de sa propre audace verbale. Tenez, vous, par exemple, Mademoiselle, dit-il en désignant une petite blonde assez insignifiante de figure, mais nantie d'une paire de seins comme des obus : vous avez du charme, de très beaux yeux, un sourire ravissant et une véritable présence naturelle. Je suis sûr que vous feriez une animatrice irrésistible, si vous arriviez à prendre conscience de votre potentiel charismatique !

La pauvre fille sentit ses jambes se mettre à flageoler sous elle. C'était trop d'émotions pour une seule journée ! Non seulement, elle avait pu approcher, toucher, humer son idole, mais en plus, voilà qu'il lui découvrait un « potentiel charismatique » ! Elle aurait été bien incapable de dire de quoi il s'agissait exactement, mais elle sentait que ça devait être quelque chose de précieux. Sûr que, dans ses prochaines nuits solitaires, elle allait faire des rêves torrides...

Pendant ce temps, Christophe Santillac bouillait d'impatience : impossible de parler à Philippe, tant qu'il paraderait au milieu de ces pétasses en chaleur ! Et pourtant il fallait absolument qu'il se soulage dans une oreille compatissante de ce qui l'oppressait de plus en plus.

Pour se calmer les nerfs, Santillac se dirigea vers le petit buffet, improvisé pour les invités de l'émission sur des tréteaux recouverts de nappes en papier blanc, et se fit servir un triple whisky qu'il avala quasiment cul sec. L'alcool lui fit du bien.

Lorsqu'il reposa le verre sur la nappe, il vit que Philippe Bensoussan avait enfin réussi à se désengluier de ses fans et qu'il se dirigeait vers la porte de sa loge personnelle. Santillac s'empressa de le rejoindre et pénétra dans la pièce carrée et sans fenêtre juste derrière lui.

— Philippe, il faut absolument que je te dise ce que j'ai...

— Oh ! arrête ton char une minute ! le coupa Bensoussan, d'un ton sans réplique. Je n'ai pas envie d'écouter tes salades pour l'instant ! J'ai envie de m'amuser, de me détendre, après cette émission de merde, tu piges ? D'ailleurs, toi aussi, tu devrais te détendre : tu as vraiment l'air au bout du rouleau, mon pauvre Christophe, tes nerfs vont finir par te lâcher. Mauvais, ça ! Attends, je crois avoir ce qu'il te faut...

Philippe Bensoussan ouvrit à la volée la porte de sa loge et passa la tête dans le petit couloir. Il eut un sourire suffisant en constatant qu'il avait vu juste : la petite blonde aux gros seins, à qui il avait fait ce compliment idiot, était toujours là, à trois mètres de sa loge, capable d'attendre pendant des heures, comme un chien fidèle, un simple regard de son maître.

— Eh ! petite ! viens par ici, j'ai un service à te demander... Allez, entre !

L'adolescente s'empressa, trop heureuse de pouvoir exister encore une petite minute, aux yeux de l'idole.

— Je m'appelle Sharon, murmura-t-elle, en dansant d'un pied sur l'autre au milieu de la pièce.

— Et tu aimes tes parents ? lui demanda Bensoussan à brûle-pourpoint.

Elle le regarda sans comprendre, mais répondit tout de même docilement :

— Ben... Oui !

— Eh bien ! t'es pas rancunière ! ricana Bensoussan.

Sharon ! A-t-on idée, franchement ? Pourquoi pas Sue Ellen, pendant qu'ils y étaient ? Enfin, de toute façon, on s'en fout de comment tu t'appelles. Tu vois mon copain, là, avachi dans *mon* fauteuil ? Il déprime complètement, le pauvre, et il a besoin qu'on lui remonte le moral en s'occupant de lui : ça t'ennuierait de lui faire une bonne petite pipe, histoire qu'il voie de nouveau la vie en rose ?

Sharon regarda tour à tour les deux hommes, d'un air stupéfait. Philippe Bensoussan vit de grosses larmes affleurer à ses paupières et il en fut contrarié. « Si cette connasse se met à chialer, songea-t-il, elle sera infoutue de pomper correctement ! »

Mais, en faisant un violent effort sur elle-même, l'adolescente parvint à ravalier ses larmes, et l'humiliation qui lui avait d'un coup empourpré le visage. Et c'est d'une petite voix soumise qu'elle répondit :

— Si vous voulez, monsieur Barny... Si ça peut vous faire plaisir...

— C'est à mon pote qu'il s'agit de faire plaisir, pas à moi !

claironna Bensoussan avec un entrain vulgaire et faux. Allez, en piste, ma belle !

Christophe Santillac, dont l'esprit était à mille kilomètres de ce genre de réjouissances, esquissa un geste de protestation. Mais trop tard : la petite blonde était déjà agenouillée entre ses jambes écartées, et, docile, s'affairait sur la fermeture de son pantalon.

Elle en sortit à grand peine une pauvre chose fripée et mollassonne, dont, visiblement, elle se demandait quoi faire.

— Eh bien ! vas-y, suce ! s'emporta soudain Bensoussan. T'es conne à ce point ou quoi ?

Résignée, l'adolescente entrouvrit les lèvres pour faire disparaître dans sa bouche la verge profondément assoupie qu'on lui demandait de réveiller. Et elle commença à s'activer sur cette virilité nettement rétive. Sous l'œil luisant de Bensoussan. Mais ce n'était pas le spectacle qui faisait briller ses regards d'une lueur aussi trouble.

Il était en train d'imaginer la même Sharon, entièrement nue, ses gros seins ballottant en tous sens, au milieu du motodrome d'Hugues Ponthiery.

Et lui, derrière, la poursuivant, la traquant, la forçant, au guidon d'une moto vrombissante.

Il s'imaginait lui fonçant droit dessus, comme il avait fait avec l'autre. Il avait l'impression affolante de sentir le choc mou de son bolide dans ce corps sans défense. Il se voyait roulant sur elle, les sculptures du pneu s'incrutant dans sa peau tendre et fragile. Il entendait ses cris de supplication et de souffrance.

Et, en même temps, il sentait son propre sexe s'ériger puissamment dans son pantalon, signe de sa toute-puissance sur la pauvre Sharon...

Au bout d'une minute, il fut évident pour tout le monde que cette dernière n'arriverait à rien de cette façon : elle avait beau engloutir consciencieusement la virilité de Santillac, celle-ci restait complètement amorphe.

— Et alors ? Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit Bensoussan, d'une voix brutale. Elle suce si mal que ça ? Tu as envie qu'elle te montre ses gros nichons pour t'exciter ? À moins que tu ne préfères l'enculer un bon coup ? Je connais tes goûts, mon vieux Christophe, va !

Mais Santillac repoussa doucement Sharon et remballa son « matériel » provisoirement hors d'usage :

— Dis-lui de sortir, Philippe, je n'ai pas la tête à ça, je t'assure...

— T'as entendu ? fit brutalement Bensoussan, en saisissant l'adolescente par le bras pour la forcer à se relever et la pousser vers la porte. Barre-toi, t'es bonne à rien !

La pauvre Sharon éclata enfin en gros sanglots et disparut dans le couloir sans un mot. Se demandant, éperdue, comment elle avait pu perdre aussi rapidement son « potentiel charismatique »...

— Philippe, il faut absolument que je te parle, fit Santillac d'une voix presque suppliante, tout en se rajustant avec des gestes maladroits, il se passe vraiment des trucs qui...

— Stop ! lui intima Bensoussan, en se frottant les mains. Je ne veux entendre aucune mauvaise nouvelle ce soir ! J'ai envie de m'amuser, moi ! Et toi, tu en as foutrement besoin aussi, il me semble. Qu'est-ce que tu dirais d'une petite virée *Chez Domina* ? Rien de tel pour se changer les idées, non ? Allez, pas de discussion : je t'embarque ! Et c'est moi qui régale, encore ! À nous les petites chiennes dociles !

Christophe Santillac voulut protester, mais choisit finalement de se taire et de suivre son ami. Résigné à attendre une occasion propice pour parler à Philippe Bensoussan.

Si toutefois elle se présentait.

Boris Corentin sirotait tranquillement une bière mexicaine. Il était seul devant la petite table d'acajou ronde, mais il savait qu'il ne le resterait pas très longtemps. Pour la bonne raison qu'Agnès Montcorbier lui avait donné rendez-vous ici même, dans ce bar de l'Alma, pour dix heures précises. Et qu'il était dix heures dix.

Compte tenu de la propension de la plupart des femmes à être systématiquement en retard, on pouvait considérer qu'à dix heures dix, elle était *encore* en avance...

À ce moment-là, la porte du bar s'ouvrit et, en haut des trois marches permettant d'accéder à la rue, Agnès Montcorbier apparut. Elle était vêtue d'une robe fourreau fendue très haut sur la cuisse droite, profondément décolletée dans le dos, du même bleu profond et intense que ses yeux en amande.

Boris Corentin perçut le murmure d'admiration qui parcourait les quelques hommes présents dans la salle, aux murs entièrement recouverts de boiseries anciennes.

Le regard de la jeune femme fit rapidement le tour des tables occupées, et son visage s'éclaira d'un sourire éclatant lorsqu'elle repéra Boris. Elle vint vers lui avec un discret balancement des hanches. Quand elle se pencha pour l'embrasser au coin des lèvres, il huma avec plaisir les discrètes volutes fruitées de son parfum signé Balenciaga.

— J'étais tellement heureuse que tu m'appelles ! soupira-t-elle en prenant place sur la petite banquette de cuir noir, tout contre lui. Je sens qu'on va passer une supersoirée, toi et moi !

Et, pour bien faire comprendre de quel genre de « supersoirée » elle voulait parler, Agnès se colla contre Boris pour venir cueillir un baiser profond et passionné sur sa bouche.

Comme par inadvertance, sa main gauche vint se poser tout en haut de la cuisse de Corentin. Dès que ses doigts rencontrèrent ce qu'ils étaient venus chercher là, elle poussa un petit gémissement de satisfaction, sans interrompre son baiser pour autant.

Boris gardait la tête froide, mais sa chair, elle, commençait à s'émouvoir sous la caresse diaboliquement précise de la jeune femme. Encore une minute ou deux de ce traitement et il ressemblerait moins à un policier de la Brigade mondaine qu'à un chimpanzé en rut...

Brusquement, Agnès s'écarta de lui. Ses pommettes légèrement saillantes s'étaient colorées de rose et ses admirables yeux violets lançaient des éclairs de volupté, tandis que sa respiration devenait plus courte, presque haletante.

— Emmène-moi, dit-elle d'une voix brusquement plus rauque. J'en ai assez de cet endroit. J'ai envie de quelque chose de plus... de plus fort !

— Où est-ce que tu veux aller ? demanda tranquillement Corentin, décidé à la « laisser venir ». Rue Raynouard ?

— Non, non, je ne veux pas rentrer tout de suite, répondit-elle, en secouant ses magnifiques cheveux noirs. J'ai envie de m'éclater... et de m'éclater avec toi. Tiens, je sais : je vais te faire découvrir un endroit très spécial que tu ne connais sûrement pas, et où je vais de temps en temps. C'est un club privé, derrière la Madeleine, rue de Castellane. Tu verras, les soirées y sont assez « carabinées », pour parler vulgairement. Disons que c'est réservé aux adultes... avertis. Ça t'amuse de découvrir ça ?

— Mais oui, pourquoi pas ? répondit Corentin, en faisant un effort pour avoir l'air convaincu.

Ce qu'Agnès Montcorbier ne pouvait pas savoir, c'est que, pour Boris Corentin, commandant à la Brigade mondaine, ce genre d'endroits était tout sauf une découverte : les clubs privés « pour adultes avertis », autrement dit les clubs échangistes, les « boîtes à partouze », il était payé pour les connaître.

Il était même certain de savoir exactement où la jeune femme voulait l'entraîner. Car rue de Castellane, il n'y avait qu'un endroit de ce genre : *Chez Domina*. Un club échangiste spécialisé dans les soirées sado-masochistes, comme son nom l'indiquait assez clairement. Il y avait même fait une ou deux petite visites « ès qualité » deux ans plus tôt, à cause d'une histoire de vente d'ecstasy. Heureusement, depuis, la direction et le personnel avaient totalement changé, et il ne risquait

pas trop d'être reconnu et identifié.

Parce qu'aller finir la soirée là-bas ne l'enchantait pas plus que ça. Par goût personnel, déjà, il n'aimait pas ce genre d'endroit, ayant toujours été partisan d'une sexualité plus « saine », plus « normale ». Et puis, malgré tout, il était toujours exposé à se trouver nez à nez avec une personne de connaissance. Ce qui la foutrait plutôt mal.

Seulement, il avait un impératif plus important que sa bonne réputation : il ne voulait à aucun prix lâcher Agnès Montcorbier, dont il sentait qu'elle était sans doute l'élément clé de la chaîne qui commençait à se dessiner sous ses yeux.

Chapitre XI



— Tu diras ce que tu voudras, mon vieux, mais George Bush, tout « brut de décoffrage » qu'il nous paraisse, à nous vieux Européens, a tout de même parfaitement raison, dans sa logique propre : les États-Unis ont bel et bien les moyens d'imposer leur *leadership* au reste de la planète !

— Et le borbier irakien ? avança presque timidement son voisin, le souffle un peu court. Ça risque de plomber quand même pas mal l'équipe aux affaires, ça ! Et vous pouvez faire confiance aux démocrates pour se ruer dans la brèche.

Le premier qui avait parlé poussa un profond soupir, presque un gémissement, et reprit :

— Quelle importance, voyons ? Le terrorisme, le danger islamiste, tout ça ce sont des hochets pour amuser le bon peuple par l'intermédiaire des journalistes aux ordres. Ce qui compte vraiment, c'est *le pé-tro-le* !

Le spectacle avait quelque chose de surréaliste. L'homme qui venait de parler pouvait avoir une cinquantaine d'années, les cheveux déjà grisonnants, le visage buriné, un verre de whisky *single malt* à la main droite.

L'autre, celui qui avait évoqué le « borbier irakien » était

nettement plus jeune. Pas plus de trente-cinq ans. Lui aussi un verre à la main. Tous deux étaient vêtus d'un costume irréprochable, tissu souple et coupe élégante, qui sentait son faiseur haut de gamme.

Irréprochable à un petit détail près : leur pantalon était largement déboutonné et, à genoux devant eux, deux jeunes femmes également blondes et pareillement nues étaient affairées à engloutir goulûment leurs verges tendues entre leurs lèvres brillantes.

Un peu désarçonné tout de même, Boris Corentin les écoutait d'une oreille distraite. Grâce à son impeccable mémoire, il avait parfaitement reconnu les deux hommes : le plus âgé des deux était un sénateur UMP célèbre pour sa pugnacité anti-socialiste, alors que l'autre était un député de ce même parti socialiste... et connu pour la virulence de ses diatribes contre la droite !

Un instant, en voyant les deux blondes avaler consciencieusement ces deux « membres » du Parlement, Corentin se dit que si tous les débats politiques avaient lieu dans les mêmes conditions, les élus du peuple auraient sûrement moins tendance à se chamailler pour un oui pour un non. Peut-être même en oublieraient-ils de faire semblant...

Corentin sourit tout seul à cette évocation. Mais ce qui aurait fait scandale à l'Assemblée Nationale ou au Sénat était une chose parfaitement anodine *Chez Domina*, le club privé où Agnès Montcorbier l'avait entraîné.

Depuis qu'ils étaient arrivés, une vingtaine de minutes plus tôt, la jeune femme jouait consciencieusement son rôle de *cicerone*. Corentin, non moins consciencieusement, observait tout cela d'un air faussement ingénu, puisqu'il était censé être le petit novice que l'on initie aux plaisirs sulfureux des amours de groupe à tendance sado-maso.

Chez Domina était un club très luxueux. Des fauteuils profonds y voisinaient avec des canapés si accueillants que, visiblement, ils n'avaient pas été placés là que pour les conversations mondaines.

Le bar ressemblait à tous les bars selects, à ce détail près que la sculpturale brune chargée de remplir les verres était intégralement nue, à l'exception d'un minuscule string qui disparaissait dans le profond sillon de sa croupe rebondie, et d'un superbe collier de chien autour de son cou fin et long, en cuir noir et orné de gros clous dorés à tête quadrangulaire. Ses seins, fermes et hauts perchés, dansaient au rythme de ses mouvements, en une sorte d'invite muette. Une façon comme une autre de pousser à la consommation...

Le reste du club était entièrement composé de salons ouverts, de différentes importances. Ce qui permettait toutes les combinaisons, de l'amour en tête à tête pour les plus timides jusqu'à la partouze monstre.

Lorsque Boris Corentin et Agnès Montcorbier étaient entrés, l'ambiance était encore assez discrète : onze heures, pour ce genre d'endroit, c'est encore le tout début de la soirée. Pourtant, ça et là, des failles commençaient à se faire jour dans le maintien des personnes présentes, toutes triées sur le volet et uniquement acceptées par cooptation – rôle qu'Agnès, visiblement habituée des lieux, avait joué pour Corentin.

Au centre de la petite piste de danse, un couple s'était lancé dans un slow plus que langoureux : torride. L'homme avait relevé la jupe de sa cavalière, dont le visage était enfoui dans son épaule. Il pétrissait consciencieusement la croupe rebondie qui s'offrait à lui, enfouissant l'un ou l'autre de ses doigts dans le sillon qui la fendait en deux beaux fruits mûrs. De temps à autre, la jeune femme se cambrait, rejetait ses fesses vers l'arrière, pour que la main agile de son compagnon puisse pénétrer plus profondément encore dans le secret de ses chairs intimes.

Un homme, qui jusqu'à présent était resté accoudé au bar, s'approcha, visiblement intéressé par le spectacle. Il s'assit dans un profond fauteuil de cuir fauve, tout au bord de la piste. Ses yeux étaient à quelques centimètres seulement de la croupe ondulante de la danseuse. Alors, tranquillement, comme s'il avait été tout seul chez lui, devant un bon vieux porno des familles, il sortit son membre durci et commença de se caresser avec nonchalance.

— Un voyeur, souffla Agnès à l'oreille de Boris. Il y en a pas mal, ici. On les laisse entrer parce qu'il y a des tas de couples, et surtout de femmes, que ça excite qu'on les regarde s'envoyer en l'air. Bon, si tu me payais un verre au bar ? Il fait toujours une chaleur, ici...

— Alors, comment tu trouves ? demanda la jeune femme, lorsqu'ils furent juchés sur deux des hauts tabourets disposés le long du bar de bois impeccablement verni.

— Surprenant, répondit Corentin sans se compromettre.

— Et tu n'as encore rien vu ! gloussa Agnès, avec une mine gourmande de petite fille vicieuse.

Elle vida d'un trait le verre de vodka glacée que la barmaid aux seins nus avait déposé devant elle. Joint à l'excitation érotique, l'alcool donnait à ses yeux violets un éclat étrange, presque animal.

— J'espère que tu as compris que ce club n'est pas un lieu d'échangisme ordinaire, murmura-t-elle, en posant sa main très haut sur la cuisse droite de Boris.

— Ah ? parce qu'il peut y avoir de l'échangisme « ordinaire » ? ne put-il s'empêcher de souligner, sur un ton légèrement ironique.

— Oui, bon, tu comprends ce que je veux dire ! reprit Agnès en souriant avec indulgence. Les gens qui viennent ici ont des goûts particuliers, en dehors de l'amour à plusieurs. Ils sont tous plus ou moins sado-maso, tu vois...

Elle baissa les yeux, ses pommettes s'empourprèrent, tandis qu'elle ajoutait, d'une voix plus sourde :

— Par exemple, si, tout d'un coup, il te prenait l'envie de m'enchaîner ou de me fouetter, tu trouverais ici tout ce qu'il faut pour satisfaire ton désir...

Le sourire d'Agnès, quand elle releva enfin la tête, était devenu trouble. Dans ses yeux brillaient des lueurs apparemment contradictoires : la soumission et le défi. Corentin se dit qu'elle ne l'avait pas entraîné ici, juste pour faire son éducation : elle comptait visiblement le voir se servir, avec elle, des installations mises à disposition de la clientèle *Chez Domina*.

— Viens, je vais te montrer, dit-elle, en sautant au bas de son tabouret et en prenant Boris par la main.

Fidèle à son personnage de novice docile, Corentin la suivit... après avoir réglé leurs deux verres à un tarif qui le fit sursauter. Ça se payait au prix fort, la fantaisie sexuelle...

Dès la première salle où Agnès conduisit Boris, on passait aux choses sérieuses. Sur l'épaisse moquette bleu nuit, il était difficile, *a priori*, de savoir combien il y avait de personnes, tant les corps étaient enchevêtrés. Après examen, Corentin en dénombra cinq. Trois femmes et deux hommes, tous intégralement nus, bien évidemment.

La posture était assez compliquée, digne de l'imagination fertile d'un marquis de Sade. L'une des femmes était allongée sur le dos, les cuisses largement ouvertes, exhibant une épaisse fourrure noire et bouclée. La deuxième femme lui léchait avidement l'intimité, tandis que l'un des hommes la sodomisait avec une vigueur qui faisait tressailler sa lourde poitrine un peu molle.

La bouche de la femme allongée ne restait pas inactive : elle gobait les testicules pendants de l'homme enfoncé jusqu'à la garde dans le sexe de la troisième femme. Elle n'avait d'ailleurs aucun mal à le faire, puisque l'accouplement en question se déroulait juste au-dessus de son visage déformé par le plaisir.

Pour un peu, Boris Corentin en aurait attrapé le tournis. Autour de cet amas de corps nus, qui finissait par ressembler à un véritable jeu de construction vivant, deux hommes caressaient leurs membres en pleine érection – dont l'un était particulièrement gros et long –, sans rien perdre de la scène. Tandis qu'un troisième, très jeune, se faisait administrer une fellation gourmande par une femme qui aurait pu être

sa mère, mais dont le corps aurait pu faire envie à une « gamine » de 30 ans.

Agnès semblait littéralement hypnotisée par le spectacle. N'ayant aucune envie de passer la soirée là, Boris la saisit par le bras :

— Viens, laissons-les tranquilles...

La jeune femme tourna vers lui un visage moqueur :

— Mais on ne les dérange pas, voyons, au contraire ! Ça les excite encore plus, de savoir qu'on les regarde baiser...

Tout en parlant, Agnès avait posé sa main sur le devant du pantalon de Boris et pétrissait doucement son membre à travers la fine toile. Elle ne tarda pas à recueillir le fruit de ses efforts : au bout d'une poignée de secondes, Boris se retrouva dans un état qui aurait fait honte à un babouin en rut...

— Viens, maintenant, souffla la jeune femme, d'une voix changée, je vais te faire visiter le premier sous-sol...

Corentin comprit vite que c'était en effet en bas que se déroulaient les choses vraiment sérieuses. Petits salons et cabinets particuliers se succédaient. Il y régnait une chaleur lourde, moite, confinée, odorante, qui contribuait à intensifier l'impression de tension érotique presque palpable. L'ensemble constituait un véritable petit musée de tout ce que le sado-masochisme pouvait offrir comme raffinements à ses adeptes les plus exigeants. Toutes les pièces étaient ouvertes les unes sur les autres, de façon à ce qu'aucune scène s'y déroulant ne puisse être dissimulée aux regards.

En passant devant l'un des salons, Corentin resta cloué sur place. Depuis le temps qu'il officiait à la Brigade mondaine, il pensait être blasé. Mais, ça, il n'avait encore jamais vu.

Dans le salon en question, on avait reconstitué un cachot médiéval, façon « château d'If ». Les murs et le plafond voûté étaient constitués de grosses pierres grises... fausses, bien entendu. Dans l'un de ces murs étaient scellés deux gros anneaux de fer. On avait poussé le réalisme jusqu'à disposer, dans un coin, une pailleasse et une cruche en terre, savamment ébréchée. Et, suprême raffinement, on avait peint une lucarne en trompe-l'œil, condamnée par d'épais barreaux, peints eux aussi.

Le « cachot » n'était pas vide. Un homme d'une soixantaine d'années, entièrement nu, était accroché par les poignets aux gros anneaux de fer. Son sexe, épais, violacé, faisait un angle droit avec le reste de son corps grassouillet.

Une femme se tenait debout devant lui. La tête masquée par une cagoule de bourreau, elle était harnachée dans une combinaison de latex noir qui avait la particularité de laisser ses seins à découvert,

ainsi que son sexe roux, abondamment fourni. Elle tenait une cravache de cuir tressé à la main droite.

Soudain, sans prévenir, elle l'abattit en plein sur le sexe dressé de sa « victime ». L'homme poussa un gémissement sourd.

— Allez, avoue ! gronda la femme-bourreau. Dis-le que c'est toi, espèce de porc répugnant, qui a violé cette malheureuse gamine !

— Oui, oui, murmura l'homme enchaîné d'une voix plaintive, geignarde. C'est moi, j'avoue tout ! Tout...

La femme rousse lui donna un nouveau coup de cravache sur le sexe, qui durcit et gonfla encore plus :

— Tiens, prends ça, espèce de salaud ! Tu n'as pas honte ? Tu as dû la déchirer ignoblement, avec ta grosse queue de bouc !

La femme se mit à frapper sans discontinuer. Le torse, les épaules, le ventre, mais surtout le sexe et les testicules. Après un coup plus appuyé, l'homme poussa une sorte de râle. Sa virilité parut se tendre encore, et il lâcha une puissante giclée de semence laiteuse, qui alla éclabousser la cuisse gauche de sa tortionnaire.

Aussitôt, comprenant que le « jeu » était fini, celle-ci arrêta de frapper. Elle lâcha sa cravache et s'approcha tout près de son partenaire, assez pour lui entourer doucement les épaules de ses bras.

Alors, à la stupéfaction de Boris Corentin, l'homme laissa tomber sa tête sur l'opulente poitrine de son bourreau... et éclata en sanglots, tandis que la femme rousse lui caressait les cheveux en murmurant des paroles tendres, consolatrices, presque maternelles.

Boris jeta un coup d'œil en direction d'Agnès, à sa droite. Elle semblait comme folle, ses yeux avaient l'air de vouloir lui sortir de la tête. Le désir bestial qui la possédait la rendait presque laide.

D'autorité, Corentin lui prit la main et l'entraîna hors du cachot moyenâgeux.

— Regarde celle-là, dit Agnès, le souffle court, en désignant une femme blonde d'une quarantaine d'années, tandis qu'ils venaient d'aborder un autre salon, un peu plus loin dans les profondeurs surchauffées et violemment parfumées de la cave. Elle vient régulièrement deux fois par semaine. Son mari est le patron de l'une des plus grosses banques françaises, riche à centaines de millions... et je parle en euros, hein ! Eh bien ! ça n'empêche pas cette superbe grande bourgeoise de venir ici se faire traiter comme une chienne. Par un type qu'elle paie, en plus !

Feignant un intérêt qu'il était loin de ressentir, Corentin jeta un coup d'œil dans le salon. Le spectacle était effectivement étonnant. Un homme nu, d'une trentaine d'années, à la plastique superbe, était assis

dans un fauteuil de bois au très haut dossier. De la main droite, il agitait un sexe aux proportions incroyables : on aurait dit un très gros concombre. Moins la couleur verte.

Devant lui, la femme du grand banquier était agenouillée. Au contraire de son partenaire, elle était restée habillée. Un tailleur très strict, sous lequel elle portait un chemisier rouge, boutonné jusqu'en haut. Ses cheveux étaient réunis en un chignon impeccable, presque austère.

Pour l'instant, elle était occupée à lécher avec dévotion les pieds nus de l'homme qui se masturbait juste au-dessus de sa tête inclinée.

— Vas-y, salope, lèche ! prononça-t-il d'une voix un peu trop mécanique, un peu trop « récitante » pour être totalement convaincante. Mieux que ça ! Tu n'es qu'une chienne en chaleur, tu ne mérites pas autre chose ! Tu n'auras même pas ma queue ! Ça te plairait, pourtant, hein ? que je te défonce le cul avec ma grosse bite ! Réponds ! Ça te plairait ?

— Oh ! oui, s'il te plaît ! répondit-elle d'une voix extasiée, en levant vers lui un visage rouge, illuminé par un sourire de démente en pleine adoration mystique. Dis-moi que tu vas me la mettre ! Promets-le moi, mon amour... mon maître adoré... Mon dieu !

Pour toute réponse, son partenaire la saisit par les cheveux et la tira en arrière sans aucun ménagement. L'épouse du banquier eut à peine le temps de relever la tête, qu'il jouissait avec une abondance incroyable. Les yeux fermés, la blonde reçut les premiers jets en plein visage. Les suivants, moins puissants, allèrent asperger son chemisier, maculant la soie rouge de longs filaments crémeux.

Ensuite, tandis que l'homme reprenait son souffle, elle demeura un long moment à genoux, dans un air de soumission totale. En extase. Puis, elle se releva et, sans même songer à s'essuyer le visage, elle passa devant Agnès et Boris pour quitter la pièce. Sans leur accorder la moindre attention, le plus furtif regard.

Agnès semblait avoir du mal à détacher ses yeux du membre énorme qui n'avait rien perdu de sa vigueur. Et que son propriétaire agitait doucement dans sa direction, avec un petit sourire d'invite. Pressentant que les choses risquaient de dégénérer, Corentin la prit par le bras et la força à le suivre.

Ils parcoururent encore plusieurs salons, découvrant à chaque fois des scènes du même type. Tout en faisant semblant de se passionner pour les différentes « saynètes » qui lui étaient offertes, Boris Corentin ne perdait rien de ses réflexes et de sa vigilance professionnels.

Depuis qu'il était arrivé, il avait repéré un certain nombre de visages connus, sur lesquels il ne lui avait pas été difficile de mettre

des noms. Ce qui pouvait toujours servir par la suite...

Agnès Montcorbier, elle aussi, scrutait les visages des personnes présentes *Chez Domina*, comme si elle cherchait quelqu'un de précis. Et Corentin savait pertinemment qui elle espérait voir ici.

La belle Christelle, sa maîtresse, dont, quoi qu'elle puisse en dire, elle devait encore être plus ou moins amoureuse. Ou, en tout cas, pas tout à fait guérie de sa dépendance sexuelle vis-à-vis de la superbe blonde.

Car, tout à l'heure, lors de leur conversation au bar de l'Alma, Agnès avait finalement avoué que c'était sa maîtresse qui, la première fois, lui avait fait découvrir le club privé. Et que, depuis, elles y étaient revenues plusieurs fois ensemble.

— Viens, souffla-t-elle à l'oreille de Boris, je vais te faire découvrir mon salon préféré...

Ils parcoururent quelques mètres, dans un couloir assez large mais très sombre, avant de s'arrêter devant une pièce qui, sur le plan de l'originalité et de l'imagination érotique, n'avait rien à envier au « Château d'If ».

Ils se trouvaient tout bonnement à l'entrée d'une véritable écurie ! Enfin, d'une écurie reconstituée, de manière aussi réaliste que possible. Il n'y manquait que les chevaux, mais tout le reste y était. Plusieurs selles de différents modèles, des bottes, des étriers, des rênes, des harnais, un râtelier de bois. Et, au mur, tout un assortiment de fouets et de cravaches.

La pièce était vide. Agnès y entra, suivie de Boris. Aussitôt, elle se colla contre lui et l'embrassa avec une telle violence que leurs dents s'entrechoquèrent. Puis, elle recula légèrement la tête et le regarda droit dans les yeux.

— Enlève-moi ma robe, souffla-t-elle, d'une voix haletante. Arrache-la !

Sans répondre, Corentin saisit les deux pans de tissu, croisés et réunis à la taille par une sorte de fine ceinture de même couleur, et tira d'un coup sec. Il y eut un déchirement et le vêtement tomba à terre.

Agnès poussa un gémissement sourd, presque une plainte. Pour tout dessous, elle portait des bas gris très fins, tenus par des jarrettières presque invisibles. Elle s'arracha à Boris et tendit le bras vers le mur où étaient fixés les fouets et les cravaches. Elle en choisit une, noire, assez longue, et la mit d'autorité dans la main de son partenaire.

Brusquement, elle posa son ventre sur l'une des grosses selles de cuir, fixée sur un tréteau de bois, et bascula en avant. Elle resta ainsi quelques secondes, les seins écrasés sur le cuir lisse, les jambes

pendantes. De derrière, on ne voyait plus d'elle qu'une croupe frémissante et la toison brune qui frissonnait entre ses cuisses ouvertes. Voyant que Boris ne réagissait pas, elle tourna la tête vers lui.

— Frappe-moi ! implora-t-elle. Traite-moi comme ton esclave ! Je serai très soumise, tu verras... Oh ! si tu savais comme j'ai envie que tu me fasses mal ! Envie de souffrir par toi...

Corentin leva la cravache à bout de bras, mais la laissa retomber dans le vide. Il prit un air faussement contrit.

— Excuse-moi, murmura-t-il, en aidant Agnès à se relever, mais tout est si nouveau pour moi, ici... Et puis, tu sais, je préfère l'érotisme plus... ordinaire. Laisse-moi le temps de...

Il fut interrompu par l'exclamation de surprise poussée par Agnès. Il se retourna : sur le seuil du salon se tenaient deux hommes. Le premier était inconnu de Corentin, mais le second il l'avait déjà vu à la télévision, au hasard d'un « zapping » : c'était le présentateur-vedette Barny.

Sans même prendre la peine de ramasser sa robe chiffonnée par terre, Agnès se précipita vers les deux hommes, qu'elle semblait très bien connaître :

— Philippe ! Christophe ! quelle bonne surprise ! Vous étiez en train de vous rincer l'œil, espèces de cochons ? roucoula-t-elle en posant sa main sur la braguette de Bensoussan.

Celui-ci prit une pose avantageuse :

— Ma petite Agnès, nous n'en sommes plus là ! Nous avons déjà largement eu l'occasion de t'admirer sous toutes les coutures, et pas qu'une fois ! Et pas seulement t'admirer, ajouta-t-il, en passant un doigt dans la toison de la jeune femme.

— À propos, poursuivit celle-ci, en laissant complaisamment Bensoussan explorer son intimité, vous ne savez pas si Christelle doit passer, ce soir ?

— Non, je n'en sais rien, répondit Philippe Bensoussan, en retirant sa main d'entre les cuisses d'Agnès. Mais, comme nous sommes samedi, ça n'aurait rien d'étonnant... à moins que Ponthiery ne se la garde pour sa consommation personnelle, évidemment !

Agnès fit saillir sa superbe poitrine et, les poings sur les hanches, planta ses yeux dans ceux de Bensoussan :

— D'après ce que j'ai pu constater naguère, ça m'étonnerait qu'il soit capable de la satisfaire tout seul !

Les deux hommes éclatèrent de rire, de ce rire qu'ont tous les hommes quand une belle femme séduisante et sensuelle en débine un

autre devant eux. Resté volontairement en retrait, Corentin écoutait les propos d'Agnès et des deux hommes d'une oreille distraite. Ce papotage l'agaçait un peu et il commençait à être fatigué de cet endroit où il se sentait déplacé, pour ne pas dire plus.

Soudain, il s'immobilisa, concentrant toutes ses facultés sur ce qui était en train de se dire.

— Au fait, à quand la prochaine équipée sauvage ? venait de demander Agnès, d'une voix insouciante. J'avoue que c'était la première fois qu'on me proposait une manière de baiser aussi originale !

Du coin de l'œil, Corentin observait la réaction des deux hommes. À l'évocation d'Agnès, celui qu'il ne connaissait pas sembla se fermer comme une huître. En même temps, il jetait des coups d'œil affolés à droite et à gauche, comme un criminel traqué. Bensoussan, au contraire, paraissait plutôt excité par ce souvenir, et se mit à serrer Agnès d'encore plus près.

Celle-ci n'avait d'ailleurs pas l'air de trouver cette promiscuité chamelle trop désagréable...

— Si tu savais, plastronna-t-il, le nombre de salopes que j'ai pu baiser sur les bolides de ce cher Hugues ! Et elles en redemandaient, encore ! Enfin, pas toutes...

La star du petit écran se pencha vers l'oreille d'Agnès et ajouta d'une voix lourde de sous-entendus :

— Je n'ai pas fait que les sauter, du reste. Si tu vois ce que je veux dire... il n'y a pas que le plaisir pour faire crier une femme ! Et je suis tout prêt à t'en faire la démonstration, ma chérie...

À voir ses yeux luisants et son sourire trouble, Corentin se dit qu'Agnès était toute prête à se soumettre à la loi du mâle. De son côté, Christophe Santillac semblait de plus en plus nerveux. Lorsqu'il vit Agnès et Bensoussan se diriger vers le cabinet particulier, à quelques mètres d'eux, une lueur d'affolement passa dans son regard papillotant.

— Philippe, arrête ! gronda-t-il, d'une voix presque chevrotante, tellement elle tremblait. Il faut absolument que je te parle ! Maintenant !

Corentin eut l'impression que le présentateur allait envoyer paître son compagnon de débauche. Mais, au même moment, Agnès poussa un cri de joie et s'arracha de son bras pour courir vers l'escalier venant du rez-de-chaussée.

Tournant la tête dans cette direction, Boris Corentin vit apparaître une jeune femme aux cheveux très blonds et très courts, celle qui se trouvait sur la photo avec elle, dans le studio d'Agnès.

Christelle Courlains.

Dès qu'Agnès se fut éloignée, Santillac prit Bensoussan par le bras et le força à le suivre à l'écart, dans un petit renfoncement du couloir. Corentin serra les poings : il ne pouvait pas se rapprocher d'eux, sous peine de se faire trop remarquer. Pourtant, il aurait vraiment bien aimé entendre ce que les deux hommes avaient à se dire. En tout cas, il pouvait juger de l'importance de la conversation rien qu'en les regardant. Santillac avait l'air à la fois furieux et mort de trouille. Il parlait sans discontinuer, en faisant de grands gestes. Et, visiblement, ce qu'il avait à dire ne laissait pas son compagnon indifférent.

D'abord agacé, Philippe Bensoussan écoutait à présent Christophe Santillac attentivement. Et plus l'autre parlait, plus il se sentait blêmir.

Quand Santillac se tut enfin, Bensoussan se laissa tomber sur le fauteuil le plus proche, les jambes molles, le sang battant sourdement à ses tempes.

Christophe Santillac dut l'attraper par le bras pour le forcer à se relever. Puis, sans douceur, il l'entraîna vers l'escalier menant au rez-de-chaussée. Ce n'est que lorsqu'ils débouchèrent dans la rue de Castellane, où soufflait une petite brise nocturne très agréable, que Bensoussan reprit un peu ses esprits. Et ce fut pour regretter d'avoir laissé son ami lui parler. Parce qu'il aurait préféré ne rien savoir de tout ça.

Tout ça, c'était les suites de leur dernière équipée sauvage chez Ponthiery, celle où il avait « malencontreusement » tué cette fille... Lydia... Des suites dont, jusqu'à la minute précédente, Bensoussan ignorait encore tout.

Et, notamment, le vol de la Gold Wing, le repêchage du corps de sa victime et son identification.

Mais, surtout, ce qui avait achevé Philippe Bensoussan, c'était le récit de l'élimination des témoins gênants, perpétrée le jour même par Jaime Da Canha, avec la complicité plus ou moins forcée de... Christophe Santillac lui-même.

Celui-ci, dans son court récit, n'avait épargné aucun détail à son ami. Comment Da Canha l'avait « convoqué » avec sa moto et un casque supplémentaire, dans le parking souterrain de l'avenue Daumesnil. Comment il avait dû piloter le Portugais jusqu'à une casse de la RN 4, où il avait froidement abattu deux hommes, avant de foutre le feu à la Gold Wing. Et, enfin, comment lui, Santillac, témoin de toutes ces horreurs, se retrouvait complice malgré lui.

— Mais toi aussi, d'une certaine manière, tu es complice, avait-il annoncé durement à Bensoussan. Et pas seulement parce que c'est toi

qui as tué la fille, l'autre soir ! Les deux autres morts, aussi, tu en portes ta part de responsabilité, mon vieux !

Philippe Bensoussan avait essayé de protester. Mais très mollement, sans conviction. Car, au fond de lui-même, il se rendait bien compte que les choses prenaient un tour vraiment dangereux.

Dans la mesure où ce n'était plus un cadavre qu'il avait plus ou moins sur la conscience, *mais trois...*

Chapitre XII



Le salon était entièrement tendu de noir. Un seul spot, fixé au plafond, dessinait sur le sol un cercle de lumière jaune. Lorsque Boris y pénétra, il eut l'impression d'entrer dans une sorte de cirque. Au beau milieu d'un numéro de dressage.

Au centre du rond lumineux, un homme était agenouillé, nu, les mains liées derrière le dos. Un bâillon l'empêchait d'émettre le moindre son.

Devant lui, une femme d'environ quarante ans, brune à cheveux courts, une poitrine menue et des hanches étroites : un corps de gamine. Sans doute pour accroître encore cette étrange impression, son pubis était parfaitement rasé. Elle aussi était entièrement nue et avait les mains liées dans le dos. Elle se tenait à genoux, prosternée vers l'avant. Comme elle ne pouvait s'aider de ses mains, son visage, ses épaules et sa poitrine s'écrasaient sur le sol rugueux, qui lui meurtrissait également les genoux.

À un mètre environ du couple, à la limite du cercle de lumière, se tenait la dresseuse. Vêtue d'une combinaison de cuir ouverte jusqu'à la lisière du pubis, un fouet à la main, Corentin la reconnut aussitôt : Christelle Courlains, la maîtresse d'Agnès Montcorbier.

Autour du cercle lumineux, une quinzaine de personnes, l'œil avide. Certaines nues, d'autres partiellement dévêtues, d'autres encore

impeccablement habillées.

Au premier rang de ces spectateurs, Boris repéra Agnès, assise en tailleur et offrant aux regards une vue parfaite sur sa féminité écartelée. Elle fixait la femme prosternée d'un regard dévorant d'envie.

La scène s'anima brusquement. Christelle promena la lanière de son fouet sur le dos nu de la femme à ses pieds.

— Regarde cette belle queue qui n'attend que toi, dit-elle en désignant l'homme ligoté. Tu vas t'avancer et la prendre dans ta bouche...

La jeune femme fit mine de vouloir se relever, aussitôt le fouet claqua et une zébrure rouge apparut en travers de son dos un peu trop maigre, tandis qu'elle poussait un gémissement de douleur.

— Qui t'a dit de te redresser ? gronda Christelle. Tu n'es qu'une vermine et tu vas ramper comme une vermine ! Allez !

La jeune femme se mit à progresser en direction de son partenaire, dont l'impressionnante érection disait clairement le plaisir qu'il éprouvait à voir humilier sa compagne.

Lorsque la « vermine » fut arrivée aux genoux de son partenaire, Christelle lui tira violemment les cheveux vers le haut, amenant son visage à hauteur du membre tendu. La jeune femme ouvrit la bouche et engloutit la verge qui pointait vers elle. Elle esquissa un mouvement de va-et-vient de ses lèvres, mais, aussitôt, le fouet lui cingla le dos.

— Tu sucés comme une pucelle ! gronda Christelle. À fond ! je t'ai dit de le sucer « à fond » ! Ça signifie que tes lèvres doivent toucher son ventre. Allez !

La jeune femme tourna une seconde la tête vers son bourreau, une lueur d'adoration craintive dans ses grands yeux verts en amande. Puis, docile, elle engloutit de nouveau le membre tendu. Jusqu'à la garde, malgré les larmes qui jaillissaient de ses yeux.

Christelle alla se placer derrière l'homme et lui tira les cheveux en arrière :

— Quant à toi, espèce de minable, si tu te laisses aller à jouir sans ma permission, je te préviens que tu le regretteras !

Dans l'assistance, personne ne bougeait. On entendit un gémissement étouffé, qui fit tourner la tête à Boris Corentin. Il eut un léger sursaut : à un mètre de lui, une femme se tordait, les mains crispées sur un gros godemiché, enfoncé aux deux tiers dans son sexe écartelé et ruisselant.

— Ça suffit maintenant ! décréta Christelle. Tu l'as très bien sucé, tu mérites une récompense. Tu aimes te faire enculer, n'est-ce pas ? Eh

bien ! tant mieux parce que c'est exactement ce qui va t'arriver !

La jeune femme leva vers Christelle des yeux suppliants :

— Oh ! non, maîtresse, je vous en prie, pas ça ! il est trop gros, je ne pourrai jamais !

Christelle la toisa d'un regard méprisant et cruel :

— Je suis sûre que tu vas très bien y arriver, au contraire ! Il va bien te défoncer le cul et tu vas jouir comme une petite chienne que tu es ! Allez, tourne-toi !

La jeune femme s'exécuta, puis l'homme s'avança à genoux, jusqu'à ce que la tête de son impressionnante virilité entre en contact avec le petit œillet brun et plissé, niché très haut entre les fesses maigres de sa partenaire. À ce moment, Christelle lui donna un violent coup de fouet dans le bas des reins. Sous la douleur, il se cambra, ce qui eut pour résultat de faire pénétrer d'un coup son membre dans le puits délicat et étroit.

Sous l'intrusion, sa partenaire cria de douleur. Mais, dès qu'elle sentit en elle le pilonnage du sexe mâle qui l'envahissait, elle se mit à haleter de plus en plus fort, frottant son visage en feu contre le sol, comme si elle voulait en arracher la peau.

— Maintenant, vous allez jouir tous les deux ! ordonna Christelle d'une voix impérieuse. Maintenant !

Elle se mit à les fouetter à toute volée, sans interruption, jusqu'à ce que l'homme, sur un coup de reins plus violent que les autres, pousse un long râle de plaisir, en se déversant entre les reins de sa partenaire. Laquelle, en sentant le mâle exploser en elle, releva la tête et, le cou tendu à se rompre, poussa un long cri aigu, un cri de folle. Un cri de possédée, dans tous les sens du terme...

Boris Corentin demeura impassible. Dans son métier, il en avait vu de toutes les couleurs et il était blindé. Enfin, presque... Il regarda Agnès. Elle avait les yeux hors de la tête, sa poitrine se soulevait et s'abaissait au rythme de sa respiration haletante.

Boris était presque certain qu'elle aussi avait joui, sans même se toucher, uniquement par la puissance de ses fantasmes.

Quand les deux victimes eurent été détachées, elles quittèrent le salon sans un mot, tendrement enlacées, comme un gentil petit couple « ordinaire », suivi par la plupart des spectateurs. Christelle balaya la pièce d'un regard crépitant de défi. Ses yeux passèrent sans s'attarder sur Agnès, pour venir s'accrocher à ceux de Corentin. Qui, rigoureusement immobile, soutint son regard. Ils se mesurèrent ainsi durant d'interminables secondes. Puis, Boris sentit que Christelle vacillait. Peu à peu, toute sa morgue disparaissait. À son insu, elle adoptait à son tour un air de soumission.

Corentin retint un sourire. Il avait vu juste : Christelle n'était pas exclusivement dominatrice, ce qui l'excitait c'était le rapport de forces. Dans un sens ou dans l'autre. Si elle tombait sur quelqu'un comme Agnès, elle prenait naturellement le rôle du dominateur. Mais avec lui, Corentin sentait qu'elle était prête à se soumettre. Comme pour lui donner raison, la blonde s'avança vers lui à pas lents.

— Le spectacle vous a plu ? demanda-t-elle, d'une voix presque humble. Vous savez, je peux vous offrir encore plein d'autres choses...

Avant que Corentin ait trouvé la réponse adéquate, Agnès avait surgi entre eux deux.

— Je peux participer ? demanda-t-elle, sur un ton qui se voulait dégagé, mais où perçait une pointe d'irritation.

L'irruption de la jeune femme n'arrangeait pas Boris, qui aurait préféré rester seul avec Christelle.

Non pas pour satisfaire de quelconques pulsions érotiques, mais parce qu'il était redevenu le commandant Corentin, et qu'il pensait de plus en plus que la blonde pouvait avoir beaucoup de choses à lui apprendre. Mais il s'adapta aux circonstances, saisissant la balle au bond :

— Écoutez, je suis d'accord pour qu'on s'amuse un peu tous les trois. Mais j'aimerais mieux qu'on le fasse ailleurs qu'ici, c'est possible ?

Du coin de l'œil, il vit que la proposition excitait chez Christelle des pulsions nouvelles, alors qu'Agnès ne paraissait pas ravie, à l'idée de devoir partager sa maîtresse, qu'elle venait tout juste de retrouver. Il décida de lui forcer la main.

— On pourrait peut-être aller finir la soirée chez toi, rue Raynouard... proposa-t-il, avec un sourire engageant.

Agnès se sentit coincée. Si elle disait non, elle craignait de voir Boris et Christelle la laisser choir pour s'en aller ensemble... Entre deux maux – partager sa maîtresse ou la perdre complètement – elle choisit le moindre.

— C'est d'accord, soupira-t-elle. On prend un taxi ?

— Pas moi, répondit aussitôt Christelle, je suis motorisée. On se retrouve directement chez toi, ma chérie ? Le code n'a pas changé, au moins ? Bon ! À tout de suite, alors...

Dix minutes plus tard, le temps qu'Agnès parvienne à rajuster tant bien que mal sa robe déchirée par Boris, ils se retrouvaient sur le trottoir de la rue de Castellane, à attendre le taxi, commandé depuis le bar de *Chez Domina* par Corentin.

— Tiens, voilà Christelle qui s'en va... nota Agnès, en se pelotonnant contre Boris.

Tournant la tête, il vit la jeune femme s'installer aux commandes de l'un de ces bizarres engins nouvellement mis sur le marché par BMW, et qui s'appelait le C 1. Ça tenait de la moto parce qu'il s'agissait d'un engin à deux roues. Mais ça empruntait aussi à la voiture, par le toit rigide, la ceinture et les arceaux de sécurité. Autant d'innovations qui autorisaient à conduire cet engin d'un type nouveau sans casque.

Et c'est au moment où l'expression « sans casque » se formait dans son esprit que Boris Corentin eut un flash.

Brusquement, il sentit les battements de son cœur s'accélérer et une excitation jubilatoire l'envahir.

Il venait de comprendre.

De comprendre que, sur un point au moins, un point crucial, il s'était engagé sur une fausse piste.

Son impeccable mémoire lui permit de faire défiler les phrases du dialogue par internet, entre Lydia Rigoni et le mystérieux « Angel », qui lui avait proposé de l'argent pour participer à une soirée un peu « spéciale » :

— *Si on disait dans une heure, à l'angle du Cours de Vincennes et de la place de la Nation ? Ça me laisse le temps de m'habiller et de faire le trajet...*

— *C'est O.K. pour moi. Mais à quoi je te reconnaitrai ?*

— *À ma petite BM...*

— *Ah ? t'es en BM ?* avait répondu Lydia. *C'est chiant parce que mon connard de mec s'est barré avec mon casque...*

— *Un casque ? Mais, voyons, ma chérie, tu n'as pas besoin de casque : ma BM est parfaitement étanche, tu sais !!! Allez, à dans une heure, d'ac ?*

En lisant « BM », Corentin avait naturellement pensé à une *voiture* de la célèbre firme bavaroise. Sans penser que BMW fabriquait aussi des *motos*.

Et puis, il y avait aussi ce mot « étanche », et l'inutilité du casque, qui l'avaient conforté dans cette idée.

Mais, maintenant, en voyant Christelle disparaître au bout de la rue de Castellane, à l'intérieur de son C 1, il se disait que Lydia avait parfaitement pu être embarquée par ce genre d'engin.

Et il se disait aussi que le pseudo « Angel », les anges n'ayant pas de sexe déterminé, pouvait parfaitement désigner une femme plutôt qu'un homme.

Dans ce cas, il devenait de plus en plus possible que Lydia Rigoni

ait été racolée sur internet pour participer à l'une de ces fameuses « équipées sauvages » auxquelles Agnès Montcorbier d'abord, puis Philippe Bensoussan tout à l'heure avaient fait allusion devant lui, sans se méfier.

Les mâchoires de Boris Corentin se durcirent et son regard devint d'une fixité minérale. S'il voyait juste, ça signifiait que la jeune femme qui venait de disparaître au coin de la rue de Castellane était probablement liée au meurtre de Lydia Rigoni.

Il ne restait plus qu'à le prouver.

Chapitre XIII



Le taxi arriva rue Raynouard, au moment où Christelle finissait d'attacher son C 1 après un panneau de stationnement gênant. Ils montèrent l'escalier tous les trois, sans dire le moindre mot. On n'entendait que la respiration un peu rauque d'Agnès.

Dès que la porte du studio fut refermée, la jeune femme alla s'étendre sur le lit et attendit. Aux ordres. Soumise d'avance à ce qui pouvait arriver.

Christelle marcha droit sur elle, le regard dur :

— Lève-toi ! Et dépêche-toi de te foutre à poil ! Allez, montre-nous ton beau cul de bourgeoise !

La voix était agressive, intentionnellement vulgaire. Agnès commençait déjà à dénouer la ceinture qui maintenait tant bien que mal sa robe déchirée, quand Corentin intervint. Ce jeu-là ne l'intéressait pas : les deux actrices connaissaient trop bien leurs rôles. Lui avait sa petite idée sur la pièce qu'il avait envie de voir se jouer maintenant. Il fit un pas en avant et se retrouva juste derrière Christelle. Sans douceur, il l'attrapa par une épaule et la fit pivoter sur elle-même.

— Enlève ta combinaison ! ordonna-t-il, quand elle se retrouva face à lui.

Christelle se redressa, comme si une vipère venait de la mordre, les yeux étincelants de colère.

— Comment osez-vous ? siffla-t-elle. Je n'ai pas d'ordres à recev...

La gifle partit avant qu'elle ait eu le temps de la voir venir. Sèche, « virile », mais sans brutalité excessive : Corentin voulait mater la jeune femme, pas l'estropier.

— À poil ! gronda-t-il, le regard mauvais, en entrant dans la peau du personnage qu'il s'inventait au fur et à mesure.

La blonde se frottait la joue. Des larmes brillaient dans ses yeux. Larmes de colère, de douleur, mais aussi, déjà, d'une excitation naissante. Instantanément, elle était, elle aussi, entrée dans la peau de ce nouveau-personnage. Mais, pour l'instant, ce n'était que son corps qui la poussait à obéir. Son esprit s'y refusait encore. Et c'est cette résistance que Boris voulait briser chez elle. Tout de suite.

— Soit tu m'obéis, immédiatement et sans discuter, dit-il d'une voix glaciale, soit je te fous à la porte ! Tu as cinq secondes pour te décider...

Brusquement, Christelle baissa la tête, et, d'un geste lent, elle fit descendre la fermeture de sa combinaison. Elle s'en débarrassa rapidement et resta debout, immobile, intégralement nue, magnifique.

— Et maintenant ? demanda-t-elle, avec encore une pointe de défi dans la voix.

— Tu voulais qu'Agnès s'exhibe ? répondit Boris, imperturbable. Eh bien ! c'est toi qui vas nous offrir ton cul ! Allez ! à genoux et la tête entre les bras, plus vite ! Je veux que tu restes rigoureusement immobile. Pendant ce temps, Agnès et moi allons prendre un peu de bon temps : on te sonnera si on a besoin de quoi que ce soit. Exécution !

Lentement, Christelle se mit dans la position requise. Boris se retourna vers Agnès, dont les yeux ronds trahissaient la surprise qu'elle éprouvait devant ce retournement de situation. Mais son sourire trouble disait que ce n'était pas pour lui déplaire...

Elle se plaqua contre Boris, échangea un long baiser avec lui. Durant quelques instants, ils luttèrent en silence : chacun avec les vêtements de l'autre. Quand ils furent nus, ils roulèrent sur le lit d'Agnès. À ce moment, Boris claqua des doigts en direction de Christelle, qui leur offrait une vue imprenable sur sa croupe ronde, profondément fendue.

— Viens ici tout de suite ! ordonna-t-il. Et toujours à genoux !

Christelle rampa vers le lit, le regard luisant : cette fois, elle était vraiment dans la peau du personnage. Prête à tout subir, à tout

accepter.

— Tu vas me branler un peu, décida Boris, pour me mettre en condition. Et en douceur, hein, sinon gare !

Christelle posa sa main sur le sexe déjà dur de Boris, et se mit à le masser, avec une sorte de ferveur. Après quelques va-et-vient, elle approcha doucement ses lèvres de ce sceptre royal qui semblait la provoquer. Mais, avant que sa bouche ait pu l'engloutir, Corentin lui tira brutalement la tête en arrière.

— Je ne t'ai pas demandé de me sucer ! gronda-t-il. Contente-toi d'obéir aux ordres que je te donne !

Mais si tu veux absolument te servir de ta langue, tu peux y aller... ajouta-t-il en désignant le corps frémissant d'Agnès.

Christelle le regarda, les yeux fous. Puis, sans une parole, elle plongea son visage entre les cuisses écartelées et posa ses lèvres avides sur la toison moite. Aussitôt, Boris vint se placer à genoux derrière elle, dont la croupe ondulait en une sorte d'appel muet.

— Puisque tu es si obéissante, dit-il, tu vas avoir droit à ta part de plaisir...

Et, dédaignant le sexe offert, épanoui en une voluptueuse corolle, Boris, d'une seule et puissante poussée, s'enfonça jusqu'à la garde entre les reins de Christelle, qui poussa un feulement sauvage de femelle comblée.

*

* *

C'était le calme après la tempête. Corentin était allongé au milieu du lit, Agnès à sa gauche, Christelle à sa droite. Celle-ci picorait de petits baisers sa poitrine musclée, tout en jouant de la main avec son sexe au repos.

Domptée.

Corentin, lui, gardait la tête froide. Il avait réussi à entrer en contact avec Christelle, et c'était déjà un point important d'acquis si, comme il le pensait de plus en plus, c'est elle qui avait « dragué » Lydia Rigoni sur internet et lui avait donné rendez-vous à la Nation. Il restait, maintenant, en jouant de l'empire sexuel qu'il avait su prendre sur elle, à s'introduire dans la propriété de Ponthiery, sans éveiller la méfiance de ce dernier. Et puis, surtout, sans braquer Christelle contre lui.

Des femmes comme elle, il en avait rencontré pas mal, au cours de

sa carrière. La part de folie sexuelle qui les habitait – et les dominait, le plus souvent – les rendait insaisissables, voire dangereuses.

Soudain, Christelle se dressa sur un coude et regarda les deux autres, avec des yeux brillants :

— Dites, je pense à un truc qui serait sympa... Vous êtes libres, demain soir, tous les deux ?

Une lumière rouge d'alerte se mit à clignoter dans le cerveau de Corentin, qui répondit très vite, afin de ne pas laisser le temps à Agnès de faire une gaffe :

— Mais oui, bien entendu, pourquoi ?

— Je me disais qu'on pourrait organiser une petite soirée, à Champs, dans la propriété de mon fiancé. Qu'Agnès connaît déjà, d'ailleurs... Je pourrais rameuter quelques amis, pour faire une vraie fête, qu'est-ce que vous en dites ?

Corentin dut se retenir pour ne pas bondir de joie : l'occasion qu'il était en train de chercher, voilà que Christelle la lui offrait sur un plateau ! Il se félicita d'avoir joué son rôle de « mâle dominateur » avec elle. Sans ça, si elle n'avait pas été matée, elle n'aurait probablement pas lancé cette invitation manifestement improvisée.

Agnès, en revanche, n'avait pas l'air très emballé.

— Si c'est encore pour une de vos fameuses équipées sauvages, je ne suis pas sûre d'être partante, maugréa-t-elle, la mine boudeuse.

Il sembla à Boris que le visage de Christelle s'assombrissait furtivement, et qu'il y avait un peu de gêne dans sa voix, lorsqu'elle répondit :

— Mais non, voyons ! Qu'est-ce que tu racontes, ma chérie ? On fera une petite présentation des plus belles motos de la collection, éventuellement, avant de dîner, mais voilà tout...

Avant qu'Agnès ait le temps de soulever de nouvelles objections, qui risquaient de flanquer par terre le plan qui s'ébauchait rapidement dans son esprit, Boris dit très vite :

— C'est entendu, nous viendrons. Tu peux compter sur nous deux...

Puis, il se leva du lit et alla se planter devant la fenêtre, s'absorbant dans le spectacle des lumières de Paris, en contrebas.

Brusquement, il se faisait l'effet d'être le lapin qui s'apprête à entrer dans le piège préparé pour lui par le chasseur.

Et qui, en plus, *est d'accord* pour y entrer...

Chapitre XIV



Boris Corentin ouvrit les yeux et les referma aussitôt : le soleil donnait juste dans la grande baie vitrée du studio. Il se tourna de l'autre côté et ouvrit de nouveau les yeux. Agnès était debout en face de lui, vêtue d'un peignoir de bain rose pâle. Elle le regardait, en souriant d'un air attendri :

— Tu es mignon comme tout, quand tu dors ! Ça fait un moment que je te regarde... Tu veux un petit café ?

— Avec plaisir ! Quelle heure il est ?

— Un peu plus de huit heures, répondit la jeune femme, en passant dans le coin cuisine du studio.

Boris s'étira longuement. Il n'avait pas beaucoup dormi, c'était le moins que l'on puisse dire. Christelle, après de nouveaux ébats torrides, les avait quittés vers cinq heures et demie du matin, peut-être un petit peu avant. Pourtant, il sentait la forme lui revenir, vitesse grand V. En grande partie parce qu'il devinait que l'affaire qui l'intéressait approchait de son point d'explosion.

— Tiens, fais attention, il est brûlant, le prévint Agnès en lui tendant un bol de porcelaine blanche décoré de petites fleurs bleu et jaune.

Après avoir ôté son peignoir, elle vint se pelotonner contre lui,

entièrement nue. Visiblement, elle n'aurait rien eu contre le fait que son amant reste toute la journée près d'elle...

Mais Corentin n'avait qu'une idée en tête : quitter la jeune femme au plus vite et filer rejoindre Aimé Brichot, pour mettre au point la suite des événements. Pourtant, avant de s'en aller, il y avait une ou deux choses qu'il voulait éclaircir.

— Elle est vraiment étonnante, ta copine Christelle, attaqua-t-il innocemment, en avalant une gorgée de café odorant.

Agnès fit une moue pas convaincue :

— Mouais... Je l'ai cru aussi... Pendant un temps...

— Pourquoi tu parles au passé ? Tu ne l'aimes plus ?

La jeune femme hésita, comme si elle avait du mal à voir clair en elle-même, à démêler ses propres sentiments.

— C'est pas ça, dit-elle enfin, mais... Enfin, comment dire ? Elle m'a fait un peu peur, hier soir... cette nuit, je veux dire... Je ne crois pas être assez solide pour la suivre là où elle a envie d'aller, disons...

— Le sado-masochisme ? interrogea Corentin, en évitant de regarder Agnès.

— Oui, ça... entre autres...

Boris décida de la brusquer un peu :

— Dis-moi, ces « équipées sauvages », auxquelles tu as fait allusion, hier, c'est quoi, au juste ?

Agnès eut un geste vague, et son regard se voila d'une sorte de crainte :

— Oh ! ça... Des trucs de tordus, plus ou moins...

— Mais encore ?

Elle parut se décider d'un coup, comme on plonge dans une eau un peu trop froide :

— À peu près une fois par mois, Hugues Ponthiery, le richard qui possède la propriété de Champs, l'amant de Christelle, organise une petite soirée...

— Et il s'y passe quoi ?

— J'y arrive ! En plus des habitués, tous des amis de Ponthiery, il y a toujours une fille. De préférence jeune, belle, enfin tu vois... Soit parce que la chose l'excite, soit parce qu'elle est payée pour. Enfin, bref, c'est elle qui joue le rôle de la proie.

— De la proie ?

— Je t'explique, pas de panique ! C'est le soir que l'équipée a lieu. Sur le motodrome que Ponthiery a fait aménager, tous les participants font cercle autour de la proie, chacun juché sur une des motos de

collection du propriétaire. Ensuite, la chasse commence : si la fille atteint le mur d'enceinte de la propriété, elle s'en tire comme ça. Sinon, à chaque fois qu'elle est coincée par un motard, celui-ci a le droit de lui faire subir tous ses caprices sexuels. Et ils sont souvent assez gratinés, je peux te dire... Le soir où j'y étais, invitée par Christelle – mais en tant que spectatrice, hein ! –, la malheureuse « proie » est repartie de là avec un gros paquet d'euros... mais aussi quelques bleus mal placés !

Boris Corentin retint un petit sourire de triomphe. Cette fois, il savait presque tout ce qu'il avait besoin de savoir, à propos de ce qui s'était passé le soir où la pauvre Lydia Rigoni avait eu la malencontreuse idée de se connecter sur internet et d'accepter un rendez-vous érotique.

Qui avait provoqué sa mort.

*

* *

Hugues Ponthiery sursauta violemment, en entendant s'ouvrir la porte du fumoir. Il s'arracha à la contemplation morose du parc dans laquelle il était plongé, et se retourna. Pour se retrouver face à sa maîtresse. Vêtue d'un jean de deux tailles trop petit et d'un tee-shirt ample, Christelle se tenait debout dans l'embrasure, un bras appuyé au chambranle.

La jeune femme semblait fatiguée. Ses yeux assombris par de larges cernes, son teint brouillé et ses lèvres trop pâles, tout cela cadrait mal avec la nuit sage qu'elle était censée avoir passée à la propriété...

On avait l'impression qu'elle venait tout juste de sortir de son lit, alors qu'il était près de deux heures de l'après-midi.

En la voyant, Hugues Ponthiery se sentit envahi par une bouffée de colère soudaine. La même qu'il remâchait sourdement depuis le début de la matinée. Il marcha droit sur la jeune femme, d'un air qui se voulait menaçant.

— Christelle, j'aimerais que tu m'expliques ce que signifie cette histoire de dîner ? J'aime m'a informé tout à l'heure que tu avais invité nos amis pour ce soir, plus deux personnes que nous ne connaissons pas. Est-ce que tu...

— Si ! il y en a une que tu connais, l'interrompt Christelle d'une voix calme, quoiqu'un peu pâteuse. C'est ma copine Agnès, tu te rappelles ? Elle est venue ici trois ou quatre fois, et elle a même assisté

à une équipée...

— Et l'autre ?

Christelle haussa les épaules :

— Il s'appelle Boris. Tiens ! je ne sais même pas son nom de famille, maintenant que j'y pense... enfin, on s'en fout ! c'est un type tout à fait charmant. Enfin, moi, il me plaît, ce qui est bien le principal, non ? Je l'ai connu par Agnès, justement. Et je me suis dit que ça serait sympa de se faire un petit dîner entre amis, ça détendrait les nerfs à tout le monde...

— En ce moment ? s'égosilla Ponthiery, d'une voix trop aiguë. Avec ce qui se passe ? Mais tu es complètement folle, ma pauvre fille !

— D'abord, je ne suis pas ta pauvre fille ! cingla Christelle, la bouche déformée par un rictus mauvais. Et, deuxièmement, j'en ai marre d'être entourée par de véritables chiffes molles ! Après ce qui s'est passé l'autre nuit, je trouve que continuer à vivre normalement est au contraire la chose la plus raisonnable à faire, moi !

Christelle n'écoula même pas les criaileries de son amant, lui ayant déjà tourné le dos pour se diriger vers la porte du fumoir. Avant de sortir, elle se retourna et le toisa avec un petit sourire ironique :

— En attendant, si tu as vraiment si peur que ça, tu peux toujours prendre ton téléphone pour décommander tout le monde. Mais tu vas avoir l'air d'une andouille, je te le dis ! Ce qui ne te changera pas beaucoup, remarque...

Elle sortit, sans s'occuper des éructations de Ponthiery, fouetté par cette ultime insulte.

Dans le corridor qui menait au grand hall d'entrée, elle se cogna presque dans Jaime Da Canha, qui surgit de l'ombre avec la soudaineté et le silence d'un fauve à l'affût.

— Jaime ! qu'est-ce que tu fiches là, dans ce petit coin ? sursauta Christelle, plus surprise qu'effrayée par l'apparition soudaine.

Le Portugais la prit par les épaules et la serra à lui faire mal, le regard farouche :

— Tu vas annuler cette soirée, gronda-t-il entre ses dents, il le faut absolument !

La jeune femme se dégagea d'un mouvement brusque et sa voix se fit sifflante, dégoulinante de mépris hautain :

— Toi, mon bonhomme, tu vas commencer par laisser tomber le tutoiement ! C'est nouveau, ça ! Qu'est-ce que tu t'imagines ? Qu'on a gardé les cochons ensemble ? Ce n'est pas parce que tu m'as baisée une paire de fois qu'il faut croire que c'est arrivé, hein ! Quant à la soirée... contente-toi d'obéir sans discuter aux ordres qu'on t'a donnés

et tâche que tout soit impeccable !

Da Canha changea brusquement d'attitude, et, de grondant, son ton de voix se fit caressant, presque implorant :

— Christelle, il ne faut pas ! Ce n'est pas prudent, après tout ce qui s'est passé ! Et puis, je n'en peux plus, moi, de te voir dans les bras de tous ces types ! S'il devait y en avoir encore d'autres, je...

— Tu quoi ? ironisa Christelle, en bombant la poitrine, un petit sourire aux lèvres. Est-ce que, par hasard, tu compterais m'empêcher de m'envoyer en l'air avec qui je veux ? Mon pauvre ami ! Mais tu n'es rien, ici ! Rien qu'un domestique un petit peu mieux traité que les autres, voilà tout ! Un bon conseil : continue à être bien sage, bien obéissant et, de temps en temps, je t'accorderai ta récompense...

Pour mieux se faire comprendre, Christelle avança la main droite vers le pantalon du Portugais et lui empoigna le sexe à travers l'étoffe. Il se tétanisa, comme traversé par un courant électrique, tandis que les doigts habiles prenaient possession de lui, le faisant rapidement gonfler et durcir. Quand il fut en pleine érection, un ronronnement de satisfaction monta de la gorge de Christelle.

Mais, quand les grosses mains de l'intendant se saisirent de ses fesses pour les pétrir avec une sorte de brutalité fiévreuse, elle leur échappa avec un petit rire moqueur et s'enfuit en direction du hall, plantant Jaime là, avec l'énorme bosse qui déformait son pantalon.

— Tu as bien compris ce que je t'ai dit ? claironna-t-elle avant de gravir l'escalier. Exécute les ordres et boucle-la : c'est tout ce qu'on te demande !

Quand elle eut disparu au premier étage, les talons de ses mules claquant sur le marbre des grandes marches, Jaime Da Canha serra les poings à s'en faire péter les jointures, enfonçant sans s'en apercevoir ses ongles dans la paume de ses mains.

— J'en ai assez que tu me traites comme de la merde, espèce de petite putain bourgeoise ! gronda-t-il, la sueur au front. Si jamais tu recommences, ne serait-ce qu'une seule fois, je te montrerai ce que c'est que l'honneur d'un homme, moi ! Et là, il sera trop tard pour supplier... Définitivement trop tard...

Chapitre XV



Au bar-tabac « Le Balto », rue de la Roquette, il y avait conseil de guerre. À la grande table du fond, situé dans un renforcement, Boris Corentin jouait les généralissimes. Avec Aimé Brichot dans le rôle de l'aide de camp.

Autour d'eux, une dizaine de *bikers*, sept hommes et trois filles. Il y avait bien sûr Ludovic Picard – que tout le monde appelait Ludo –, l'ami de Lydia Rigoni. Il avait le teint cireux et les traits tirés, mais il semblait tenir le choc.

À sa droite, son inséparable copain, Fredo, toujours frappé de son habituel mutisme. Les cinq autres s'appelaient Rick, Aldo, Johnny, Le Frisé et Charles Edouard. Que des surnoms ou des diminutifs, bien sûr. Le dernier avait été surnommé Charles-Edouard parce que, d'après les critères de ses copains, il était « super classieux ». Ce qui, Corentin l'avait observé, signifiait juste qu'il n'éprouvait pas forcément le besoin d'émettre un rot sonore après chaque gorgée de bière avalée.

Quant aux filles, elles étaient toutes les trois blondes décolorées, avaient une dizaine de kilos de trop d'après les critères personnels de Boris. Ce qui n'empêchait pas deux d'entre elles de lui envoyer des œillades torrides, en bombant la poitrine tant qu'elles pouvaient. Ce qu'il faisait pudiquement semblant de ne pas remarquer.

Il était exactement six heures et demie lorsque Corentin fit signe

au patron, aussi tatoué que sa clientèle, de servir une deuxième tournée de 1664 pression.

— Ces types sont responsables de la mort de Lydia, répéta Ludovic Picard sur un ton buté. Donc, pas question que tu ailles au casse-pipe tout seul, Boris ! Et puis, merde, j'ai quand même un compte perso à régler avec ces pourris, non ?

Corentin le toisa d'un air calme, presque débonnaire, mais démenti par le ton catégorique de sa voix :

— Il n'est pas question de « compte perso » là-dedans, que les choses soient bien claires ! Mémé et moi, on va faire tout notre possible pour établir qui est responsable de la mort de Lydia et pour le coffrer. Mais je vous préviens que si l'un ou l'autre d'entre vous tente quoi que ce soit en dehors de nous, en dehors de la légalité, donc, c'est lui qui se retrouvera au trou, et vite fait encore !

— La légalité, la légalité : tu me fais marrer avec ça ! ricana Picard. C'est toi même qui nous as dit tout à l'heure qu'aucune enquête n'était ouverte et que tu nous aidais officieusement. Donc, toi aussi, tu es dans l'illégalité, ou je me trompe ?

« Touché ! », admit Corentin dans son for intérieur, en se retenant de sourire.

— Peut-être, mais moi je suis flic, et ça fait toute la différence ! trancha-t-il, limite mauvaise foi.

— N'empêche que je refuse de rester ici, assis sur mon cul, à attendre que ça se passe ! reedit Ludovic Picard, de plus en plus buté, le nez dans sa chope de bière.

Le silence retomba autour de la table, uniquement perturbé par le cliquetis du flipper, malmené par deux ados, dans l'avant-salle du bistrot.

Boris Corentin réfléchissait. D'un côté, il comprenait parfaitement le désir des motards : dans la mesure où ils étaient, surtout Ludovic Picard, à l'origine de l'affaire et les premiers concernés par elle. Mais, d'un autre côté, il était hors de question de les avoir dans les jambes, alors qu'il sentait qu'il entrait dans la phase la plus délicate, partant la plus dangereuse. Ils étaient sympas, les « bikers de la Bastoche », comme ils se désignaient eux-mêmes, mais sans doute difficilement contrôlables, une fois lancés...

Et, soudain, une idée germa dans son esprit, qui allait peut-être lui permettre de concilier tous les paramètres du problème. Il regarda Ludovic Picard droit dans les yeux, et dit d'un ton prudent :

— À moins que vous vous contentiez de constituer la troupe de réserve, au cas où...

Un rugissement d'enthousiasme l'interrompt, au milieu duquel se distinguaient les cris plus aigus des trois filles.

— Mais attention ! fit Corentin d'une voix forte. Vous vous posterez à l'entrée de la propriété, ou aux entrées, si jamais il y en a plusieurs, et vous ne ferez rien, absolument rien sans un ordre express d'Aimé Brichot, ici présent, que je charge du commandement de cette « brigade motorisée ».

Il se tourna vers son coéquipier, qui paraissait légèrement effondré, à l'idée de devenir « roi des *bikers* » :

— Mémé, quant à toi, tu n'interviendras que dans deux cas : si je te donne l'alerte en te sonnant sur ton portable, ou si tu entends que ça se met à pétarader à l'intérieur de la propriété.

Brichot le dévisagea d'un air de doute :

— Tu crois que ça irait jusque là ?

Corentin prit un air grave :

— Écoute, Mémé, je suis pratiquement certain que Lydia Rigoni a été tuée à l'intérieur de la propriété de Ponthiery, et très probablement à la suite d'une de leurs fameuses « équipées sauvages » qui a dû mal tourner. Par conséquent, il y a de fortes chances pour que, tout à l'heure, je me retrouve en présence du ou des meurtriers. Si j'ai la chance de pouvoir le démasquer, personne ne peut dire quelle sera sa réaction.

— Ou leur réaction, si jamais ils sont plusieurs, fit Brichot en écho, d'une voix brusquement assombrie. Tu as raison, mon soutien ne sera peut-être pas superflu.

— Et encore moins le nôtre ! gronda Ludovic Picard, en tapant du poing sur la table. Ils vont voir ce que c'est que des vrais *bikers*, ces bourgeois de mes deux qui font de la moto en gants blancs !

Boris Corentin se leva, regarda l'une après l'autre les personnes présentes autour de la table, et arrêta finalement son regard sur Aimé Brichot :

— Il est temps que j'y aille, je dois encore passer prendre Agnès Montcorbier chez elle. Je serai à Champs-sur-Marne vers huit heures et demie, je pense. Soyez-y vers neuf heures, vous. Et surtout, restez discrets, hein !

— Avec le look de ma troupe et les engins qu'ils chevauchent, pour ce qui est de la discrétion c'est du tout cuit ! fit Aimé Brichot à mi-voix, avec une petite grimace pas convaincue.

Lorsque Boris Corentin et Agnès Montcorbier arrivèrent à Champs-sur-Marne, la grille de la propriété était grand ouverte. Corentin mit les gaz, et la grosse Harley, une 1450 *Fat Boy* prêtée par l'un des potes de Ludovic Picard, s'engagea dans l'allée conduisant à la somptueuse villa, accompagnée par le bruit caractéristique de son bicylindre *twin cam 88 B [10]* : *potatœ, potatœ, potatœ...*

Arrivé sur l'esplanade qui s'étalait devant la superbe demeure à clochetons d'ardoises et construite en granité rose de Bretagne, Corentin repéra tout de suite les motos des autres invités à la soirée, près de l'aile droite. Il alla y ranger la Harley-Davidson.

Comme le temps était toujours aussi anormalement chaud et ensoleillé pour un mois de septembre, un grand buffet avait été dressé dehors, sur la face arrière de la grande bâtisse néo-gothique, face au motodrome, situé un peu plus loin dans le parc, au milieu des arbres centenaires.

Tout en aidant Agnès à descendre, il repéra une quinzaine de personnes, par petits groupes de trois ou quatre, déambulant, buvant, mangeant, discutant.

Mais surtout, il y avait les motos, rutilantes, et disposées çà et là, au détour des allées, comme à la parade. Rien que des pièces de collection, dont certains modèles avaient l'air très anciens, quoique parfaitement conservés. Même pour quelqu'un comme lui qui n'était pas spécialement amateur, il y avait de quoi admirer.

Et pas seulement les bolides. Car l'œil exercé de Boris avait d'entrée repéré trois ou quatre jeunes femmes absolument splendides. Et là, par contre, il était amateur...

— Viens, lui souffla Agnès, en glissant sa main dans la sienne, je vais te présenter au maître des lieux...

Corentin observa attentivement le quinquagénaire très élégant, légèrement voûté, qui s'approchait effectivement d'eux, avec un sourire de commande sur ses lèvres minces. Agnès fit les présentations.

— Alors, comment trouvez-vous mes petites chéries ? s'enquit aimablement Hugues Ponthiery, d'un ton où perçait une évidente fierté, en désignant d'un geste large les motos qui agrémentaient le parc.

— Splendides ! affirma Corentin, en tâchant de prendre une mine extasiée.

— Eh bien ! profitez-en bien ! Et passez chez moi un excellent

moment... Le parc et la maison sont à vous ! Voyez-vous, j'aime que mes invités se sentent ici comme chez eux... Nous nous reverrons sans doute plus tard, n'est-ce pas ?

— Tu ne m'en veux pas si je t'abandonne un moment ? souffla Agnès à son oreille, lorsque Ponthiery se fut éloigné. J'ai quelqu'un à voir...

« Quelqu'un qui pourrait bien être cette chère Christelle, songea Boris en la regardant s'éloigner à grands pas nerveux vers le perron. On n'est pas encore complètement désintoxiquée, à ce que je vois... »

D'un autre côté, le fait qu'Agnès le quitte un moment l'arrangeait plutôt : ça allait lui permettre de fureter un peu, librement. D'abord, le front plissé, il s'efforça de repérer des visages connus.

En arrivant, il avait tout de suite reconnu Jaime Da Canha, l'intendant, qu'il avait déjà vu, en compagnie de Brichot, lorsqu'il était revenu à pied au parking souterrain de l'avenue Daumesnil, la veille.

Soudain, Corentin s'immobilisa. Et une certaine jubilation s'empara de lui. Il venait d'identifier les deux hommes qui déboulaient de l'intérieur de la maison et se dirigeaient vers le buffet, derrière lequel officiaient deux hommes en veste blanche.

C'était les deux mêmes qu'il avait rencontrés avec Agnès à la boîte échangeuse, *Chez Domina*, la veille au soir : Philippe Bensoussan, dit Barny, et Christophe Santillac.

Qui, tous deux, étaient donc des habitués des fameuses « équipées sauvages » organisées ici...

Ni l'un ni l'autre n'avait l'air de prendre beaucoup de plaisir au « pince fesses » de ce soir. Bensoussan faisait visiblement de gros efforts pour répondre aimablement aux gens qui le saluaient, et son sourire était tout sauf naturel.

Quant à Christophe Santillac, il suait littéralement la trouille. Son regard, qui allait sans cesse de l'un à l'autre des invités, ressemblait à celui d'un gibier traqué par un chasseur invisible.

Boris Corentin allait se rapprocher du buffet pour tenter d'accoster en douceur les deux hommes, lorsqu'un murmure d'admiration parcourut la quinzaine de personnes présentes.

Christelle Courlains, la maîtresse de Ponthiery – et aussi la sienne depuis la nuit précédente –, venait de faire son apparition.

Le moins que l'on puisse dire est qu'elle ne passait pas inaperçue. Son corps voluptueux était moulé dans une robe fourreau verte, si étroitement qu'on aurait pu croire à une seconde peau. Au moindre de ses mouvements, ses seins, libérés de toute entrave supplémentaire, semblaient prêts à jaillir à l'air libre.

Quelques secondes plus tard, Christelle passa tout près de lui, sans paraître le reconnaître, et Corentin se fit la réflexion qu'elle aussi paraissait plutôt crispée, le visage un peu trop pâle.

Finalement, paraissant se raviser, Christelle pivota sur elle-même et plongea son regard intense dans les yeux de Boris.

— Vous vous êtes bien reposé, depuis la dernière fois où nous nous sommes vus ? lui demanda-t-elle d'une voix rauque, comme oppressée.

Puis, plus bas, et reprenant le tutoiement de la nuit précédente :

— Si le côté mondain de cette petite soirée t'ennuie, je peux te faire visiter certaines pièces de la maison, beaucoup plus tranquilles que le parc...

Prudent, Corentin s'était contenté de sourire, décidé à ne pas se compromettre avec la maîtresse officielle du propriétaire des lieux.

Il venait à peine de quitter Agnès qu'il repéra, à quelques mètres de lui, derrière une statue de pierre grise représentant une femme nue dénouant sa chevelure, Philippe Bensoussan et Hugues Ponthiery en grande conversation. L'animateur semblait essayer de persuader son interlocuteur de quelque chose. Un quelque chose qui, visiblement, agaçait Ponthiery au plus haut point.

À côté d'eux, Santillac, de plus en plus livide, épiait tous les invités d'un œil soupçonneux et de plus en plus terrifié. Avec son instinct de chasseur, Corentin se dit que c'était décidément lui, le « maillon faible » de la chaîne. C'est-à-dire celui qu'il aurait des chances de pouvoir casser d'un coup sec, si par bonheur l'occasion lui en était donnée.

En attendant, Boris se dit qu'il était temps d'aller mettre son nez dans les affaires d'Hugues Ponthiery. Faisant mine de flâner au hasard, le nez au vent, il se rapprocha du grand hangar qu'il avait repéré, sur la droite de la grande maison, à moitié dissimulé derrière une haute et épaisse haie de conifères d'un vert bleuté.

Après s'être assuré d'un rapide coup d'œil circulaire que personne ne l'avait suivi, il abaissa la poignée de la porte... et jura à voix basse : fermée à clé. Un contretemps qui allait l'obliger à pénétrer dans le hangar par effraction : s'il était surpris, plus question, alors, de prétendre qu'il se trouvait là par hasard...

Sur le côté du bâtiment, Corentin repéra une fenêtre, elle aussi fermée. Il se défit de son blouson, l'entoura autour de son bras et, le coude replié, cassa la vitre. Puis, passant la main à l'intérieur, il ouvrit la fenêtre et se hissa à l'intérieur du hangar. Avant même de l'inspecter, son premier travail fut d'aller tirer le verrou intérieur de la porte.

Comme ça, si quelqu'un venait, il pourrait toujours prétendre qu'il

était entré par la porte ouverte...

Le hangar était pratiquement vide, toutes les motos ayant été sorties pour la réception de ce soir. Corentin se dirigea directement vers la petite pièce attenante qui, d'après ce qu'il voyait à travers les deux fenêtres de la cloison, devait être l'atelier.

La première chose que Corentin repéra, dans le fond de l'atelier, près du gros établi de bois et du mur d'outils, fut une moto entièrement recouverte d'une bâche grise. On aurait dit la forme d'un gros animal à l'arrêt, s'apprêtant à bondir sur sa proie.

Boris souleva la toile. L'engin qui se trouvait dessous était une Harley-Davidson 1340 *Flathead*, de 1935, dans un état de conservation parfait.

Enfin : *presque* parfait.

Car la première chose que repéra Corentin, ce fut le léger enfoncement du garde-boue avant, assorti de petites rayures de la peinture beige.

Comme si la moto avait subi un choc à l'avant.

Avec une certaine fébrilité, il sortit de sa poche droite la feuille de papier qu'il y avait soigneusement pliée en quatre. Il la déplia et entreprit de comparer les dessins géométriques qui s'y trouvaient tracés avec ceux du pneu avant de la Harley.

C'étaient les mêmes. Exactement les mêmes.

Donc, la moto qu'il avait sous les yeux était bien celle qui avait roulé sur le corps de Lydia Rigoni, en y imprimant les sculptures de son pneu. Sculptures qu'il avait fait reproduire sur la feuille qu'il tenait à la main.

— Cette fois, mes petits agneaux, murmura-t-il pour lui-même, vous allez avoir du mal à jouer les innocents. Les preuves sont là...

Les preuves, oui... mais pas l'identité du coupable. Et ça, Corentin se rendait bien compte que ça n'allait pas être le plus facile à obtenir. Une fois de plus, il se dit que la meilleure solution consistait à attaquer le « maillon faible », à savoir Christophe Santillac. En lui foutant suffisamment la trouille, il craquerait peut-être...

Ce qu'il allait faire immédiatement.

Boris Corentin remit la bâche en place et se retourna vers la porte. Sauf que, entre celle-ci et lui, se tenait Christelle Courlains.

Lorsqu'elle reconnut Boris, ses traits se durcirent et une fugitive leur d'affolement passa dans son regard.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu fais ici ? articula-t-elle avec effort.

— Mais rien ! répondit Corentin d'un ton insouciant... en se

félicitant d'avoir remis la bâche en place. Le maître de maison m'a dit de visiter, alors... je visite, voilà tout !

Visiblement, Christelle n'en croyait pas un mot. Elle paraissait de plus en plus nerveuse, et ses yeux allaient de droite à gauche, très vite, comme si elle cherchait quelqu'un. Finalement, elle parut, au prix d'un gros effort, retrouver son empire sur elle-même. Un petit sourire trouble sur ses lèvres pleines et brillantes, elle s'avança vers Corentin en ondulant des hanches. Elle se plaqua contre lui, avec une sorte de violence rentrée.

— Tu avais envie de quelque chose de particulier ? souffla-t-elle, d'une voix changée, plus lourde, comme chargée de sensualité.

— Pourquoi pas ? répondit prudemment Boris. Ça dépend de ce que tu as à me proposer...

À dire vrai, Corentin n'avait pas du tout la tête à la bagatelle. Mais, depuis leur nuit de la veille, il avait compris qu'il valait mieux ne pas résister à l'espèce de folie sexuelle qui, de temps en temps, brusquement, enflammait Christelle. Si on la contrariait dans ses pulsions, elle pouvait très bien devenir dangereuse, et, dans la situation plutôt délicate où il se trouvait, Boris se disait qu'il valait mieux l'avoir avec soi. Ne serait-ce que pour la contrôler plus facilement...

La jeune femme l'entraîna vers l'atelier de bois épais, auquel elle s'appuya, le bassin tendu en avant, agressivement provocante, presque vulgaire avec sa manière de jouer des hanches, comme pour s'empaler sur une virilité imaginaire.

— Viens ! ordonna-t-elle de sa voix rauque de femelle en chaleur. J'ai envie de sentir ta belle grosse queue au fond de mon ventre. Maintenant !

Boris se plaqua contre elle et posa ses mains sur ses seins fermes et volumineux, en agaçant les pointes ultra sensibles à travers le tissu fin et soyeux de la robe fourreau verte. Mais Christelle le repoussa avec une sorte d'impatience rageuse. Remontant sa robe jusqu'à la taille, elle écarta les cuisses et projeta son ventre en avant, dans une pose agressivement obscène, qui, malgré lui, provoqua une ruée de sang dans les artères de Corentin.

— Je ne veux pas de caresses et d'attentions délicates ! grinça Christelle, presque laide, tellement son visage était déformé par le désir sauvage qui la possédait tout entière. Je veux que tu me baises ! Que tu m'enfiles ! Que tu me fourres ! Que tu m'explores la chatte ! Tu comprends ? Je veux être traitée comme une chienne !

Comme fouetté par le torrent d'obscénités qui s'échappait de cette bouche au dessin parfait, Corentin empoigna Christelle presque

brutalement par les hanches, après s'être rapidement dégrafé. Il s'enfonça en elle jusqu'à la garde, de toute sa longueur, sans le moindre effort, tellement elle était ouverte, offerte.

Dès qu'elle eut ce superbe sexe d'homme au fond de son ventre, la jeune femme se mit à donner de furieux coups de bassin, comme si elle voulait le faire pénétrer en elle encore plus profondément, encore plus violemment.

Mais, au moment où Boris commençait à sentir le plaisir monter en lui, Christelle s'immobilisa brusquement et poussa un petit cri. Averti d'un danger par une sorte de sixième sens, Corentin s'arracha à son étreinte brûlante et se retourna d'un bloc.

Sur sa droite, dans l'encadrement de la porte de l'atelier se tenait Jaime Da Canha, le visage déformé par la haine.

Et un revolver noir au poing.

Avec un grondement de fauve blessé, le Portugais se rua en avant, fonçant droit sur Christelle, à qui il asséna une gifle à assommer un bœuf, avant même que Corentin ait eu le temps de se ressaisir.

— Petite putain ! gronda-t-il, d'une voix méconnaissable. Je savais bien que tu étais venue ici pour te faire baiser ! Tu as le cul en feu, hein, salope ? Je t'interdis de...

— Tu n'as rien à m'interdire ! hurla Christelle, hors d'elle, sans se soucier de son ventre toujours à l'air. Je te l'ai déjà dit : ce n'est pas parce que tu m'as sautée deux ou trois fois que tu peux me donner des ordres, espèce de minable ! Tu n'es qu'un pauvre type, tu n'as aucun droit sur moi !

— C'est ce qu'on va voir ! gronda Jaime, blanc de rage, qui tremblait de tout son corps et semblait ne plus se posséder.

Boris Corentin vit le danger, mais une fraction de seconde trop tard.

Il bandait ses muscles pour bondir sur le Portugais, afin de le maîtriser, lorsque les deux coups de feu claquèrent. Très rapprochés.

Sans un cri, avec juste un sursaut de tout le corps, Christelle s'écroula sur le sol maculé de taches d'huile noirâtres.

Mais, avant même qu'elle ait touché le sol, Corentin était sur Da Canha.

Les deux hommes roulèrent à terre, sans proférer le moindre cri, le plus petit murmure. Comme deux fauves engagés dans une lutte à mort et qui économisent leurs forces pour le combat qui les a jetés l'un contre l'autre.

Boris était plus athlétique et sans doute mieux entraîné que son adversaire. Mais ce dernier était possédé par une rage aveugle qui

décuplait ses forces.

Et il avait un revolver à la main.

Corentin vit la gueule noire et ronde du canon se rapprocher de son visage...

Dans un ultime sursaut, il saisit le poignet de Da Canha et le cogna violemment contre le rebord d'une malle de fer, près de laquelle ils avaient roulé. Sous le choc, le Portugais poussa un cri de douleur et lâcha son arme.

Rapide comme l'éclair, Corentin s'en saisit et en asséna un coup violent à la tempe de son adversaire. Lequel cessa aussitôt de bouger.

Assommé net.

Aussitôt, Corentin se releva et se précipita vers Christelle, qui geignait faiblement, recroquevillée dans une mare de sang cramoisi, qui se mêlait à une grosse tache d'huile noire, aux contours irisés de couleurs. Elle avait une vilaine plaie au flanc droit.

Dès que Corentin se pencha sur elle, elle trouva la force de se redresser à demi pour l'agripper par le revers de son blouson.

— Je... je vais mourir, hoqueta-t-elle, d'une voix blanche, déformée par une peur panique. Fais quelque chose, je t'en supplie ! Je ne veux pas ! Je ne veux pas mourir !

— Christelle, répondit Corentin d'une voix très calme, en la soutenant entre ses bras, je suis de la police. Je vais appeler des secours et ils vont s'occuper de vous. Mais avant... (Il prit une voix plus dure :) Avant, il faut que vous me disiez qui a participé à l'équipée sauvage, le soir de la mort de Lydia Rigoni !

Il était évident, pour Corentin, que jamais il ne laisserait la jeune femme sans secours, même si elle choisissait de se taire. Mais, ça, elle n'était pas obligée de le savoir...

Terrorisée à l'idée qu'elle allait mourir, Christelle ne fit aucune difficulté pour répondre. Et c'est d'une voix hachée par l'angoisse qu'elle donna les noms que Corentin lui réclamait.

— Qui est le coupable ? insista ce dernier, décidé à profiter jusqu'au bout de cet avantage inespéré. Qui a percuté Lydia avec sa moto, avant de lui rouler dessus ?

Christelle le regarda comme s'il était le diable en personne :

— Comment ? ... Comment est-ce que vous savez ça ?

— Peu importe, réponds ! fit Boris d'une voix sèche.

— C'est ce connard de Bensoussan, répondit Christelle, d'une voix plus faible. C'est lui qui a pété les plombs...

Corentin en savait assez. Il reposa doucement Christelle sur le sol

et prit son portable dans sa poche droite.

— Mémé ? c'est moi ! Tu as entendu les coups de feu ? Oui, ça risque de se gâter assez vite, ici... Non, pour l'instant contentez-vous de ne laisser personne sortir de la propriété. Et, surtout, appelle une ambulance en urgence. Et des renforts ! Non, je t'expliquerai... On reste en contact, terminé !

Puis, ayant coupé la communication, il se rua hors du hangar. Non sans avoir, auparavant, récupéré le revolver subtilisé à Jaime Da Canha, toujours dans le cirage.

*

* *

Agnès Montcorbier riait à gorge déployée. De ce rire un peu nerveux, un peu « surjoué » qu'ont les femmes qui savent que bientôt, très bientôt, la simple conversation « badine » va se transformer en quelque chose de beaucoup plus érotique. Et même de franchement sexuel.

Pour se venger de Christelle, qui lui avait ostensiblement battu froid dès qu'elle l'avait aperçue, elle s'était laissé entraîner un peu à l'écart par les deux inséparables : Philippe Bensoussan et Christophe Santillac. Avec une idée précise derrière la tête.

Depuis qu'elle avait fait sa petite exhibition sadomaso, la veille, *Chez Domina*, elle se disait qu'un de ces jours, il faudrait qu'elle s'offre une petite séance avec eux deux.

Petite séance de sexe, bien entendu.

Et il lui semblait que cette soirée lui offrait l'occasion rêvée. Les deux hommes et elle, tout en discutant de choses et d'autres, s'étaient retrouvés un peu à l'écart de l'esplanade où était dressé le buffet richement garni, un peu à couvert des grands arbres.

Soudain, Agnès avisa une superbe Zündapp K 800, moto allemande de 1933, reconnaissable à son cadre en berceau, ses cylindres à plat et sa selle en cuir monoplace.

Elle s'y allongea à demi, écrasant ses seins sur le réservoir oblong, appuyant ses avant-bras sur le petit guidon, la croupe relevée par la selle.

Aussitôt, les deux hommes l'entourèrent, les yeux brillants. Christophe Santillac posa sa main sur le mollet nu d'Agnès et la fit rapidement remonter sous sa jupe ample, se faufilant entre ses cuisses chaudes et douces.

Pendant ce temps, posément, Philippe Bensoussan avait dégrafé son pantalon de cuir noir, et en avait sorti un sexe à demi érigé, qu'il se mit à agiter à quelques centimètres du visage empourpré d'Agnès.

Mais la vision de sa virilité encore à moitié ensommeillée eut sur la jeune femme exactement l'effet inverse de celui qu'il désirait. En une seconde, elle parut sortir d'une sorte de rêve nébuleux et revenir à elle.

— Non, arrêtez, laissez-moi partir, protesta-t-elle, en essayant maladroitement de descendre de la moto sur laquelle elle s'était juchée. Je suis complètement folle, je n'ai plus envie de...

— Quoi, plus envie ? grinça Bensoussan, en l'empoignant durement par une épaule pour la secouer comme un prunier. On s'en fout que tu aies envie ou pas, petite allumeuse de merde ! Nous, on a envie, et ça nous suffit ! Pas vrai Christophe ? Alors, on va te baiser à fond, que ça te plaise ou non !

Agnès se dit qu'elle s'était fourrée dans une situation impossible et une vague d'angoisse lui tordit le ventre. Elle en était à se dire qu'il ne lui restait plus qu'à hurler pour attirer du secours...

C'est alors que, là-bas, du côté du hangar à motos, les deux coups de feu retentirent.

— Bon sang, qu'est-ce que c'est que ça ? balbutia Christophe Santillac, en blêmissant. Qu'est-ce qui se passe ?

Au même moment, Agnès et les deux hommes virent Boris Corentin jaillir du hangar, une arme à feu à la main, en hurlant distinctement :

— Police ! Personne n'est autorisé à quitter la propriété jusqu'à nouvel ordre ! Où est Philippe Bensoussan ?

Instinctivement, en l'entendant nommer, Agnès Montcorbier et Christophe tournèrent la tête vers l'endroit où se trouvait le présentateur.

Mais il n'y était plus.

Il était en train de courir vers l'aile est de la propriété. Là où étaient garées les motos des invités, dont la sienne.

*

* *

Boris Corentin le vit aussi.

Autour de lui, depuis qu'il avait fait irruption sur l'esplanade, son arme à la main, ce n'était plus que cris, exclamations et débandade.

Sans se soucier des autres invités, il fonça lui aussi, coudes au corps, vers le parc à motos. Mais avec une bonne centaine de mètres de retard sur Bensoussan.

Il vit le présentateur sauter littéralement sur sa Kawasaki ZR 7, mettre le moteur en marche, et bondir en avant. Mais, à sa grande surprise, la moto gris et argent partit vers le fond du parc, dans la direction opposée à la grille d'entrée.

Corentin ne s'attarda pas sur ce détail. Il accéléra encore l'allure et parvint au parc de stationnement, au moment où la Kawa disparaissait entre les arbres.

Il faillit enfourcher la grosse Harley prêtée par Ludovic Picard, mais il se ravisa. Juste à côté, il venait d'aviser une Honda XR 400 rouge, dont la clé était restée sur le contact. Beaucoup moins puissante que la Harley, mais bien plus adaptée à une poursuite à travers bois, avec ses garde-boue surélevés, ses pneus à sculptures épaisses et ses suspensions renforcées.

Le moteur partit au premier coup de démarreur. Au moment où il allait grimper sur le « *trail* », Corentin perçut, dans son dos, un sourd vrombissement. Il se retourna et vit, au bout de l'allée venant du portail d'entrée, se déployer une dizaine de Harley-Davidson. C'étaient les « *bikers* de la Bastoche » qui investissaient la propriété.

Avec, à leur tête, juché en croupe de la moto de Ludovic Picard, Aimé Brichot en chef d'escadrille...

Rassuré sur le sort des autres protagonistes de l'affaire, Corentin enfourcha la Honda et mit les gaz.

Au bout d'une cinquantaine de mètres entre les arbres, le terrain devint plus accidenté. C'est à ce moment qu'il aperçut Bensoussan, assez loin devant lui, zigzaguant entre les arbres de plus en plus nombreux.

Corentin accéléra encore, au risque de percuter l'un ou l'autre des troncs qu'il frôlait au plus près, pour ne pas allonger démesurément ses trajectoires.

Alors qu'il se débouchait en haut d'une butte, il découvrit d'un coup d'œil tout l'arrière de la propriété. C'était un terrain herbu, en pente, coupé en deux par un gros ruisseau large d'environ trois mètres, enjambé, à une centaine de mètres sur la droite, par un petit pont de pierre.

Et, de l'autre côté du pont, à encore deux ou trois cents mètres, c'était le mur d'enceinte.

Percé d'une petite porte de bois entrouverte.

Corentin étouffa un juron. Bensoussan était en train de franchir le

pont et s'apprêtait à foncer droit vers la petite porte. Il l'aurait atteinte avant que lui n'ait eu le temps de faire le crochet par le pont afin de franchir le ruisseau. Bensoussan allait lui échapper.

À moins que...

Les mâchoires serrées, Corentin enclencha la première vitesse du bout du pied gauche, puis mit les gaz de la main droite, tout en relâchant la poignée d'embrayage de l'autre. La moto bondit en avant et dévala la pente en ligne droite.

Direct vers le cours d'eau.

Boris ressentait chaque accident du terrain par les vibrations transmises à son corps par les amortisseurs. Le ruisseau n'était plus qu'à une vingtaine de mètres.

Il accéléra encore.

Enfin, alors qu'il n'était plus qu'à quatre ou cinq mètres de la berge herbue, il rétrograda du bout du pied et mit les gaz à fond, tout en tirant le guidon vers le haut et en rejetant le buste vers l'arrière.

Au moment où la roue avant aurait dû basculer et plonger dans l'eau, la moto se cabra au contraire comme un cheval furieux et bondit en l'air.

Durant un temps qui lui parut interminable, comme dans un film projeté au ralenti, Corentin flotta dans les airs, juste au-dessus de l'eau, qui lui parut dangereusement proche.

Et dans laquelle, durant une seconde, il eut la certitude qu'il allait « se ramasser ».

Puis, la terre parut bondir à sa rencontre. Il ressentit un choc violent dans les reins, au moment où la moto retombait sur l'herbe épaisse. Comme la roue avant n'était pas exactement en ligne, la moto fit une violente embardée sur la droite, et Corentin faillit passer par-dessus son engin. Mais, au prix d'un brusque coup de guidon, il parvint à le redresser et à repartir.

À ce moment-là, il s'aperçut que Bensoussan n'était plus qu'à une dizaine de mètres devant lui, et il faillit pousser un rugissement de joie.

Comme la porte de bois n'était qu'entrebâillée, le présentateur allait être obligé de s'arrêter pour l'ouvrir en grand, avant de pouvoir embarquer sur la petite route qui longeait le mur d'enceinte.

Ce qui lui laisserait le temps de le rattraper et de le coincer avant qu'il ne quitte la propriété.

Mais rien ne se passa comme Corentin l'avait prévu.

Faisant sans doute le même raisonnement que lui, il entendit Bensoussan pousser un cri de rage.

Puis, il le vit accélérer, au lieu de ralentir, et piquer droit sur la porte.

En une fraction de seconde, Boris comprit ce que l'autre avait en tête : la petite porte s'ouvrant *vers l'extérieur*, Philippe Bensoussan s'apprêtait tout bonnement à foncer dedans sans s'arrêter !

— Bensoussan, arrêtez ! lui cria-t-il. C'est trop dangereux ! Vous allez...

Il n'eut pas le temps de finir son avertissement. La puissante Kawasaki venait de faire voler la porte en éclats, avant de jaillir au milieu de la petite route mal asphaltée.

Le destin de Philippe Bensoussan voulut que le tracteur qui sortait du champ situé en face de la propriété embarque sur la route exactement à la même seconde.

Il y eut un épouvantable bruit de ferraille déchiquetée, horrible à entendre, d'où émergea le hurlement de stupeur du paysan juché sur l'énorme machine.

Mais Philippe Bensoussan, lui, n'émit pas le moindre son.

Boris Corentin vit son corps projeté en l'air, les jambes et les bras s'agitant comme ceux d'un pantin de son. Pour retomber dans le champ, une vingtaine de mètres plus loin.

Quand il arriva près du corps, il comprit tout de suite, rien qu'à voir l'angle presque droit que faisait sa tête, vers l'arrière, avec le reste de son corps.

Philippe Bensoussan, l'animateur télé préféré des Françaises, avait cessé de vivre.

Au même moment, dans le silence du soir, Boris entendit au loin plusieurs sirènes se mettre à mugir. L'ambulance et les renforts appelés par Aimé Brichot arrivaient sur place.

Et, pendant ce temps, près du tracteur intact, la roue avant de la Kawasaki continuait de tourner lentement, régulièrement, inexorablement.

La roue du Destin...

Chapitre XVI



C'était l'ambiance des grands soirs, au Balto de la rue de la Roquette.

À la grande table du fond, les quelque douze ou quatorze consommateurs avaient déjà éclusés chacun leur six bières. Sauf deux d'entre eux, beaucoup plus sobres : Boris Corentin et Aimé Brichot.

— Au fait, Boris, fit ce dernier, au milieu du brouhaha produit par les *bikers* et leurs « meufs », tu ne m'as pas dit comment ça s'était passé avec Baba...

Corentin eut un petit sourire mi-figue, mi-raisin... mais avec plus de raisin quand même :

— J'ai eu droit à un vrai savon pour avoir joué les francs-tireurs, qu'est-ce que tu crois ! Je ne pouvais rien dire : j'aurais réagi exactement pareil à sa place, alors...

Le sourire redevint brusquement plus figue que raisin :

— Mais, bon, dans la mesure où on a quand même coffré un double meurtrier et ses complices, il a passé l'éponge assez facilement.

Le double meurtrier, c'était Jaime Da Canha.

Christophe Santillac, le « maillon faible », s'était mis à table sans rechigner et avait confirmé à Corentin que c'était bien lui qui avait emmené le Portugais jusqu'à la casse de la RN 4. Où Da Canha avait

froidement exécuté Johnny Montreux et Pierrot Carette, chacun d'une balle de revolver. Avant d'incendier la Gold Wing qui risquait de mettre la police sur la piste de Ponthiery et de ses invités à « l'équipée sauvage » ayant coûté la vie à Lydia Rigoni.

Santillac et Ponthiery avaient évidemment rejoint l'intendant en prison, accusés de complicité de meurtre. Quant à Christelle Courlains, ses jours n'étaient pas en danger, et elle ne quitterait l'hôpital où elle était soignée que pour se retrouver, elle aussi, dans une cellule aux frais du contribuable...

— En tout cas, reprit Aimé Brichot, il y en a un dont la mort n'est pas passée inaperçue, c'est Bensoussan : je regardais la télé hier soir, quel cirque ! Le journaliste interrogeait des femmes dans la rue, on aurait dit qu'elles venaient de perdre toute leur famille ! Il y en avait même une qui pleurait à chaudes larmes, je te jure !

Boris eut un geste désabusé :

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Mémé ? Les gens ont besoin de se créer des idoles, même bidon, ne serait-ce que pour pouvoir les pleurer quand elles disparaissent. Et, tu as vu, comme on ne veut pas leur faire de peine, aux gens, on leur a même raconté que Philippe Bensoussan était mort « des suites d'un tragique accident de moto ». Mais pas un mot du reste ! Ordre des instances supérieures de la nation...

— Et Agnès Montcorbier ? fit soudain Brichot, en essayant de repousser la grosse blonde aux seins tatoués qui, la bière aidant, était à moitié vautrée sur lui. Qu'est-ce qu'elle devient ?

— Elle est là, répondit tranquillement Corentin, avec un petit mouvement du menton en direction de la porte vitrée du Balto.

Et, effectivement, superbe dans un tailleur couleur feuille morte, Agnès faisait son entrée dans le bar. Sous les acclamations des *bikers* qui l'avaient aussitôt reconnue.

Pour eux, elle était « la meuf de Boris », et ça suffisait pour qu'ils l'aient adoptée, à la vie à la mort.

La jeune femme se glissa tant bien que mal sur la banquette et se colla à Boris, à qui elle offrit ses lèvres brillantes. Il les prit sans faire de façon...

— Je vois que vous n'êtes pas rancunière, mademoiselle, observa Aimé Brichot, avec un petit sourire en coin. Après tout, notre cher Boris s'est quand même servi de vous, non ?

Agnès lui coula un regard pétillant de malice :

— Oui, c'est vrai qu'il m'a caché qu'il était de la police... Mais qu'est-ce que vous voulez : j'adore la manière dont il se sert de moi,

justement ! Et puis, c'est grâce à Boris que j'ai fait une croix définitive sur les amours lesbiennes et les trucs tordus genre sado-maso...

Aimé Brichot devint rouge tomate et se le tint pour dit.

— À propos, poursuivit Agnès, en glissant sa main sur la cuisse de Corentin, je me suis dit qu'on pourrait peut-être se faire un petit dîner aux chandelles chez moi, ce soir... Histoire de fêter dignement la fin de tes « vacances » !

— Pourquoi pas ? répondit-il. Seulement, il faut que je repasse au bureau avant, et, à cette heure-ci, ça va être la croix et la bannière pour trouver un taco...

— Un taxi ? rugit alors Ludovic Picard, qui avait saisi par hasard la fin de la phrase de Corentin. Et depuis quand le président d'honneur des *bikers* de la Bastoche a besoin d'un taxi ? Non seulement, tu vas y aller avec ma moto, mais en plus, les potes et moi, on va te faire une escorte ! Pas vrai, les mecs ?

Un hurlement d'enthousiasme lui répondit. Boris et Agnès furent littéralement portés jusque dehors, où les attendaient les Harley rutilantes.

Tandis qu'Aimé Brichot, qui avait son content de deux-roues pour un moment, restait prudemment à l'intérieur du Balto...

Et, dix minutes plus tard, les deux agents en uniforme qui étaient de faction au 36 quai des Orfèvres virent une chose qu'ils n'avaient encore jamais vue, et qu'ils ne devaient jamais revoir d'ici leur retraite.

Un commandant de police déboulant dans la cour de la PJ sur une énorme Harley cloutée de partout et nantie d'un guidon démesuré.

Et escorté par une douzaine de *bikers* tatoués de partout, hirsutes et hilares.

TABLE

RÉSUMÉ

Chapitre premier

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

Chapitre XV

Chapitre XVI

TABLE

[1] Le mot, qui signifie simplement « motard », en anglais, désigne plus particulièrement les pilotes de motos Harley-Davidson.

[2] Rappelons que le Bol d'Or est la plus célèbre des courses de motos françaises... ce qui ne rend pas meilleure la petite astuce de Philippe Bensoussan !

[3] Littéralement : « gros cylindre ». En français, on parlerait plutôt de « grosse cylindrée », pour désigner une moto puissante.

[4] Littéralement : « vin vert ». Il s'agit d'un vin blanc portugais, très sec, fruité et très légèrement pétillant.

[5] L'institut médico-légal, autrement dit la « morgue », situé place Mazas, dans le 12^e arrondissement, au pied du pont d'Austerlitz.

[6] Région du sud du Portugal.

[7] Abréviation pour « commissariat », dans le jargon des policiers.

[8] Les *bikers* américains prétendent que le bruit du moteur des Harley – effectivement caractéristique – semble dire « patate patate patate », c'est-à-dire, en français, l'équivalent de « patate patate patate »...

[9] Pour prestigieuse qu'elle soit dans le monde entier, la firme de Milwaukee n'a jamais été réputée pour les performances de ses modèles...

[10] 88 B signifie 88 *cubic inches*. Il s'agit de la cylindrée exprimée en mesures américaines, soit 1449 centimètres cubes.